

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE

1903



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

Vevey. — Imprimerie Alph. Recordon

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE

1^{er} janvier 1903

Mes chers jeunes lecteurs,

Pendant l'année qui vient de se clore, vous avez perdu un ami qui vous était tendrement affectionné. Le cher et vénéré M. Ladrière s'est occupé pendant vingt-trois ans de la *Bonne Nouvelle*. Il lui consacrait la meilleure partie de son temps et de ses forces, avec un zèle et un intérêt qui ne se sont jamais démentis. Sa voix était celle d'un grand-père parlant à ses petits-enfants, et il le faisait avec d'autant plus d'autorité qu'il était admirablement versé dans la connaissance de la précieuse parole de Dieu. « Souvenez-vous, » lisons-nous en Hébreux XIII, 7, « de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant l'issue de leur conduite, imitez leur foi. »

Mais il a plu au Seigneur de retirer à Lui son bien-aimé serviteur après sa longue carrière, si bien remplie par l'activité qu'il déploya au service de son Maître. Un vide sensible s'est produit ; une brèche a été creusée.... Vous voyez, chers enfants, que les amitiés les plus solides se dissolvent. Tout passe, comme dit le cantique, tout s'évanouit ; car, ne l'oubliez pas, « qu'est-ce que notre vie ? une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant. » (Jacques IV, 14.)

Quel bonheur c'est donc pour nous que de con-

naitre un Ami qui ne nous manquera jamais, un Ami dont le cœur est rempli pour les siens d'une tendresse inexprimable, d'une tendresse telle qu'à côté d'elle celle de la mère la plus aimante n'en semble qu'un bien pâle reflet ! Bon nombre d'entre vous ont le bonheur de connaître Celui dont je veux parler. C'est de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. Quelle joie et quelle faveur ! Avoir pour ami Celui qui est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement (Hébreux XIII, 8), le prince des rois de la terre ! (Apocalypse I, 5.) Et remarquez, dans ce dernier passage, qu'*immédiatement* après avoir prononcé ce titre glorieux, l'apôtre Jean, par le Saint-Esprit, s'écrie : « A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang. » C'est là ce que peuvent exprimer aussi tous ceux qui ont été amenés à placer en Lui leur confiance, quel que soit leur âge. Ils savent, n'est-ce pas, eux aussi que Celui qui s'est donné pour eux les aime d'un amour parfait ?

Mais, je vous le demande, avez-vous, chacun de vous, chers jeunes amis, été lavés de vos péchés dans son sang ? Avez-vous été ainsi amenés à placer en Lui toute votre confiance ? En un mot, jouissez-vous de son amour ? Je vous pose donc à tous cette question d'une façon très pressante, car c'est une question vitale pour chacun. « J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction » (Deutéronome XXX, 19), disait Moïse au peuple d'Israël au moment de le quitter pour toujours. Mon souhait sincère, pour chacun des lecteurs de la *Bonne Nouvelle*, est que ceux d'entre eux qui sont demeurés jusqu'ici étrangers à la connaissance du Seigneur Jésus, soient amenés à Lui, de manière à le posséder comme leur Sauveur et leur tendre Ami. Le temps presse ; il passe sans retour et bientôt il ne sera plus. Souvenez-vous que c'est maintenant le

temps favorable, aujourd'hui le jour du salut. « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs ! »

A ceux d'entre vous qui ont goûté combien le Seigneur est bon, je voudrais rappeler un passage de l'Écriture, avec le désir que vous l'appreniez par cœur et le reteniez pendant le cours de cette nouvelle année. Dans l'évangile de Jean, chapitre XV, 14, le Seigneur dit à ses disciples :

**VOUS ÊTES MES AMIS, SI VOUS FAITES TOUT CE
QUE MOI JE VOUS COMMANDE.**

Et dans la 1^{re} épître du même apôtre (chap. V, 3), nous lisons que « ses commandements ne sont pas pénibles. »

Comment allez-vous mettre en pratique cet enseignement ? Comment savoir ce que le Seigneur vous commande ? Il a pris la peine de vous le dire Lui-même dans sa bonne et précieuse Parole que vous avez tous entre les mains. D'un bout à l'autre de ce Livre divin, nous trouvons l'expression de sa sainte volonté, en même temps que la révélation de ses voies de grâce et d'amour envers les pauvres pécheurs. J'espère donc que chaque matin vous consacrerez quelques instants à la lecture de votre Bible, que vous ne la fermerez pas avant d'y avoir trouvé quelque vérité propre à fixer votre attention pour la journée entière. Certaines portions de l'Écriture sont éminemment propres à vous fournir des instructions utiles pour la vie quotidienne : tels sont les livres des Proverbes et de l'Ecclésiaste et l'épître de Jacques. Mais ne limitez pas votre lecture à ces fragments seuls. « Sondez les Écritures, » depuis la première page jusqu'à la dernière ; partout vous trouverez de la nourriture pour vos âmes, si vous

demandez à Dieu, dans vos prières, de vous accorder le secours de son Esprit pour vous aider à vous approprier ces merveilleuses vérités. Ainsi vous apprendrez toujours mieux à connaître cette adorable personne du Seigneur Jésus qui remplit la Parole, comme le soleil remplit l'étendue de sa lumière et de sa chaleur.

Si le Seigneur le permet, nous pourrons peut-être voir ensemble, un jour ou l'autre, de plus près, comment vous avez à servir Dieu par tous vos actes, même ceux qui vous paraissent les plus ordinaires ou les plus indifférents ; mais n'oubliez pas cette exhortation : « Quelque chose que vous fassiez, *en parole ou en œuvre*, faites tout au nom du Seigneur Jésus. » (Colossiens III, 17.) Obéissance, ordre, attention, ponctualité, déférence envers vos supérieurs, patience, persévérance, zèle, politesse, que sais-je encore ? toutes ces choses rentrent parmi les commandements auxquels doivent se plier ceux qui aiment le Seigneur.

Mais ces commandements ne sont pas pénibles. Vous n'éprouvez certes aucune difficulté à exécuter les désirs de ceux qui vous sont chers ; au contraire, c'est une joie pour vous que de chercher à deviner leurs pensées, à prévenir leurs intentions. Le Seigneur Jésus va plus loin que ne le fait aucun ami terrestre. Connaissant notre faiblesse, il se porte Lui-même au-devant de nos pas, nous soutient, nous encourage, nous console. Il agira certainement ainsi à votre égard, chers jeunes lecteurs qui croyez en Lui, pourvu que vous lui présentiez vos besoins avec foi. Et je le répète, en terminant, à ceux qui ignorent le salut et le Sauveur : « Venez à Lui ! Venez tels que vous êtes ! Venez maintenant ! »

Je ne veux pas prendre congé de vous pour aujourd'hui, mes chers amis, sans vous assurer de

★ ★ CANTIQUE ★ ★

Paroles de H.R.

• ☆ •

Musique de A.L.

Je - sus nous gi-mé : Je - sus nous ai-mé : Il vient Tul-

mé mé Cher - cher les siens. Qui, Je - sus, viens, Es -

poir su - pré-me. Es - poir ai - pré-me, De tous liens.

-2-

Au sanctuaire (bis)
De notre Père,
Avec son Fils,
Entrons ravis
Dans la lumière (bis)
De ses parvis.

-3-

L'œuvre est parfaite; (bis)
La place est prête.
Ah! sur ton sein,
Epoux divin,
Que notre tête (bis)
Repose enfin!

-4-

Qu'elle y repose (bis)
Sans autre chose
Que de l'avoir
Et de pouvoir,
L'épreuve close, (bis)
Toujours te voir.

-5-

Splendeur de l'Être, (bis)
Glorieux Maître,
En vérité,
L'éternité,
C'est de connaître (bis)
Ta charité.

tous les vœux affectueux que je présente pour vous au Seigneur au début de cette nouvelle année. Qu'il répande sur chacun de vous ses bénédictions les plus riches ! Il sait, mieux que personne, tout ce qu'il vous faut. Qu'il bénisse abondamment aussi ceux qui vous entourent, vos parents en particulier ! Qu'il daigne enfin bénir ce journal et ceux qui s'en occupent, ainsi que ses lecteurs, afin que, par son moyen, vous soyez, comme Timothée, instruits dans les saintes lettres qui sont propres à vous rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. (2 Timothée III, 15.)

C'est la prière de votre ami bien dévoué

ED. RECORDON, professeur.

Nouvelle année

Encore une année
Qui te fut donnée
Par notre Seigneur !
Son aide puissante,
Sa bonté constante,
Ont gardé ton cœur !

Regarde en arrière
Et, dans ta prière,
Sois reconnaissant !
Car, dans sa tendresse,
Dieu soutient sans cesse
Son timide enfant.

Mais le temps s'avance
Et l'an qui commence
Ne t'appartient pas !
Dès que l'heure sonne,
La mort qui moissonne
F'auche sous nos pas.

LA BONNE NOUVELLE.

Durant ces journées
Que de fleurs fanées
Encore en boutons !
Que de deuils, de larmes,
De soucis, d'alarmes,
De déceptions.

Mais notre bon Père,
Tendre, débonnaire,
Dit à son enfant :
« Ne crains pas l'orage,
Marche avec courage ;
Toujours en avant ! »

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ACHAZIA

(2 Rois VIII, 25-29 ; 2 Chroniques XXII, 1-9)

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que tous les fils du malheureux roi Joram furent tués, sauf le plus jeune. Je pense que c'est lui qui devint roi.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant ; Achazia avait échappé providentiellement au massacre. L'Éternel montrait encore ainsi sa bonté et sa fidélité à l'égard de la maison de David ; et nous lisons que « les habitants de Jérusalem établirent roi à la place de Joram Achazia, son plus jeune fils, car la bande qui était venue avec les Arabes avait tué tous ceux qui étaient plus âgés que lui (1). » Comme tu le vois, ce que le prophète Élie avait prédit, dans son écrit, eut son entier accomplissement (2).

SOPHIE. — Je pense que ce jeune roi, dont la vie avait été préservée, sut manifester sa reconnais-

(1) 2 Chroniques XXII, 1. — (2) 2 Chroniques XXI, 14.

sance envers l'Éternel et qu'il se détourna de la méchante voie que son père avait suivie.

LA MÈRE. — Il aurait certainement dû en être ainsi, mon enfant. Le roi David, au souvenir des bienfaits de Dieu envers lui, incitait son âme à la reconnaissance en disant : « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits (1). » Et l'apôtre Paul, envers qui la grâce du Seigneur s'était si merveilleusement déployée, dit, en s'adressant à tous ceux qui jouissent du pardon de leurs péchés et qui possèdent la vie éternelle : « Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité (2). » Mais, hélas ! le jeune Achazia n'avait pas de telles pensées, car il subissait l'influence pernicieuse de son entourage, entièrement plongé dans le mal et sans crainte de Dieu.

SOPHIE. — Tu veux dire, maman, qu'il était sous l'influence de sa mère ; car tu m'as dit, dans notre dernier entretien, que la femme du roi Joram était la fille d'Achab.

LA MÈRE. — Précisément ; elle agissait sur Achazia, après la mort de Joram, comme sa mère Jézabel l'avait fait à l'égard du roi Achab, entraînant ainsi la maison royale dans l'idolâtrie la plus grossière, celle des Sidoniens, qui adoraient Baal et Astarté (3). Combien il est triste, n'est-ce pas, de constater un pareil état de choses dans la maison du fidèle roi David et chez un peuple qui avait l'Éternel pour son Dieu ? Car il est dit d'Achazia : « Lui aussi marcha dans les voies de la maison d'Achab ; car sa mère était sa conseillère à mal faire. » Et non seulement sa mère, mais les gens de la maison

(1) Psaume CIII, 2. — (2) 2 Corinthiens V, 15.

(3) Voir *Bonne Nouvelle* de 1897, pages 103 et 104.

d'Achab furent ses conseillers, après la mort de son père, pour sa ruine.

SOPHIE. — Combien ce jeune roi était à plaindre d'être entouré de si mauvais conseillers ! Il me semble que cela doit diminuer de beaucoup sa culpabilité, ne penses-tu pas, maman ?

LA MÈRE. — C'est affligeant, en effet, de voir Achazia suivre aveuglément le chemin dans lequel Joram avait marché, ainsi que les conseils de sa mère ; cependant il était lui-même responsable de ses actes. Il ne devait pas ignorer les avertissements donnés à son père par l'écrit du prophète Élie, et il avait été aussi témoin des souffrances que Joram avait endurées, pendant deux ans, selon la parole de l'Éternel, sans parler d'un bon conseiller qu'Achazia pouvait écouter en tout temps, et que nous avons tous le bonheur de posséder.

SOPHIE. — Je sais, maman ; c'est la parole de Dieu. Mais en ce temps-là on ne la possédait pas, comme nous l'avons maintenant, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, il n'existait alors que les cinq livres de Moïse, appelés la loi, dont le roi devait avoir pour lui une copie, selon l'ordre de Moïse, copie faite, est-il dit, « d'après le livre qui est devant les sacrificateurs, les Lévites. Et il l'aura auprès de lui ; et il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, et à garder toutes les paroles de cette loi, et ces statuts, pour les faire (1). » Le roi était donc responsable de connaître la volonté de l'Éternel et de s'y conformer, quoique son entourage se composât de personnes qui ne faisaient que l'induire au mal. On entend quelquefois des enfants s'excuser des fautes qu'ils ont commises, en disant que tel ou tel de

(1) Deutéronome XVII, 18-19.

leurs camarades les a engagés à agir ainsi. Cependant ces enfants connaissaient la volonté de leurs parents ; ils étaient donc tenus de s'y conformer. Leur excuse n'a ainsi aucune valeur ; elle montre seulement la tendance constante du cœur de l'homme à vouloir pallier le mal pour se justifier. Qu'ils ne l'oublient pas : c'est dans le chemin de l'obéissance qu'ils auraient eu la force de résister aux sollicitations des méchants. Nous lisons dans les Proverbes : « Mon fils, garde le commandement de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère (1). » — « Tiens ferme l'instruction, ne la lâche pas ; garde-la, car elle est ta vie. N'entre pas dans le sentier des méchants, et ne marche pas dans la voie des iniques. Éloigne-t'en, n'y passe point ; détourne-t'en, et passe outre (2). »

SOPHIE. — Je comprends, chère maman ; aussi je désire que le Seigneur me donne d'écouter toujours ce que tu me dis, afin d'être gardée du mal.

LA MÈRE. — Il te l'accordera, si tu le lui demandes, car il a dit : « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ;... car quiconque demande, reçoit ; et celui qui cherche, trouve (3). »

SOPHIE. — Est-ce que le roi Achazia eut un long règne ?

LA MÈRE. — Non, il fut, au contraire, très court. Dieu ne pouvait supporter plus longtemps l'iniquité de la maison d'Achab qui s'était introduite dans la maison de David. Il y mit fin promptement, comme nous le verrons. « Achazia était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il commença de régner ; et il régna un an à Jérusalem. » Pendant ce règne si court, écoutant les gens de la maison d'Achab, il alla avec Jo-

(1) Proverbes VI, 20. — (2) Proverbes IV, 13-15.

(3) Luc XI, 9-10.

ram, son oncle, qui était roi d'Israël, à la guerre contre Hazaël, roi de Syrie, à Ramoth de Galaad.

SOPHIE. — Je me rappelle très bien, lorsque tu me parlais des rois d'Israël, qu'un roi de Juda nommé Achazia, vint vers le roi Joram à la guerre contre Hazaël, roi de Syrie (1).

LA MÈRE. — Je suis heureuse de voir que tu te souviens de nos entretiens. J'espère que tu continueras, avec le secours du Seigneur, à garder dans ton cœur les enseignements de sa précieuse Parole, dont nous nous occupons ensemble. Puisses-tu suivre l'exemple du psalmiste qui disait : « J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi (2). » Les enfants de parents chrétiens ne sauraient trop apprécier le grand privilège qu'ils possèdent de se familiariser, dès leur jeune âge, avec la Bible, surtout maintenant. Car nous voyons quelle activité Satan déploie, par le moyen d'hommes incrédules, pour empêcher la jeunesse d'être mise en contact avec les Saintes Écritures, le seul moyen par lequel les pécheurs, jeunes ou âgés, puissent connaître le Sauveur, selon qu'il est écrit : « Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point entendu parler ? Et comment entendront-ils sans quelqu'un qui prêche ? (3) » Et aussi : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole (4). »

(1) Voir *Bonne Nouvelle* année 1899, pages 182, 201 et 224. — (2) Psaume CXIX, 11.

(3) Romains X, 14. — (4) Psaume CXIX, 9.

(A suivre)



L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

RUINE DES ÉGLISES DES FRÈRES DE BOHÈME (*suite*)

Nous donnerons quelques détails sur l'exécution de quelques-uns de ces confesseurs de Christ ; nous les verrons fidèles jusqu'à la fin. Le premier qui fut conduit à l'échafaud fut le comte de Schlik, premier défenseur de l'église des frères. C'était un homme de grands talents et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Sa sentence portait qu'après avoir été décapité, son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour. L'ayant entendue, il s'écria : « C'est peu que de perdre un sépulcre. » Le prédicateur qui l'avait accompagné, l'exhortait au courage. « Ah ! » dit-il, « je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte. Je me suis déclaré pour la religion dans sa pureté, je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je lui garde. » Le matin déjà, en entendant le signal du canon, il s'était écrié : « Voilà l'avant-coureur de la mort ; je serai le premier à la voir : Seigneur Jésus, aie pitié de nous ! » Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil qui se levait, et dit : « Jésus, soleil de justice ! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle. » Puis il s'agenouilla en priant et reçut le coup de mort. Les spectateurs étaient touchés jusqu'aux larmes en voyant la sérénité qu'il garda jusqu'au dernier moment.

Après lui, vint Wenceslas, baron de Budowa, qui appartenait aussi à l'église des frères. Il était également un de leurs défenseurs. C'était un vieillard

de soixante-seize ans, un homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui, sous l'empereur Rodolphe, avait occupé des places importantes. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté et revint seul à Prague, sa conscience ne lui permettant pas, disait-il, d'abandonner la bonne cause. « Peut-être, » ajouta-t-il, « le Seigneur veut-il que je la scelle de mon sang ? » Et comme son secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit qu'il était mort de chagrin : « Moi, » reprit-il, « mourir de chagrin ! Vois-tu (dit-il en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne m'a jamais encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui. Là je demeure journellement, mangeant la manne du ciel et buvant l'eau de la vie. Personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa est mort de chagrin. »

Peu de jours avant que la sentence de mort eût été prononcée contre lui et ses compagnons, il eut un rêve remarquable qui fit sur son esprit une impression très grande. Il lui semblait se promener dans une verte prairie où tout ce qui l'entourait était beau et agréable. Ses pensées, même dans son rêve, étaient naturellement occupées de l'issue probable de son procès. Tout à coup un messenger brillant de lumière s'approcha de lui, plaça dans sa main un petit livre, puis disparut. En ouvrant le livre qui lui était donné d'une manière si étrange, il vit que les feuillets étaient d'une soie blanche comme la neige, sans rien d'autre écrit que ce verset plein d'encouragement : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui, et lui, il agira. » (Psaume XXXVII, 4.) Tandis qu'il méditait sur ces paroles divines, un autre personnage vint vers lui, portant dans ses mains un vêtement blanc qu'il jeta sur ses épaules, et là-dessus il s'éveilla. (Lisez Apocalypse III, 4, 5 ; VII, 9.)

Plus tard, en montant sur l'échafaud, il fit allusion

à ce songe, regardant cette robe blanche comme un emblème de la justice divine dont par grâce il était revêtu.

Des prêtres cruels et rusés ne discontinuèrent pas leurs tentatives jusqu'à son dernier jour sur la terre, pour l'engager à renier sa foi. Deux capucins vinrent vers lui pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel. — « Oh ! par la grâce de Dieu, je le connais, » répondit-il. — « Peut-être que monseigneur se trompe, » insistèrent-ils. — « Non, non, » reprit Budowa ; « mon espérance se fonde sur la parole de Dieu qui ne peut tromper. Je n'ai pas d'autre chemin pour aller au ciel que Celui qui a dit : *Je suis le chemin, et la vérité, et la vie.* » Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'Église romaine, il offrit de leur montrer à son tour le vrai chemin du ciel ; mais les pauvres capucins déconcertés s'en allèrent en faisant le signe de la croix.

Après eux vinrent deux jésuites, le jour même du jugement. Ils arrivèrent dans sa prison, le matin de bonne heure, et commencèrent par louer sa grande science, puis manifestèrent le désir de sauver son âme. Il leur répondit d'une manière simple, mais ferme et décidée : « Plût à Dieu que vous fussiez aussi sûrs de votre salut que je le suis du mien, par le sang de l'Agneau. »

— « C'est bien, » répliquèrent-ils en le pressant, « mais ne présumez pas trop de vous-même ; l'Écriture ne dit-elle pas : Personne ne sait s'il mérite la grâce ou la colère ? »

— « Où se trouvent ces paroles ? Voici la Bible, montrez-les-moi, » répondit le noble témoin de la vérité.

— « Si je ne me trompe, » dit l'un, « c'est dans l'épître de Paul à Timothée. »

— « Vous voulez m'enseigner la voie du salut, »

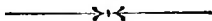
dit Budowa, « vous qui connaissez si mal la Bible ! Que le croyant puisse être assuré de son salut nous est démontré par ces paroles de Paul : « Je sais qui j'ai cru, » et encore : « La couronne de justice m'est réservée. »

— « Oh ! » répondit le jésuite, montrant encore plus son ignorance ; « ce n'est pas vous, ni aucun autre que cela concerne ; Paul ne disait cela que de lui-même. »

— « Tu te trompes, » répartit hardiment le baron ; « car l'apôtre ajoute aussitôt : « Et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition. » (2 Timothée IV, 8.) C'est ainsi, et par d'autres déclarations des Écritures qu'il leur montra tellement leur ignorance qu'ils le quittèrent pleins de confusion et de colère, le nommant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud. Il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, et dit : « Voyez, mes cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyr ! » Puis il se mit en prière en élevant sa tête qui tomba sous le glaive du bourreau et fut placée sur une tour.

(A suivre)



Une soirée d'hiver

« Enfin !... » et avec un soupir de soulagement, Marie repoussa loin d'elle le cahier dont elle venait de remplir une dizaine de pages. « Pour sûr, jamais composition ne m'a donné autant de mal que celle-là ! Mais maintenant je puis aller rejoindre cousine Gertrude, n'est-ce pas, maman ? »

— N'est-il pas trop tard, Marie ? Huit heures et demie viennent de sonner.

— Oh ! quel ennui ! moi qui devais me trouver chez Gertrude avant huit heures. Stupide composition ! Il faut toujours que quelque chose vienne renverser mes projets ! C'est trop fort !... Et d'un air très peu gracieux, Marie prit son cahier et sortit de la chambre en bourrant la porte.

Quand elle revint, quelques minutes plus tard, son visage portait toujours l'empreinte de la mauvaise humeur ; car Marie, malgré ses seize ans révolus, n'avait pas encore appris la difficile leçon qui consiste à savoir ne pas faire pâtir les autres de nos propres contrariétés. Elle se jeta dans le coin du canapé et parut pendant un moment plongée dans ses réflexions. La pièce dans laquelle elle se trouvait était gaie et confortable. Un bon feu pétillait dans la cheminée ; les fenêtres bien closes ne laissaient rien pénétrer du froid extérieur ; la lampe, garnie d'un grand abat-jour rouge, répandait une lumière adoucie sur les vieux meubles que Marie avait toujours vus à la même place depuis sa tendre enfance, et dans son fauteuil la mère travaillait paisiblement sans lever les yeux.

— Maman, fit enfin Marie, d'un ton d'impatience, pourquoi ne puis-je jamais faire ce que je veux ?

— Jamais ? c'est beaucoup dire, — et la vieille dame regarda sa fille avec un demi-sourire.

— Oh ! oui, maman, je sais à quoi tu penses ! Toi, tu es toujours tranquille et contente ; tu ne désires jamais autre chose que ta petite vie monotone de chaque jour ; mais moi...

— Mais toi, ma chérie ?

— Moi, je voudrais *faire* quelque chose, être utile... ; tiens, comme cousine Gertrude, par exemple ; pouvoir visiter les pauvres et avoir une école du soir. Et quand, une fois, elle m'a demandé de l'accompagner, ne faut-il pas que cette absurde composition

m'en empêche ? J'appelle cela vexant !... Le ton de la jeune fille en disait encore davantage que ses paroles.

— Marie, que penses-tu que le Seigneur Jésus demande de toi ?

Il y avait quelque chose dans la voix de sa mère qui attira l'attention de Marie. Sa mauvaise humeur se dissipa et ce fut d'un ton radouci qu'elle répondit :

— Mais, maman, tu sais, c'est pour Lui que je voudrais faire quelque chose, et je n'en ai jamais le temps. Si j'étais libre !... oh ! alors on verrait bien !

— Ainsi, ma chérie, c'est Dieu qui s'est trompé en te plaçant dans la position où tu te trouves ?

Marie rougit. « Oh ! maman, pas cela, bien sûr ; mais comment peut-on travailler pour le Seigneur quand on est à l'école depuis le matin jusqu'au soir ? »

Sans répondre, la mère ouvrit le Nouveau Testament qui se trouvait toujours à sa portée ; elle le feuilleta un instant, puis se mit à lire lentement : « *Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur comme pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que du Seigneur vous recevrez la récompense de l'héritage ; vous servez le Seigneur Christ.* » Si tu fais joyeusement le premier devoir que Dieu place devant toi, Marie, tu le sers plus utilement qu'en rêvant de grandes choses. »

Marie réfléchit un instant. « Oui, maman, je comprends. » Puis, revenant à son idée première : « Mais alors, n'y a-t-il rien que je puisse faire pour ceux qui sont pauvres et malheureux ? »

— Tu peux beaucoup, ma fille. As-tu jamais songé à prier pour eux ?

— Oh ! oui, sans doute ; je prie pour tous les pauvres en général.

— Mais si ce soir tu demandais à Dieu spécialement d'aider à ta cousine Gertrude et de lui envoyer

un encouragement direct, ne crois-tu pas que ce serait une manière efficace de travailler avec elle ?

Cette fois les paroles de sa mère allèrent droit à la conscience de Marie ; elle comprit ce qu'elle avait à faire et ce fut une fervente prière qui monta de son cœur vers Celui qui est toujours prêt à répondre aux requêtes de ses enfants. (A suivre.)

Énoch

Vous trouverez la courte histoire d'Énoch dans la Genèse V, 18 à 24. Il est facile de se rappeler son âge, puisqu'il vécut autant d'années qu'il y a de jours dans une année. Comme il devint vieux ! direz-vous, et pourtant son fils le fut à peu près trois fois plus que lui. Quand il naquit, le monde existait depuis six siècles environ ; les hommes se montraient déjà très méchants et oubliaient Dieu. Adam ne mourut que peu avant Énoch ; il n'y avait donc aucune excuse pour ces gens impies ; car le péché ayant commencé avec Adam, celui-ci ne pouvait-il pas leur dire comment Abel fut agréé de Dieu ?

Mais Énoch ne ressemblait point au monde qui l'entourait. Après la naissance de son fils Méthusélah, « il marcha avec Dieu ; » puis nous apprenons sur lui une chose merveilleuse : *Dieu le prit*. Dieu ne voulut pas qu'il demeurât au milieu de cet état de péché, mais il l'eut tellement pour agréable qu'au lieu de le laisser mourir, il le retira auprès de Lui. Savez-vous, enfants, que la même chose arrivera un jour à des milliers de personnes ? Toutes choses iront peut-être selon leur train habituel et soudain ces personnes disparaîtront. Dieu les aura prises.

Serez-vous laissés en arrière? Ceux-là seuls qui auront été rachetés seront enlevés, comme vous le voyez par 1 Thessaloniens IV, 15.

Énoch est un type de ceux qui appartiennent à Christ et qui iront à sa rencontre quand Il viendra; pour le moment, ils doivent marcher avec Dieu. Le Seigneur Jésus connaît ceux d'entre vous qui l'aiment. Bien que le mal vous environne, Dieu a toujours les yeux sur vous; il apprécie votre désir de marcher de façon à Lui plaire, et, quand Jésus viendra, vous irez au-devant de Lui.



Réponses aux questions du mois de décembre

1^{re} question. 1^o *Veillez* donc; car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur vient. (Matthieu XXIV, 42.)

2^o *Veillez* et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. (Matthieu XXVI, 41.)

3^o Persévérez dans la prière, *veillant* en elle avec des actions de grâces. (Colossiens IV, 2.)

4^o *Veillez* pour prier. (1 Pierre IV, 7.)

5^o *Veillez*; votre adversaire, le diable, rôde autour de vous. (1 Pierre V, 8.)

2^{me} question. Ésaïe XXI, 11. — Romains XIII, 12.

Questions pour le mois de janvier

1^o Écrivez la généalogie d'Énoch depuis Adam?

2^o Que lui dit Dieu avant de le retirer auprès de Lui?

3^o Qui d'autre fut enlevé, comme Énoch, sans passer par la mort?

4^o Comment marchèrent Énoch, Noé et Abraham vis-à-vis de Dieu?



Une soirée d'hiver

(Suite et fin de la page 19)

Ah ! qu'il faisait froid ce soir-là ! Cousine Gertrude, en se rendant à son école du soir, avait bien de la peine à se garantir contre la bise qui soufflait par rafales, aigre et pénétrante. En pleine campagne la neige recouvrait champs et forêts d'un linceul éblouissant ; mais, sur les pavés de la grande ville, les flocons légers se transformaient vite en boue noirâtre et glacée. « Dieu veuille aider aux pauvres gens sans abri ! » pensa Gertrude en entrant dans la salle où chaque soir elle réunissait autour d'elle quelques enfants déguenillés. La porte s'ouvrait directement sur la rue, de façon que le premier passant venu pouvait sans difficulté venir prendre place parmi les écoliers.

A quelques pas de là, un garçonnet pâle et misérable était accroupi sous une porte cochère. La voûte l'abritait quelque peu contre la neige, mais le vent sifflant de toutes parts, le faisait frissonner. Pauvre Jack ! depuis longtemps déjà il avait renoncé à souffler dans ses doigts engourdis pour y rappeler un peu de vie. Il ne pensait plus à rien qu'à la faim qui le torturait. Depuis le matin il avait erré sans but à travers les rues populeuses, épave égarée au milieu de la foule, pauvre petite barque sans gouvernail et sans pilote. Personne n'avait pris garde à lui et si parfois il avait tendu la main dans l'espoir de recevoir un sou, le geste avait toujours été trop timide pour attirer l'attention des passants affairés. Son histoire ? — Oh ! elle est celle de tant d'autres déshérités. Jamais Jack n'avait connu son père. Il avait été élevé dans une chambre obscure, au fond d'une cour sordide, par une femme qu'il appelait « maman, » mais qui lui donnait bien plus de coups que de caresses. Du pain, il en avait presque chaque jour et trop souvent, hélas ! une gorgée d'eau-de-vie venait compléter son maigre repas.

Puis un matin — il y avait de cela trois jours — la femme disparaissait sans laisser de traces ; et Jack, chassé du taudis qu'il avait habité pendant les sept années de sa triste vie, s'était vu jeté au hasard sur le pavé de la grande ville. Il avait marché droit devant lui dans ce dédale de rues dont il ne connaissait pas les noms, couchant n'importe où, mangeant n'importe quoi, heureux de ramasser des débris dont les chiens auraient à peine voulu, et enfin, par cette froide soirée de décembre, Jack, épuisé par la fatigue et par la faim, était venu échouer sous la porte cochère où nous venons de l'apercevoir pour la première fois.

Accroupi dans l'ombre, il attendait... quoi ? il n'au-

rait pu le dire lui-même. Son petit cerveau ne se rendait peut-être pas compte de ce que sa position avait de poignant. Seulement Jack savait qu'il faisait froid, qu'il avait faim et que bientôt il devrait se coucher et dormir sur les pierres glacées ; car, aller chercher un meilleur abri, il s'en reconnaissait absolument incapable.

Vaguement il avait remarqué d'autres gamins, tout aussi mal mis que lui, qui, les uns après les autres, se dirigeaient vers la maison voisine. Chaque fois que la porte s'entr'ouvrait pour leur livrer passage, un rayon de lumière venait éclairer la rue sombre ; puis tout retombait dans l'obscurité. « Que vont-ils faire là-dedans ? se demandait Jack, ils ont au moins chaud, tandis que moi... » et, d'un mouvement instinctif, il cherchait à serrer autour de son corps les lambeaux de sa jaquette. Alors, sans trop savoir pourquoi, le pauvre abandonné fit quelques pas dans la direction de la maison hospitalière. Il est tout près de la porte maintenant. S'il essayait de faire comme les autres ? N'importe quoi, plutôt que la rue et cette cruelle bise. La petite main bleuie est sur le loquet, la porte cède, et Jack se trouve dans une salle bien éclairée et bien chauffée, où une vingtaine d'enfants de tous les âges, mais pour la plupart très misérablement vêtus, sont assis sur des bancs. Au milieu d'eux, se tient une jeune dame, un livre à la main. La vue du nouvel arrivant ne paraît pas la surprendre. Du doigt elle lui montre une place vide à ses côtés et Jack, tout étonné de son propre courage, se mêle au groupe des auditeurs attentifs.

Pendant les premières minutes il n'entend rien, tout à la jouissance physique qui envahit graduellement ses membres engourdis. La douce chaleur qui règne dans la pièce le pénètre peu à peu et il en

oublie même la faim qui le ronge. Puis ses yeux se promènent autour de lui ; il remarque les belles images suspendues à la paroi ; Jack aimerait bien les voir de plus près, mais il n'ose bouger de sa place. Ensuite il se hasarde à jeter un coup d'œil furtif sur ses voisins. Comme ils ont l'air content ! Que peuvent-ils bien écouter ainsi ? Ce sont quelques paroles très simples que la dame redit à plusieurs reprises : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Les enfants répètent après elle, lentement d'abord et en hésitant, puis avec toujours plus d'assurance, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient rendus maîtres de chaque mot.

Alors Gertrude (car c'était elle, comme vous l'aurez déjà deviné) leur raconte, en termes faciles à comprendre, la merveilleuse histoire que vous connaissez tous, mais qui, pour le petit Jack, était comme une révélation. Elle leur parle de l'amour de Dieu pour de pauvres pécheurs perdus ; elle leur montre le Seigneur Jésus, quittant la gloire du ciel, et venant souffrir et mourir pour ses ennemis ; elle leur dit que tous ils sont les objets de cet amour et que c'est pour le leur faire connaître que Dieu les a amenés auprès d'elle ce soir.

Jack écoutait, retenant presque sa respiration pour ne pas perdre une parole. Puis lorsque, après une courte prière de la maîtresse, les enfants commencèrent à se disperser, il leva vers Gertrude son visage souffreteux et demanda : « Est-ce qu'il aime aussi le petit Jack ? »

Il y avait une note si anxieuse dans la voix de l'enfant que Gertrude se sentit émue. Elle attira le petit garçon tout près d'elle et, l'entourant de son bras, elle lui parla doucement, tendrement, de ce

que Jésus avait fait pour lui, de cet amour qui le cherchait lui, le pauvre Jack, et qui n'aurait de repos que lorsqu'il l'aurait amené dans le ciel pour toujours. « Mais ne veut-Il pas me prendre déjà ce soir ? » demanda Jack. « Je ne sais pas où aller coucher et il fait si froid dehors et.. » un gros sanglot l'empêcha de continuer.

Une demi-heure plus tard, lorsque Gertrude rentra chez elle, elle n'était pas seule ; Jack l'accompagnait. Le cœur de la jeune fille débordait de reconnaissance ; elle sentait que ce soir-là le Seigneur lui avait accordé de voir quelque fruit du travail accompli en son Nom.

Depuis ce jour une nouvelle vie commença pour Jack. Dieu avait veillé sur lui dans cette sombre nuit de décembre, et l'enfant grandit pour devenir un homme utile et un chrétien dévoué au service du Maître.

De son côté Marie, en repensant à Jack, n'a jamais oublié ce que peut faire la prière de la foi. Souvenez-vous-en aussi, vous tous qui lisez cette simple histoire. Peut-être le Seigneur ne vous a-t-il pas demandé un service actif. Votre responsabilité n'en est pas moins grande pour cela. Soutenez par vos prières ceux qui sont engagés dans le travail. « Vous aussi, coopérant par vos supplications pour nous, afin que, pour le don de grâce qui nous est accordé par le moyen de plusieurs personnes, des actions de grâces soient rendues pour nous par plusieurs. » (2 Corinthiens I, 11.)

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ACHAZIA (*suite*)

(2 Rois VIII, 25-29; 2 Chroniques XXII, 1-9)

LA MÈRE. — Revenons à notre histoire. Le roi Joram fut blessé dans le combat que lui livrèrent les Syriens, et il retourna à Jizreël pour se faire soigner.

SOPHIE. — Le roi Achazia fut-il tué dans ce combat ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, mais sa ruine approchait, ainsi que celle de son allié. Il paraît que Joram fut malade un certain temps des suites de ses blessures. Pendant ce temps-là, Achazia vint le voir à Jizreël. « Ce fut, » est-il dit, « de la part de Dieu, la ruine complète d'Achazia d'être venu vers Joram. » La patience de Dieu était à son terme, car le mal avait atteint son apogée. La sentence prononcée sur la maison d'Achab allait être exécutée. Dieu se servit de la coupable amitié du roi de Juda pour Joram, afin de l'amener sur le lieu du jugement. Quelle chose solennelle, n'est-ce pas ? Aussi écoutons les avertissements de la parole de Dieu tandis qu'il en est temps et celui-ci en particulier, quoiqu'il concerne les jours de la fin : « Sortez du milieu d'elle (Babylone), mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies (1). »

SOPHIE. — Voudrais-tu me faire comprendre comment on peut être coupable en aimant quelqu'un ? car tu viens de me dire que l'amitié du roi Achazia pour son oncle était coupable.

(1) Apocalypse XVIII, 4.

LA MÈRE. — L'amour est particulièrement recommandé aux enfants de Dieu ; mais il faut aimer selon Dieu, en obéissant à sa Parole. Le Seigneur Jésus dit à ses disciples : « Aimez-vous l'un l'autre, comme je vous ai aimés (1). » « Aimez vos ennemis (2). » Ainsi nous sommes exhortés à aimer tous les hommes, même nos ennemis, et à plus forte raison « nos frères, » tous les croyants ; en faisant ainsi, nous sommes les « imitateurs de Dieu (3). » Il est évident que nous ne pouvons réaliser cela, à moins d'être du nombre des « bien-aimés enfants » du Dieu qui est amour. Mais, ne l'oublions pas, « Dieu est lumière » aussi (4), nous dit l'apôtre Jean. Il est saint ; ses yeux sont « trop purs pour voir le mal (5), » et il exhorte les croyants, ses enfants, à marcher dans la séparation du mal et du monde. Il nous dit : « Soyez saints, car moi je suis saint (6). » Ainsi nous ne pouvons frayer avec ceux qui marchent ouvertement dans le mal que Dieu réprouve et que sa Parole condamne ; ce serait désobéir à Dieu et faire croire à ceux auxquels nous nous joignons qu'ils sont dans une bonne voie. Nous montrons notre amour pour le Seigneur et à leur égard, en évitant de suivre le chemin dans lequel ils se trouvent, leur faisant ainsi comprendre qu'il n'est pas selon Dieu. Il va sans dire que nous sommes appelés à prier pour eux, et à leur présenter, à l'occasion, la vérité de la Parole, pour les aider à abandonner leurs mauvaises voies et leurs pensées erronées.

SOPHIE — Le roi Achazia aurait dû agir ainsi à l'égard de Joram, au lieu de le suivre dans son chemin, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Effectivement, mais hélas ! la chose

(1) Jean XIII, 34. — (2) Matthieu V, 44. — (3) Éphésiens V 1. — (4) Jean I, 5. — (5) Habacuc I, 13. — (6) I Pier. I, 16.

était impossible, car il était lui-même complètement aveuglé par le mal, auquel il s'était malheureusement habitué. Le Seigneur dit : « Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse (1) ? »

SOPHIE. — Maintenant voudrais-tu me dire comment la visite qu'Achazia fit à Joram fut la cause de sa ruine.

LA MÈRE. — Tu te souviens de ce que l'Éternel avait dit au prophète Élie, lorsqu'il l'envoya oindre Hazaël roi sur la Syrie et Jéhu roi sur Israël. « Celui qui échappera à l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir (2). » Joram, quoique blessé en combattant contre Hazaël, avait échappé à la mort, ainsi que le roi de Juda. Mais ils ne devaient pas échapper à l'épée de Jéhu qui venait d'être oint roi sur Israël, ainsi que nous le lisons dans le chapitre IX du 1^{er} livre des Rois. Jéhu, prompt à exécuter la vengeance de l'Éternel sur la maison d'Achab, vint à Jizreël à la tête de ses cavaliers et tua Joram qui était sorti à sa rencontre avec Achazia. Celui-ci, effrayé, voulut s'enfuir ; mais atteint et blessé dans sa fuite, il alla mourir à Meguiddo. Ses serviteurs le transportèrent de là à Jérusalem et il fut enterré dans son sépulcre, dans la ville de David (3). Dieu honorait ainsi la mémoire de son grand-père Josaphat qui avait marché dans la crainte de l'Éternel. Jéhu trouva aussi les princes de Juda qui étaient venus à Jizreël et servaient le roi ; il les mit tous à mort. Ainsi s'accomplit le jugement prononcé sur ces rois impies. Personne de la maison d'Achab ne put échapper à l'épée de Jéhu et, sans l'intervention miséricordieuse de Dieu, toute la famille de David aurait péri.

(1) Luc VI, 39. — (2) 1 Rois XIX, 17. — (3) 2 Rois IX, 27, 28.

Mais nous nous occuperons de cela dans notre prochain entretien, si le Seigneur le permet. En terminant, je voudrais te faire remarquer la solennelle réalité de cette parole, au sujet de ceux qui ne jouissent pas du bonheur d'être réconciliés avec Dieu présentement : « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut (1) ? »

(A suivre)



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)



RUINE DES ÉGLISES DES FRÈRES DE BOHÈME (suite)

Après quelques autres, ce fut le tour du seigneur de Kapplisch, vieillard de 86 ans. Il dit au ministre luthérien qui venait visiter les condamnés : « Aux yeux du monde ma mort est ignominieuse, mais devant Dieu elle est glorieuse. En entendant prononcer ma sentence, ma chair affaiblie a commencé à trembler, mais par la grâce de Dieu je n'ai maintenant aucune crainte de la mort. » Avant d'être exécuté, il dit en s'habillant au prédicateur qui était auprès de lui : « Voyez, je mets mon vêtement de noces. » Et comme le prédicateur lui répondait que la justice de Dieu en Christ nous ornait intérieurement d'une manière bien plus véritable : « Oui, » dit le bon vieillard ; « mais je veux me parer même au dehors

(1) Hébreux II, 3.

en l'honneur de l'Époux de mon âme. » On l'appela, et il dit : « A la garde de Dieu, il y a assez longtemps que j'attends. » Comme il était très faible sur ses jambes et qu'il avait quelques marches à descendre, il demanda à Dieu de le fortifier, afin de ne pas fourrir en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis. Il avait aussi fait demander au bourreau de frapper de son glaive au moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever la tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse s'il tardait trop. Mais au moment de l'exécution, le pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux, que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, voyant cela, cria au martyr : « Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ ; présentez-lui maintenant avec courage votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux. » Le vieillard l'éleva aussi haut qu'il put, en disant : « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains, » et pendant cette prière, le bourreau frappa, sa tête tomba et fut placée sur un portail.

Nous mentionnerons aussi le supplice de Henri-Othon de Lose, encore un des défenseurs des frères. Il s'était fait scrupule de recevoir la Cène d'un ministre luthérien, et était d'abord affligé d'être privé de participer à ce repas du Seigneur ; mais il fut richement consolé par le Seigneur. Quand le ministre luthérien vint à lui pour l'accompagner sur l'échafaud, il se leva et s'élança vers lui comme dans le ravissement, et lui dit : « Combien je me réjouis de vous voir, homme de Dieu ! Écoutez ce qui m'est arrivé. J'étais assis sur ce siège, dans une profonde affliction de ne pouvoir pas prendre la Cène, car vous savez que j'aurais voulu un ministre de notre communion. Je m'endormis dans ma tristesse, et voilà que, dans un songe, le Seigneur m'apparut et me dit : « Ma grâce te suffit ; je te nettoie avec mon

sang » (1). A l'instant je sentis en quelque sorte son sang couler sur mon cœur, et depuis mon réveil je suis singulièrement restauré et fortifié. » Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe : « Oui, crois, et tu as mangé la chair du Fils de l'homme (2). Je n'ai plus peur de la mort ! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges pour me mener à ses noces, et là je boirai éternellement avec Lui la coupe de la joie et des délices ! » Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et après s'être relevé, il ôta ses vêtements, se mit à genoux et dit : « Seigneur Jésus, reçois-moi dans la gloire, » et tandis qu'il prononçait ces paroles, le bourreau fit tomber sa tête.

C'est dans cette même paix et cette même joie que moururent tous les autres. Aucun d'eux ne fléchit et ne pensa à renier sa foi. « Ils ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort. » (Apocalypse XII, 11.)

Après ces exécutions, le gouvernement procéda à l'extirpation totale du protestantisme dans toute la Bohême et la Moravie. Tous les prédicateurs des frères et les autres ministres protestants qui étaient à Prague en furent chassés, et peu après cette mesure s'étendit à toute la Bohême et la Moravie. Plusieurs des pasteurs expulsés se cachèrent dans des cavernes d'où ils visitaient secrètement leurs frères, mais on les découvrit successivement et on les mit à mort.

(1) Il ne faut pas oublier que les frères, de même que les luthériens et d'autres chrétiens de diverses dénominations, croient qu'une grâce spéciale est attachée au fait de prendre la Cène. Elle est un privilège, mais ne confère aucune grâce, bien qu'on jouisse en son cœur de ce mémorial de l'amour du Sauveur. — (2) Allusion à Jean VI, 53.

ou on les fit sortir du pays. On remarquera que ces moyens violents ne furent pas employés seulement à l'égard de ceux qui avaient pris part à la guerre et qu'on pouvait taxer de rebelles, mais envers tout ce qui était protestant, de sorte qu'il est évident qu'il s'agissait au fond, non d'une question de politique, mais de la question religieuse, et de la volonté de la part du romanisme d'exterminer ou d'expulser tous les protestants, les frères et les autres.

Les temples furent purifiés avec de l'eau bénite ; on battit les chaires et les tables de communion à coups de verges ; les coupes de la Cène furent souillées ; plusieurs milliers de Bibles et d'autres livres religieux furent brûlés sous le gibet ; les cadavres des protestants furent arrachés de leurs sépultures et jetés à la voirie. Un grand nombre de personnes souffrirent la mort avec la foi et le courage qu'avaient montrés leurs prédécesseurs ; d'autres supportèrent avec joie la prison, les mauvais traitements et la perte de leurs biens, et s'exilèrent volontairement dans d'autres contrées.

Pour remplacer les pasteurs exilés ou mis à mort, on donna aux églises les plus dépravés d'entre les prêtres, et comme ces hommes de rien ne réussissaient pas à gagner le peuple, on institua une *commission de réforme* qui devait par ruse ou par force obliger le reste des protestants à abjurer leur foi. On mit en usage tous les moyens possibles pour arriver à ce but ; on ne craignit pas de leur dire qu'ils pouvaient croire dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhérassent extérieurement à l'Église romaine, et qu'ils se soumissent au pape.

Le plus grand nombre ne se laissaient pas ébranler, parce que les seigneurs, comptant sur les princes protestants d'Allemagne, leur faisaient espérer une délivrance prochaine. Mais bientôt toute la noblesse,

après avoir été ruinée par toute sorte d'extorsions et dépouillée de tous ses biens, fut bannie du royaume. Plusieurs centaines de familles de nobles ou de riches bourgeois se dispersèrent en Pologne, dans les états allemands, dans la Hongrie et jusque dans les Pays-Bas. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration et le forcer à l'apostasie, mais, en dépit de tout, des milliers de familles trouvèrent moyen de suivre leurs pasteurs dans les privations et la misère, qui en diminuèrent beaucoup le nombre.

Un évêque des frères dispersés, Amos Coménius, exilé comme les autres, écrivait à ce sujet avec une profonde douleur : « Le Seigneur a visité les frères comme par une tempête, et emporté, comme par une inondation nocturne, leur ancien jardin si fertile et si florissant. Il a permis que les chefs fussent jetés dans les fers et que leur sang fût répandu comme de l'eau. De plusieurs centaines d'églises qui faisaient leur bonheur et leur joie, il ne leur en est pas resté une seule. Les pasteurs ont été dispersés et les troupeaux livrés à des mercenaires. Ceux qui ont survécu à la persécution ont péri dans l'exil. Presque tous les ministres, les anciens, les évêques et les diacres ont disparu, et je suis resté seul, à l'exception d'un collègue que j'ai encore en Pologne. » Coménius ne se dissimulait pas que c'étaient les fautes des frères qui avaient attiré sur eux le châtiment de Dieu ; mais cela ne justifie en aucune manière la cruauté de leurs persécuteurs. Ainsi il ne resta plus dans la malheureuse Bohême que quelques débris ignorés de cette église, réduits à ne s'assembler que de nuit dans les cavernes et les grottes, exposés à des angoisses et à des périls continuels.

Tout cela se passait dans le premier quart du dix-septième siècle. La fin de ce même siècle fut témoin

d'une autre persécution qui présente avec celle des protestants de Bohême des traits analogues d'une cruauté encore plus raffinée et plus barbare de la part des sectateurs de Rome, mais où brilla aussi, par la grâce de Dieu, la foi et la constance des martyrs. Nous parlons des persécutions contre les protestants de France sous Louis XIV et son successeur. Elles durèrent un siècle entier. Nous ne pouvons que répéter : « En elle (Babylone la grande) a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre. » (Apocalypse XVIII, 24.)

(A suivre)

L'éboulement du Rossberg

Le village de Goldau était, il y a un siècle, un des plus charmants de la Suisse. Situé dans une vallée ravissante, il se mirait dans les eaux bleues et limpides du lac de Lowerz, tandis qu'au-dessus de lui s'élevait la cime du Rossberg qui semblait le protéger de tout danger, tout en garantissant la contrée des vents du nord. Ce paysage enchanteur ne respirait que paix et sérénité.

Un jour on vit arriver dans le village un homme instruit, dont la réputation s'étendait bien au delà des frontières de la Suisse. « Prenez garde, habitants de Goldau, » s'écria-t-il, « et fuyez, si vous tenez à votre vie ! Ce Rossberg, que vous considérez comme votre tout-puissant protecteur, deviendra un jour, très prochainement peut-être, votre ennemi mortel. Son sommet n'est formé que de pierres roulantes qui reposent sur un sol léger et mobile ; il suffirait d'une pluie forte et prolongée pour mettre

toute cette masse énorme en mouvement ; et alors, songez-y bien, — car vous pouvez le constater de vos propres yeux, — c'est votre village qui sera détruit le premier. Fuyez donc, vous dis-je ; fuyez, n'attendez pas plus longtemps ! Un seul jour de délai pourrait amener, en un clin d'œil, l'anéantissement de toutes vos existences. »

L'étranger s'éloigna, laissant les paysans plongés dans un effroi mortel. Le soir tombait et dans chaque maison on entendait des cris de douleur et d'angoisse. Pendant la nuit, le Rossberg sembla lancer des regards menaçants sur toute la contrée ; mais, quand le matin reparut, il était toujours là, immobile et majestueux ; sa cime s'élevait fièrement dans l'azur du ciel et à ses pieds le lac reflétait paisiblement villages, hameaux et vergers.

« Bah ! » dirent les moqueurs, « contes de vieilles femmes que tout cela ! Notre montagne existe depuis la création et durera sûrement aussi longtemps que le monde, plus longtemps que nous, en tous cas. Bien fous sont ceux qui se laissent émouvoir par les paroles de ce prophète de malheur ! »

D'autres gens, plus avisés, se rendirent sur le Rossberg et rentrèrent à Goldau en branlant la tête d'un air peu rassuré. On ne prit néanmoins aucune mesure pour parer au danger si imminent. Les saisons passèrent, puis les années ; et les plus craintifs se laissèrent à la fin gagner par l'indifférence générale.

Vingt ans plus tard, bon nombre de ceux qui avaient entendu les paroles de solennel avertissement prononcées par l'étranger étaient couchés dans le tombeau. D'autres qui, le jour de son passage, s'étaient cramponnés à leur mère sans bien comprendre de quoi il s'agissait, devenus hommes à leur tour, racontaient, d'un ton railleur, ce cauchemar de leur

enfance. La vie continuait son cours régulier et monotone. Personne, à notre connaissance, n'avait quitté Goldau à la suite de l'annonce de la calamité suspendue sur le village. « Paix et sûreté, » ce sentiment remplissait tous les cœurs.

C'était le 2 septembre 1806. Il avait plu sans interruption vingt-quatre heures durant, lorsque, pendant la nuit, un craquement effroyable se fit entendre, suivi d'un roulement prolongé comme celui du tonnerre. Puis un silence de mort. La cime du Rossberg, détachée du reste du massif, était tombée sur la plaine inférieure avec la rapidité de l'éclair, entraînant, dans un tourbillon formidable, rochers, forêts, maisons, habitants, troupeaux. En moins de cinq minutes tout le pays était devenu le théâtre d'une désolation complète dont les traces se voient distinctement encore à l'heure qu'il est ; le vent de la mort soufflait seul sur le vaste tombeau d'une génération entière. 450 personnes périrent dans cette catastrophe.

Quelle opinion avez-vous, mes chers lecteurs, sur la conduite des villageois de Goldau ? Je vous entends les taxer de folie, d'insouciance. Ils n'ont eu, dites-vous, que ce qu'ils ont mérité, ayant refusé de fuir devant le malheur dont ils furent si clairement prévenus.

Mais avant de prononcer votre sentence, sévère quoique juste, laissez-moi vous poser une question : En faites-vous aussi de même ? Il n'est pas un seul d'entre vous, mes jeunes lecteurs, qui n'ait entendu parler du jugement terrible qui menace ce monde, qui l'atteindra sans rémission. *Tous* vous en êtes avertis, et si, par hasard, vous ne l'avez pas été, le simple fait de lire ces lignes crée pour vous une responsabilité à laquelle vous ne pourrez plus vous dérober. « Le jour du Seigneur viendra comme un

voleur, » lisons-nous dans la seconde épître de Pierre. (Chap. III, 10.)

Gardez-vous donc d'être comptés parmi les « moqueurs, » pareils à ces indifférents que nous avons vus à Goldau, qui disent : « Où est la promesse de sa venue ? car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création. » Si tel est votre langage, si telles sont vos pensées, écoutez et recevez le solennel message que le Seigneur vous adresse encore. Car nous trouvons au verset 9 du même chap., que « le Seigneur est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. » Prêtez l'oreille à cette voix de grâce et d'amour que vous entendez maintenant. Acceptez aujourd'hui même dans vos cœurs le moyen de salut, mis par le Seigneur à votre entière disposition. « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Mais ne tardez pas ; n'hésitez pas un instant. Chaque minute peut vous être fatale. Réfugiez-vous auprès de Celui qui vous délivrera de la colère qui vient. « Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve ; invoquez-le pendant qu'il est proche. »



L'hiver

Nous avons l'hiver,
Et le froid de l'air
Augmente ;
Les prés sans couleur
Ont perdu leur fleur
Riante.

L'azur des hauts cieux
Ne brille à nos yeux
Qu'à peine ;
Et chacun a mis
Ses plus chauds habits
De laine.

Les glaçons sur l'eau,
 Sur chaque ruisseau
 S'amassent ;
 Et la neige aux champs
 S'envole où les vents
 La chassent.

Par le froid surpris,
 Bien des gens transis
 Grelottent ;
 Et les oisillons
 Autour des maisons
 Tremblottent.

Mais aux animaux,
 Même aux passereaux,
 Dieu pense :
 Leurs repas sont prêts,
 Car il les a faits
 D'avance.

Il a mis sur eux
 Le duvet moelleux
 Qu'ils portent,
 Ou les a pourvus
 De manteaux velus
 S'ils sortent.

Enfant ! donc à Dieu
 Adresse ton vœu
 Sans crainte ;
 Et sur ses bienfaits
 Ne forme jamais
 De plainte.

Oui, ce Dieu tout bon,
 En toute saison
 Nous garde.
 Oh ! qu'à son amour
 Mon cœur chaque jour
 Regarde !



Réponses aux questions du mois de janvier

1° Adam, Seth, Énoah, Kénan, Mahalaleül, Jéred, Énoch. (Genèse V, 1-20.)

2° Il a reçu le témoignage d'être agréable à Dieu. (Hébreux XI, 5.)

3° Élie. (2 Rois II)

4° Par la foi. (Hébreux XI, 5, 7, 8.)

Afin d'encourager nos jeunes lecteurs dans leurs recherches bibliques, nous nous proposons d'offrir une modeste récompense à celui d'entre eux qui nous aura envoyé les meilleures réponses d'ici au mois de décembre. Nous rappelons une fois de plus que chaque réponse doit être prouvée par un verset de la Bible. Prière à nos jeunes correspondants de nous indiquer toujours *leur âge*.

Questions pour le mois de février

- 1^o Dans quelles circonstances Achazia fut-il établi roi ?
- 2^o Quel degré de parenté y avait-il entre Joram et Achazia ?
- 3^o Dans quelle voie marcha Achazia ?
- 4^o A quelle occasion trouva-t-il la mort ?
- 5^o Où fut-il enseveli et pourquoi ?
- 6^o Quelles leçons pouvons-nous tirer de son histoire ?
- 7^o Quel est le conseiller par excellence ?
- 8^o Quel autre roi était déjà monté à Ramoth de Galaad, et avec quel résultat ?
- 9^o Quel autre roi de Juda fut blessé mortellement à Méguiddo ?



POUR LES TOUT PETITS

J'ai vu un jour un livre bien singulier. Il ne contenait que trois feuillets : le premier était noir, le second rouge, le troisième blanc. On n'y avait rien écrit. Quel vilain livre, sans même une gravure pour amuser les enfants ! Ouvrons-le pourtant ensemble pour voir si nous ne pourrions rien y trouver. Nous regarderons aujourd'hui la page noire.

Savez-vous qu'elle est l'image de tous vos petits cœurs, si Dieu ne vous les change pas ? Je ne puis pas voir ce qui se passe au dedans de vous, mais Dieu le voit, et il nous dit dans sa Parole que tous les hommes sont des pécheurs.

Qu'est-ce qu'un pécheur ?

C'est une personne qui fait ce qui déplaît à Dieu, vous et moi, aussi longtemps que nos cœurs ne sont pas changés. Voilà pourquoi je disais que la page noire de mon livre était le portrait de vos cœurs naturels.

L'apôtre Paul disait : « En moi il n'habite *point* de bien. » (Romains VII, 18.) Et dans les Psaumes nous lisons deux fois ces mots bien tristes : « Il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul. » (Psaume XIV, 3, et LIII, 3.)

« Mais, » me direz-vous, « *quelquefois* je suis sage. »

J'en suis bien sûr, mais ce que Dieu vous demande, c'est d'être sages parce que vous l'aimez et que vous avez le désir de Lui plaire. Il regarde dans vos cœurs pour voir s'il y trouve de l'amour pour Lui. Vous savez tous combien Dieu vous aime ; vous savez aussi ce que le Seigneur Jésus a fait pour vous. Ne voulez-vous pas l'aimer à votre tour ?

Mais un cœur qui n'a en lui aucun amour pour Dieu est noir, tout noir, comme la première page de mon livre. Mes chers petits amis, si votre cœur est encore dans cet état, demandez à Dieu de vous le changer. Il le fera certainement, si vous priez avec foi.

Mais comment le fera-t-il ? C'est ce que nous verrons le mois prochain, en regardant la page rouge de mon livre, si le Seigneur le permet.





Les galériens

Je vous ai décrit, il n'y a pas longtemps, les souffrances des pauvres femmes protestantes de France, que l'on enfermait dans la tour de Constance, à Aigues-Mortes, parce qu'elles refusaient de renier leur Sauveur. Les hommes n'étaient pas traités avec moins de rigueur : on leur réservait le cruel supplice des galères.

Les galères stationnaient dans les principaux ports de mer, notamment à Marseille, Toulon, Dunkerque, Saint-Malo, Brest et Bordeaux. Ainsi, déjà pour y parvenir, le trajet était long pour les condamnés qui avaient à traverser parfois la France entière, à pied naturellement, exposés à toutes les intempéries, mal vêtus, misérablement nourris, menés comme un troupeau de bétail, plus mal soignés même ; car on a certains égards pour les animaux domestiques dont la perte se traduit pour son propriétaire par une diminution de fortune, tandis qu'aux Réformés, on estimait ne devoir aucun ménagement quelconque.

Aussitôt arrêtés, on jetait les prisonniers dans d'étroits cachots où on les laissait croupir souvent pendant plusieurs mois. Enfin, quand il y en avait un nombre suffisant et qu'il valait la peine d'organiser un convoi, on les tirait de leurs cellules pour les enchaîner deux à deux par une courte chaîne au milieu de laquelle se trouvait un gros anneau. Cet anneau à son tour recevait une autre longue chaîne qui permettait d'emmener ensemble plusieurs centaines de ces malheureux couples. En groupant les captifs on ne tenait aucun compte de leur âge, de leurs forces, ni de leur rang. Il ne faut en effet pas oublier que les galères étaient réservées en général aux criminels de la pire espèce ; c'était le châtement le plus sévère que l'on infligeât, à l'exception de la peine de mort. Les huguenots se trouvaient donc là en contact avec des brigands, des voleurs, des incendiaires, des individus de sac et de corde. On s'arrangeait même de façon à les mélanger le plus possible. Si la chaîne devait sembler bien lourde à supporter pendant les longues heures de marche, combien plus pénible encore était-ce d'avoir à cheminer à côté de ces hommes qui répondaient par

des blasphèmes et des rires moqueurs aux cantiques que leurs compagnons de route essayaient souvent d'entonner. « L'homme inique est l'abomination des justes, et celui qui est droit dans sa voie, l'abomination du méchant. » (Proverbes XXIX, 27.)

Des cavaliers escortaient le convoi, leurs fusils chargés, prêts à tuer le premier qui manifesterait des velléités de révolte. De longs fouets à la main, ils en frappaient impitoyablement ceux qui n'avancèrent pas assez vite, et souvent c'étaient des vieillards courbés par l'âge, ou bien des malades épuisés par la souffrance, ou encore de jeunes garçons accablés par le poids de leurs fers. Un des prisonniers succombait-il à la fatigue, on cherchait à le ranimer en le frappant plus violemment encore, et si la brutalité manquait son effet, on l'achevait d'un coup de pistolet.

Enfin, la troupe arrivait à destination. Avant d'embarquer les condamnés, on leur faisait endosser le costume qu'ils ne devaient plus quitter. C'était une chemise de forte toile, des bas de grosse étoffe rouge, — ils ne portaient pas de souliers, — un bonnet de laine rouge ou bleue, une blouse rouge et une capote assez grande pour envelopper l'homme tout entier. On leur rasait complètement le crâne et le visage.

Le reste de leur malheureuse existence allait se passer sur les galères ; en effet, les ordres royaux portaient qu'aucun condamné pour cause de religion ne pourrait jamais en sortir, tandis qu'un condamné ordinaire, si grave qu'eût été son crime, se voyait souvent relâcher au bout d'un certain temps de détention.

Les galères étaient des navires de guerre, plats, longs d'une cinquantaine de mètres et larges de treize. Pour des raisons d'ordre pratique, on les

faisait mouvoir à l'aide de rames que maniaient trois cents prisonniers, assis, par groupes de six, sur des bancs placés le long des bastingages. Les rames, longues de seize mètres, étaient de véritables poutres. Pour les mettre en mouvement, chacun des galériens saisissait des deux mains les anses ou *manilles* dont elles étaient pourvues. La manœuvre devait s'exécuter avec une régularité absolue ; la moindre erreur survenait-elle, aussitôt la rame recevait de sa voisine un choc si violent que la vie même du galérien en était menacée. Enchaînés à leurs bancs, les malheureux ne pouvaient jamais s'en éloigner ; il leur arrivait même souvent, en temps de guerre, de ne pas s'étendre pour dormir pendant plusieurs nuits consécutives. Au moment des combats surtout, ils couraient les plus grands dangers. Le tir de l'ennemi s'acharnait de préférence sur les rameurs, parce qu'un bâtiment privé de son équipage se trouvait hors d'état d'évoluer et par conséquent devenait plus dangereux qu'utile.

Comme nourriture, les galériens recevaient, en quantité fort insuffisante, du pain noir grossier et des fèves ou des haricots cuits à l'eau. Quand ils avaient à se soumettre à des efforts extraordinaires, on leur distribuait un doigt de vin. Pour vivre avec un régime pareil, il fallait une constitution de fer ; aussi la plupart ne tardaient-ils pas à tomber malades. On les jetait alors dans un réduit infect, sans air ni lumière, de trois pieds de haut, où l'on ne pénétrait qu'en rampant. Il y régnait une puanteur horrible ; partout la vermine ; les hommes y mouraient comme des mouches.

(A suivre)

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ATHALIE

(2 Rois XI; 2 Chroniques XXII, 10-12; XXIV)

LA MÈRE. — Nous nous sommes entretenues dernièrement d'une période bien sombre de l'histoire des rois de Juda; et elle va malheureusement se continuer encore avec Athalie, mère d'Achazia.

SOPHIE. — Que fit donc cette reine après la mort de son fils? Ne fut-elle pas bien affligée de sa perte?

LA MÈRE. — On pourrait le penser, mais il n'en fut rien; car lorsqu'elle vit qu'Achazia avait été tué par Jéhu, elle fit encore mourir les fils du roi.

SOPHIE. — C'est affreux! Comment donc n'a-t-elle pas eu compassion au moins de ses petits-enfants?

LA MÈRE. — Hélas! ceux que Satan aveugle agissent comme lui qui est meurtrier dès le commencement (1). Athalie aspirait à la royauté. Nous apprenons ainsi que le méchant, s'il ne se repent pas, va de mal en pis. Athalie était non seulement idolâtre et meurtrière, mais aussi ambitieuse, et elle allait devenir usurpatrice. Elle avait son but bien arrêté, mais ne se doutait guère que Satan se servait de sa personne comme d'un docile instrument; il l'employait pour accomplir le dessein qu'il poursuivait depuis le jour où l'Éternel lui dit que la semence de la femme lui briserait la tête (2), c'est-à-dire lui ôterait sa puissance. Tu sais, je pense, qui est la semence de la femme?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est le Seigneur Jésus. Mais je ne comprends pas ce que Satan pouvait faire

(1) Jean VIII, 44. — (2) Genèse III, 15.

contre Lui, en poussant Athalie à tuer tous les fils du roi.

LA MÈRE. — J'essayerai de te l'expliquer, en te rappelant d'abord cette question du Seigneur aux pharisiens : « Que vous semble-t-il du Christ ? — de qui est-il fils ? Ils lui disent : De David (1). » Ainsi le Seigneur Jésus est *Fils de David*. A Marie, la mère de Jésus, l'ange dit, en parlant de son fils qui va naître : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours (2). » Il était donc le vrai *roi d'Israël* qui, un jour, introduira ce beau règne de justice et de paix, annoncé par les prophètes. Nathanaël dit du Christ en le voyant : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu ; tu es le roi d'Israël (3). » Après ces passages, pourrais-tu m'en citer un où le Seigneur Jésus est appelé le roi des Juifs ?

SOPHIE. — C'est en Jean XIX, 19, où il est dit que l'écrêteau, placé sur la croix par Pilate, portait ces mots : « Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs. »

LA MÈRE. — C'est bien cela. Christ devait régner, mais auparavant il devait être rejeté et mourir ; et par sa mort il allait écraser la tête du serpent. Satan poussait Athalie à détruire toute la race de David de laquelle le Christ naîtrait un jour, car il espérait ainsi empêcher l'accomplissement de l'œuvre qui détruirait son pouvoir.

SOPHIE. — Je comprends maintenant. Le diable cherchait à empêcher que le Seigneur ne naquit dans ce monde, en faisant mettre à mort, par Athalie, tous les fils du roi ; ainsi la famille royale, dont le Christ devait descendre, aurait été complètement éteinte.

(1) Matthieu XXII, 42.

(2) Luc I, 32-33. -- (3) Jean I, 50.

LA MÈRE. — Connais-tu un autre exemple de cet effort de l'ennemi pour annuler le dessein de Dieu à l'égard du roi selon sa pensée, le Seigneur Jésus?

SOPHIE. — C'est, je pense, maman, après la naissance du Sauveur, lorsque Hérode ordonna que tous les petits enfants au-dessous de deux ans, qui étaient à Bethléhem, fussent mis à mort. Il espérait ainsi mettre la main sur l'enfant Jésus (1).

LA MÈRE. — Précisément. Tu remarqueras, en lisant le chapitre II de l'évangile de Matthieu, que c'est en effet le roi des Juifs que les mages viennent adorer, car ils lui apportent une royale offrande : « des dons, de l'or, et de l'encens, et de la myrrhe (2). » Mais peux-tu me dire à quel moment Satan pensa avoir atteint son but ?

SOPHIE. — C'est lorsqu'il eut mis au cœur de Judas de livrer le Seigneur (3), et que les Juifs obtinrent de Pilate qu'il fût crucifié, n'est-ce pas maman (4) ?

LA MÈRE. — Effectivement; et à ce moment-là Satan n'avait pas seulement pour instrument une Athalie ou un Hérode, car tous les principaux du peuple furent d'accord pour crier devant Pilate : « Crucifie, crucifie-le ! (5) » Mais le méchant fait une œuvre trompeuse (6). Tous les hommes et les démons même étaient rassemblés pour assister au triomphe de Satan sur le Fils de Dieu, mais ils durent contempler la défaite complète du diable, car le Seigneur « ayant dépouillé les principautés et les autorités, les a produites en public, triomphant d'elles en la croix (7). » Les principautés et les autorités dont il est question ici, sont les puissances sataniques, le diable et ses anges. Cette grande vic-

(1) Matthieu II, 1-18. — (2) Matthieu II, 11. — (3) Jean XIII, 2. — (4) Jean XIX, 15, 16. — (5) Jean XIX, 6. — (6) Proverbes XI, 18. — (7) Colossiens II, 15.

toire du Seigneur sur la toute-puissance de Satan est démontrée par sa glorification à la droite de Dieu où il est allé, « anges, et autorités, et puissances, lui étant soumis (1). »

SOPHIE. — Cela me fait penser à ce cantique :

Vainqueur de Satan et du monde,
Le Fils de Dieu sort du tombeau ;
Aux horreurs d'une nuit profonde
Succède le jour le plus beau.

Mais, chère maman, je suis anxieuse de savoir comment il se trouva un roi pour succéder à Achazia, puisque Dieu ne pouvait permettre que la famille de David s'éteignit.

LA MÈRE. — Dieu avait tout préparé pour empêcher la reine d'accomplir entièrement son œuvre criminelle. Comme au temps d'Élie, il s'était conservé des serviteurs fidèles, même dans la famille royale. Achazia avait une sœur, Jehoshabath, dont le mari était Jehoïada, le sacrificateur. Craignant Dieu et touchée de compassion, elle sauva le plus jeune de ses neveux, un petit enfant âgé d'un an, nommé Joas, qu'elle cacha, avec sa nourrice, dans une des chambres de la maison de l'Éternel. Il demeura là en sécurité jusqu'à sa septième année, époque à laquelle il monta sur le trône.

SOPHIE. — Oh ! que je suis heureuse en pensant que Joas fut épargné et put être élevé dans la connaissance du vrai Dieu que ses pères avaient abandonné.

LA MÈRE. — Il le fut en effet, car sa tante marchait dans la crainte de l'Éternel, préoccupée de sa gloire, et Jehoïada, lui aussi, était un homme de foi et d'une grande piété ; il comptait sur Dieu et sur

(1) 1 Pierre III, 22.

sa Parole, comme nous le verrons. Cela nous fait comprendre pourquoi Dieu permit l'entière destruction de la famille royale, ne laissant que ce frère rejeton, afin qu'il n'en restât aucun membre élevé dans l'idolâtrie. Dans quelle heureuse atmosphère morale cet enfant se trouva miséricordieusement placé ! Oh ! Sophie, tu ne saurais assez apprécier le privilège dont tu jouis d'être entourée de parents qui s'efforcent de l'élever selon les enseignements du Seigneur.

SOPHIE. — C'est donc Athalie qui régna pendant les six années que Joas passa dans le temple. Quel triste règne ce dut être !

LA MÈRE. — Sans doute, mais il ne nous en est rien rapporté, sauf au chapitre XXIV de 2 Chroniques, verset 7, où nous lisons que, croyant pouvoir disposer de tout à son gré, elle avait dévasté la maison de Dieu et employé toutes les choses saintes pour les Baals. Semblable à la fausse église, appelée Babylone, elle pensait être autorisée à dire en son cœur : « Je suis assise en reine, et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil ; — c'est pourquoi en un seul jour viendront ses plaies, mort, et deuil (1). » La Parole nous montre souvent les méchants semblant triompher à la veille même du jugement. Cela se verra surtout aux jours de la fin, quand le faux roi des Juifs, l'Antichrist, s'assiéra dans le temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu.

SOPHIE. — Penses-tu, maman, que cela arrivera bientôt ?

LA MÈRE. — Certainement : le mal fuit chaque jour d'effrayants progrès et tout annonce la réalisation très prochaine de ces événements. Mais auparavant le Seigneur Jésus doit venir enlever auprès de Lui

(1) Apocalypse XVIII, 7, 8.

tous ceux qui lui appartiennent, afin de les soustraire au jugement. Malheur à ceux qui seront laissés en arrière ! Du reste, le règne de l'Antichrist, comme celui d'Athalie, ne durera pas longtemps. Au moment de son prétendu triomphe et de sa trompeuse sécurité, une ruine subite le surprendra, comme aussi tous les méchants. Car le Seigneur Jésus, venant pour régner, le consumera par le souffle de sa bouche (1). Athalie connut aussi ce moment d'effroi, lorsqu'elle fut surprise par l'apparition du jeune roi Joas, environné de toute la puissance qui l'établissait sur le trône de ses pères.



Quelques mots sur l'enterrement de M^r Ladrière

à Mogosasti (Roumanie), le dimanche 14 septemb. 1902

Arrivés la veille, M^r R. et moi, nous eûmes le triste privilège de revoir le cher M^r Ladrière, dont le corps était encore sur le lit. Quelle paix et quel repos étaient empreints sur ce noble visage, dont les traits, durant sa vie, avaient exprimé tant de bonté, de bienveillance et d'amour ! Qu'il sera beau lorsque nous verrons tous ces caractères de Christ, exprimés par ce corps ressuscité et glorifié, semblable à celui de son Sauveur !

Le dimanche 14 fut une heureuse et inoubliable journée, malgré la tristesse de la circonstance. Pendant la réunion de culte, à dix heures, nous avons

(1) 2 Thessaloniens II, 8.

éprouvé, dans ce pays lointain, la présence du Seigneur d'une manière toute spéciale, tout en sentant le vide du cher défunt qui jouissait de cette présence d'une manière plus avantageuse que nous, puisqu'il était avec le Seigneur dans le paradis.

Après le déjeuner, nous assistâmes aux derniers adieux qu'adressaient les membres de la famille aux restes mortels de leur cher et vénéré mari et père. Adieux touchants, faits dans une douleur profonde, mais dominée par le calme et l'empire sur soi-même, que donne la connaissance du Seigneur Jésus qui a annulé la mort et fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. Le corps, parfaitement conservé, malgré les cinq jours écoulés depuis le décès, fut mis en bière, et, autour de ce cercueil, nous lûmes Jean XI, 21-27 et 32-40, considérant surtout la manière dont le Seigneur fait connaître premièrement sa sympathie au tombeau de Lazare, avant de manifester sa puissance en résurrection. Cette sympathie demeure, et maintenant le Seigneur nous en fait part de la gloire où il se trouve, toujours aussi parfait dans son humanité que dans les jours de sa chair; sympathie si précieuse en attendant qu'il fasse valoir sa puissance en résurrection. Nous avons remarqué qu'à Marthe il révèle de grandes vérités qui lui étaient inconnues, la résurrection d'entre les morts et la transmutation (versets 25-26); mais à Marie, dont le cœur était plus en communion avec celui de Christ, il manifeste ce qui est dans son cœur, à Lui, cet amour parfait s'appliquant aux circonstances de ses bien-aimés; il frémit en lui-même, il est homme, mais homme sentant, selon sa divine connaissance, les ravages exercés par le péché sur sa créature; il pleure avec elle avant de rendre à la vie celui qui était mort. Précieux Sauveur, toujours le même!

Après ces quelques remarques, comme Abraham sur une terre étrangère se leva de devant son mort et l'ôta de devant lui, nous nous levâmes pour suivre le cercueil que les domestiques de M^r H. vinrent emporter. Bien modeste cortège, représentant dans ce pays éloigné la foule de parents et d'amis qui seraient venus de toutes parts rendre les derniers devoirs à ce vénérable et pieux serviteur du Seigneur, s'il fût délogé à Genève. Madame L. et son fils marchaient en tête, ensuite Mme et M^r H., l'aîné des fils de M^r H. et l'institutrice, M^r R. et moi, puis le valet de chambre portant le second des enfants qui ne pouvait encore marcher, suite de l'accident de voiture.

A cinquante pas de la maison, au pied d'une église bâtie sur la propriété de M^r H., on avait ouvert, pour recevoir la dépouille mortelle de M^r L., un petit caveau appartenant à la famille H. Tout autour se pressait depuis le matin une foule nombreuse de gens de la localité, curieux, sans doute, de voir un enterrement sans les cérémonies de l'église grecque.

Lorsque le cercueil fut descendu dans la tombe, M^r H. lut en roumain le beau passage de Jean III, 16, et je cherchai à présenter l'Évangile aussi simplement que possible à cet auditoire étonné, commençant par dire combien la mort de M^r L. affligeait profondément, non seulement sa famille, mais aussi tous ses nombreux amis qui faisaient en lui une perte immense ; mais j'ajoutai qu'au milieu de cette affliction, nous jouissions de la grande consolation de savoir que nous le reverrions bientôt, non pas sur cette terre, mais auprès du Seigneur dans le ciel même. Puis je démontrai comment des pécheurs, souillés comme nous le sommes tous par nature, nous pouvions avoir la certitude de nous retrouver dans ce lieu de bonheur où rien de souillé n'entrera ;

insistant sur le fait que nos péchés ne peuvent être effacés que par le sang de Christ, le Fils de Dieu, qui, sur la croix, a subi le jugement que nous avons mérité, Dieu l'ayant envoyé du ciel pour cela, « afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Tous écoutèrent avec grande attention ces paroles, traduites en roumain par M^r H., qui termina le service par une prière en cette langue. Le Seigneur seul peut faire germer la semence divine dans ces cœurs qui sont, parait-il, très indifférents et peu exercés au sujet du péché. C'est à Lui que nous demandons de produire les résultats bénis de cette douloureuse circonstance, pour la gloire du Seigneur Jésus. Nous nous retirâmes bien émus et pénétrés de la présence du Seigneur que nous ressentions autour de cette tombe, en attendant que la voix puissante du Rédempteur ressuscite en gloire ce corps que nous venions de semer en faiblesse.

Chers enfants, ce jour glorieux s'approche rapidement, où les saints endormis en Christ ressusciteront premièrement et où les croyants vivants seront transmués, pour rencontrer tous ensemble le Seigneur en l'air. Nous aimons à penser que, dans ce jour-là, il ne manquera aucun de ceux auxquels votre cher et vénéré ami, M. Ladrière, a adressé si longtemps, dans la *Bonne Nouvelle*, des appels pleins de grâce et d'amour et qu'il portait sur son cœur avec une grande sollicitude devant le Seigneur. Beaucoup, par la grâce de Dieu, ont répondu et sont du nombre de ceux qui attendent le Seigneur; mais vous tous qui lisez ce récit, êtes-vous sûrs, aujourd'hui, de faire partie de ce cortège glorieux qui va s'élever de la terre, inaperçu du monde, pour être toujours avec le Seigneur? Si tel n'est pas le cas, ne tardez pas à accepter le salut gratuit qui vous

est offert par l'amour de Dieu, en vertu du sacrifice de son Fils unique sur la croix. Lisez, chers jeunes amis, avec attention, le dernier alinéa de la lettre que vous adressa, en janvier 1902, celui dont la dépouille mortelle repose maintenant près de l'église de Mogosasti. *Étant mort, il parle encore.*

S. P.



Le lépreux chinois

Dans l'intérieur de la Chine se trouve la grande province de Hupeh; elle est peuplée de centaines de mille païens, parmi lesquels habitent, grâce à Dieu, quelques chrétiens. Le premier Chinois qui fut converti dans cette province était un lépreux. Écoutez son histoire.

Wong-Keh-shang, encore un tout jeune homme, était assis à la porte de sa ville natale, et mendiait. Il n'entendait guère de paroles compatissantes et moins nombreuses encore étaient les pièces de monnaie qui venaient tomber sur la natte où il se tenait accroupi. Il étendait une main décharnée en criant : « Ma fung ! » (un lépreux !) La foule, affairée et bruyante, passait sans le regarder.

En Israël, le lépreux qui se trouvait en dehors du camp ne pouvait se présenter lui-même au souverain sacrificateur. C'était le sacrificateur qui devait se rendre auprès du lépreux, afin de l'examiner et de le déclarer net.

Wong-Keh-shang ne pouvait aller chercher de l'aide auprès de Jésus, car il ne le connaissait pas, mais Jésus lui-même envoya un de ses serviteurs vers le pauvre lépreux. Le missionnaire est debout aux côtés du malheureux.

— Tu es lépreux ?

— Hélas, hélas ! je le suis.

— Ne peux-tu te guérir toi-même ?

— Moi ? me guérir moi-même ? Mais plus j'essaye et plus mou mal empire.

— C'est vrai ! Alors tu es tout à fait impuissant ?

— Oui, personne n'a soin de moi et personne ne s'inquiète de ma misère. J'ai faim et personne ne me donne à manger ; je suis triste et les autres ne font que rire.

— Il en est Un qui s'inquiète de toi.

— Et quel est-il ?

— Écoute-moi. Et, s'asseyant sans crainte et sans répugnance à côté du lépreux, l'homme de Dieu commença à lui parler de Celui qui l'aimait, lui pauvre misérable ; il lui montra la lèpre incurable du péché, et le sang de Jésus-Christ qui nous purifie de toute souillure.

— Jésus se soucie-t-il vraiment de moi ? demanda le lépreux.

— Jésus t'aime, fut la réponse.

— Veut-il me bénir, moi, le lépreux ?

— Confie-toi en Lui.

— Où puis-je le trouver ?

— Viens, je te conduirai.

— Venir ? mais où ? je dois mendier.

— Jésus aura soin de toi. Viens avec moi.

Le missionnaire conduisit le lépreux dans sa propre maison ; il le lava, lui donna à manger, banda ses plaies. Puis ils s'agenouillèrent ensemble pour la prière, et le pauvre Chinois apprit à connaître l'amour de Christ.

Dans une petite salle d'école sur la muraille de la ville, Woug-Keh-shang est assis. Sa main atteinte

de lèpre est soigneusement embandée. Un médecin européen l'a soulagé, s'il ne peut le guérir. Wong est proprement vêtu ; il paraît heureux et satisfait. Il parle aux enfants de l'amour du Sauveur, et il ne le fait pas en vain.

. . .

Dans la lointaine province de Sheusi, un petit groupe de Chinois convertis et de missionnaires pleurent devant une tombe fraîchement creusée. Wong-Keh-shang a achevé son œuvre. Bien qu'il fût lépreux, affaibli par la maladie et les souffrances, il avait accompagné quelques évangélistes qui s'en allaient prêcher le salut par Christ, dans une des parties les plus reculées du vaste empire. Il ne demandait pas autre chose que de pouvoir rendre témoignage à l'amour de Dieu, tel qu'il a été manifesté dans le Christ Jésus. Son désir a été exaucé, et autour de sa tombe sanglotent des hommes et des femmes qui, par son moyen, ont appris à connaître le Sauveur. La lèpre l'a enlevé du milieu de son travail, et il s'en est allé auprès du Sauveur qui « avait eu soin de lui. »

« *Et il fut net.* »

Le berger et les brebis

Si je vous demandais dans quelle partie du Nouveau Testament le Seigneur Jésus est appelé le « bon Berger, » je suis sûr que presque tous vous sauriez me répondre : « C'est dans le chapitre X de l'évangile de Jean. » Eh bien ! je voudrais vous parler un peu aujourd'hui des bergers et des brebis ; non pas

de ceux que nous voyons dans nos pays, mais tels qu'ils se trouvent dans les montagnes de la Palestine.

Vous savez que le Seigneur Jésus prenait ordinairement, pour sujet de ses paraboles, des scènes de la vie de chaque jour, qui étaient tout à fait familières à ses auditeurs. Dans le chapitre X de Jean, par exemple, il leur parle de choses qu'ils avaient constamment devant les yeux. Et maintenant encore, il est intéressant pour nous de retrouver, parmi les Orientaux, les mêmes habitudes et les mêmes traits de caractère que ceux que nous dépeignent les évangiles.

Ainsi les voyageurs qui ont parcouru la Palestine, nous racontent que dans les champs fleuris de la Galilée, ou sur les collines sablonneuses de Juda, on rencontre fréquemment de grands troupeaux de moutons. Le berger ne les chasse pas brutalement devant lui à grands coups de fouet, mais c'est lui qui précède son troupeau, et les brebis et les petits agneaux le suivent docilement. Cela ne vous rappelle-t-il pas ce que le Seigneur Jésus dit du bon Berger : « Et quand il a mis dehors toutes ses propres brebis, *il va devant elles* ; et les brebis le suivent » ?

Le berger donne un nom à chacune de ses brebis et, à la voix de leur maître, elles accourent sans la moindre hésitation. Un voyageur voulut un jour imiter le berger ; il se fit enseigner le nom des brebis et les appela les unes après les autres. Pas un seul animal ne bougea. « Les brebis connaissent sa voix ; mais elles ne suivront point un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » Comme l'écrivait un vénéré serviteur de Dieu : « La sûreté des brebis consiste, non à connaître toutes les voix, mais à savoir qu'elles ne sont pas toutes celle de Jésus. »

Parfois le berger, voyant un agneau fatigué ou malade, prend le petit animal dans ses bras et le porte jusqu'au bercail. Le prophète Ésaïe, en nous parlant des rapports futurs du Seigneur Jésus avec son peuple Israël, fait allusion à cette touchante habitude des bergers de son pays : « Comme un berger, Il paîtra son troupeau ; par son bras il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein. » (Ésaïe XL, 11.)

(A suivre)

Aux jeunes croyants

Chers amis, Jésus vient ! Sa voix se fait entendre ;
Les ténèbres s'en vont ; voici le point du jour.
Qu'Il vous trouve veillant, les reins ceints pour l'attendre,
Portant du fruit pour Lui, heureux dans son amour !

Bientôt près de son trône, où votre âme ravie
Goûtera le repos du séjour glorieux,
Vos yeux contempleront le Prince de la vie,
Celui qui s'abaissa pour nous ouvrir les cieux.

Alors éclatera l'hymne de l'allégresse ;
Vos lèvres s'ouvriront dans un parfait bonheur,
Et tous, à l'unisson, répéteront sans cesse
Les gloires de l'Agneau, du divin Rédempteur.

L. P.

Réponses aux questions du mois de février

1^o 2 Chroniques XXII, 1.

2^o Ils étaient cousins. (2 Rois VIII, 16 et 26.)

3^o 2 Rois VIII, 27.

4^o 2 Rois IX, 27.

5^o A cause de son grand-père Josaphat. (2 Rois IX, 28.)

6. L'amitié du monde ne peut amener que la ruine de l'âme et ceux qui négligent le salut n'échapperont point. (Hébreux II, 3.)

7^o Le Seigneur lui-même. (Psaume XXXII, 8.)

8^o 1 Rois XXII, 29-38.

9^o Josias. (2 Rois XXIII, 29.)

Questions pour le mois de mars

1^o De qui Athalie était-elle la sœur ?

2^o Nommez une autre reine idolâtre.

3^o Quel fut le premier meurtrier ?

4^o Un serviteur d'Achab qui était resté fidèle à l'Éternel.

5^o Qui est-ce qui, dans sa détresse, invoqua le Seigneur Jésus comme « fils de David » ?

6^o Où trouvons-nous pour la première fois qu'Israël se détourna après Baal ?

7^o Quand Dieu promit-il à David que son trône serait affermi à toujours ?

8^o Trouvez dans la Genèse sept prophéties concernant le Seigneur Jésus.

Ceux de nos jeunes lecteurs qui ont *moins de douze ans*, peuvent ne répondre qu'à cinq des questions proposées.

POUR LES TOUT PETITS

Voyons aujourd'hui la page rouge de mon livre.

Si je vous demandais de me dire ce que vous savez du Seigneur Jésus, vous auriez beaucoup à me raconter, n'est-ce pas ? Lui, le Fils de Dieu, descendit sur la terre. A sa naissance, on dut le coucher dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas d'autre place pour lui. Il fut un petit enfant, comme vous, mais toujours obéissant, toujours sage. Devenu homme,

il allait de côté et d'autre, faisant du bien, guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles, la vie même à ceux qui étaient morts. Puis, au lieu de lui être reconnaissants pour tous ses bienfaits, de méchants hommes l'ont cloué sur une croix.

Mais est-ce que le Seigneur Jésus n'aurait pas pu les en empêcher ?

Certainement, il l'aurait pu; mais il a obéi, d'une manière parfaite, à la volonté de Dieu, son Père.

Dieu ne pouvait supporter le péché, mais « Dieu est amour. » (1 Jean IV, 16.) Il aimait les hommes et désirait les avoir dans son ciel, auprès de Lui. Mais comment pouvaient-ils y entrer, puisqu'ils étaient pécheurs ? C'était impossible. Alors Dieu a envoyé son Fils qui a pris sur Lui *tous* les péchés de *tous* les hommes, les vôtres aussi, les miens ; et c'est Lui qui a été puni à notre place. Il est mort pour nous. C'est pour nous que son sang a coulé. *Son* sang a effacé tous les péchés de ceux qui croient en Lui.

J'aimerais, mes petits amis, que vous appreniez par cœur quelques passages de la Bible qui se rapportent à ce que je viens de vous dire. Il y a un passage pour chaque semaine du mois.

1. Il n'y a personne qui fasse le bien. (Ps. LIII, 1.)
2. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. (Jean III, 16.)
3. Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. (1 Jean I, 7.)
4. Lui nous a aimés le premier. (1 Jean IV, 19.)





Les galériens

(Suite et fin de la page 44)

Mais on ne se contentait pas d'infliger aux galériens de cruelles souffrances physiques. On les torturait moralement aussi en essayant de tous les moyens pour les amener à renier leur foi. Tantôt c'étaient de généreuses promesses, tantôt des me-

naces, tantôt de fausses nouvelles leur annonçant par exemple que tel ou tel membre de leur famille avait abjuré. Certains ordres religieux, spécialement préposés à cet office, montraient une insistance digne d'une meilleure cause, suivie, hélas ! de la cruauté la plus féroce quand les exhortations manquaient leur but ; et c'était presque toujours le cas. Sous peine de la bastonnade, les huguenots devaient se mettre à genoux pendant que le prêtre disait la messe sur le pont de la galère ; bien peu nombreux furent ceux qui cédèrent ; la plupart subirent l'horrible supplice jusqu'à quatre et cinq dimanches consécutifs.

Au milieu de toutes ces souffrances, les forçats protestants ne se départirent ni de leur piété ni de leur foi. Nous possédons encore des lettres adressées par quelques-uns d'entre eux à leurs familles : toutes respirent une admirable sérénité d'âme, en même temps que la joie qu'ils éprouvent de pouvoir endurer quelque chose pour le nom de Christ. En lisant ces pages, on ne peut s'empêcher de songer à ces versets de l'épître aux Philippiens (I, 20-21) : « Selon mon espérance que... Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort. Car pour moi, vivre c'est Christ ; et mourir, un gain. » Le Seigneur, en effet, dans sa fidèle bonté, se tenait auprès des pauvres martyrs, leur faisant éprouver tous les trésors de grâce et d'amour qu'il a par devers Lui pour les siens et leur donnant, tout particulièrement dans les moments où l'épreuve était la plus cruelle, de savourer les douceurs de sa précieuse communion.

Non ; je n'ai point de crainte :
Jésus est avec moi,
Et sa présence sainte
Éloigne tout effroi.

Les huguenots purent voir des résultats bénis produits par la fidélité de leur témoignage au nom du Seigneur. Leur patience étonnante, leur douceur inaltérable touchèrent profondément ceux qui en furent les témoins, et amenèrent même la conversion de plusieurs des persécuteurs les plus acharnés. Leurs compagnons de captivité aussi s'en montrèrent maintes fois émus ; quelques-uns arrivèrent par ce moyen à la connaissance de la vérité. On en vit d'autres, d'une grossièreté indescriptible, s'adoucir devant les protestants jusqu'à employer le mot de *monsieur* quand ils leur adressaient la parole et à les saluer chaque fois qu'ils passaient près d'eux. Des surveillants même, choisis à cause de leur férocité pour remplir leur cruel office, sentirent leur courage fléchir devant tant de maux immérités, supportés avec une pareille douceur. Plus d'un, recevant d'un père jésuite l'ordre « de rafraîchir le dos des huguenots d'une salade de coups de corde, » faisait en sorte de frapper à côté. Enfin, des aumôniers eux-mêmes se laissèrent gagner par ces beaux témoignages de patience chrétienne. On cite le nom de l'un d'entre eux, Jean Bion, qui, touché de la foi et de la piété des galériens protestants, fut saisi d'horreur pour la religion à laquelle il s'était conformé jusque-là, et quitta la France pour se rendre à Genève où il se convertit.

Mes chers jeunes lecteurs, le Seigneur vous fasse la grâce de ne pas avoir à traverser des difficultés pareilles à celles dont je viens de vous entretenir ! Mais si le jour venait pour vous de subir l'épreuve de votre foi, puissiez-vous être trouvés fidèles ! « Bienheureux est l'homme qui endure la tentation ; car, quand il aura été manifesté fidèle par l'épreuve, il recevra la couronne de vie qu'il a promise à ceux qui l'aiment. » (Jacques 1, 12.) Glorieuse

promesse pour ceux qui connaissent le Seigneur ; et quelle grâce, quel privilège pour vous d'avoir un modèle parfait dans la Personne et dans la marche dans ce monde de votre Sauveur bien-aimé, « qui a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces,... qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement. » (1 Pierre II, 21, 23.)

Mais si vous n'êtes pas appelés à suivre le douloureux chemin par où passèrent les huguenots du XVII^e et du XVIII^e siècle, ces versets ont aussi leur importance pour vous dans le jour actuel. Ce n'est pas seulement dans les grandes choses que le Seigneur vous invite à montrer que vous Lui appartenez, vous qui êtes siens. Chaque jour, chaque heure, les paroles que vous venez de lire doivent résonner à votre oreille. Qu'elles soient votre ligne de conduite continuelle, « afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. » (2 Corinthiens V, 15.)

Histoire du royaume de Juda

AVÈNEMENT DE JOAS

(2 Rois XI; 2 Chroniques XXIII)

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire maintenant de quelle manière Joas fut établi sur le trône, puisque chacun, ou à peu près, ignorait son existence ?

LA MÈRE. -- Lorsque la septième année arriva, le sacrificateur Jehoïada fit venir auprès de lui, dans la maison de l'Éternel, les chefs des centaines des

gardes et des coureurs ; c'étaient des lévites, chargés de la garde du temple ; et il fit un pacte avec eux, pour qu'ils lui aidassent à mettre le roi sur le trône de ses pères. Il leur fit prêter serment, afin de pouvoir compter sur leur fidélité. Puis ils parcoururent le royaume de Juda et rassemblèrent dans la maison de Dieu tous les lévites et les chefs des pères d'Israël. Alors le sacrificateur leur montra le roi ; toute la congrégation fit alliance avec lui, et Jehoiada leur dit : « Voici, le fils du roi régnera, selon ce qu'a dit l'Éternel touchant les fils de David. »

SOPHIE. — Combien tous ces chefs et ces lévites durent être heureux en voyant ce jeune roi. Mais avec quelle prudence le sacrificateur agissait !

LA MÈRE. — Il était enseigné de Dieu pour cela, car c'est Dieu qui donne la sagesse à celui qui garde sa parole (1). Jehoiada agissait selon ce qu'avait dit l'Éternel au sujet de la maison de David : « Tu ne manqueras pas d'un homme sur le trône d'Israël (2). » Ayant foi en cette promesse, le sacrificateur pouvait compter sur l'Éternel pour la réalisation de son dessein. Lorsque tous eurent fait alliance avec le roi, Jehoiada leur donna ses ordres, afin d'assurer l'avènement de Joas. Il distribua aux chefs de centaines les lances, les écus et les boucliers qui avaient appartenu à David, et ils en armèrent tous leurs hommes. Il les divisa en trois corps : un avait la garde de la maison du roi (probablement la partie du temple où se tenait Joas) et les deux autres la garde des portes. Tout le peuple, chaque homme ayant sa javeline à la main, entourait la partie intérieure du temple formée par les lieux saints. Défense absolue était faite de laisser entrer aucun étranger, sous peine de mort. Lorsque chacun fut à

(1) Proverbes II, 6-8. — (2) I Rois IX, 5.

son poste, on fit sortir Joas ; on mit sur lui la couronne et le témoignage, et Jehoiada et ses fils l'oignirent comme roi. Tous frappant des mains crièrent : « Vive le roi ! »

SOPHIE. — Quel beau moment pour eux, n'est-ce pas ? Mais voudrais-tu me dire ce que c'est que « le témoignage ? »

LA MÈRE. — C'était le livre de la loi (1), que le roi devait posséder pour lui-même et qui lui rappelait qu'il avait à être soumis à l'Éternel dont il tenait son pouvoir. Comme tu le sais, la couronne symbolisait la soumission due par le peuple à son souverain.

SOPHIE. — Où était Athalie, à ce moment-là ?

LA MÈRE. — Lorsqu'elle entendit les acclamations, elle entra dans le parvis, c'est-à-dire la première cour des bâtiments qui formaient le temple, et elle vit le roi sur son estrade, la même probablement que celle où Salomon avait invoqué l'Éternel, le jour de la dédicace du temple (2). Joas était entouré des chefs et des trompettes ; tout le peuple se réjouissait ; les chantres aussi étaient là avec leurs instruments et ceux qui enseignaient à louer Dieu. Mais combien les sentiments de la reine étaient différents, tu peux le penser !

SOPHIE. — Athalie ne s'attendait guère à être témoin d'un tel spectacle, n'est-ce pas ? Que dit-elle en voyant tout cela ?

LA MÈRE. — Elle comprit bien vite que c'en était fait d'elle. Déchirant ses vêtements, elle cria : « Conspiration ! Conspiration ! » Jehoiada donna ordre de la faire sortir hors des rangs, afin de ne pas la mettre à mort dans le temple. On lui fit place ;

(1) Deutéronome XVII, 18-20 ; Exode XXV, 21.

(2) 2 Chroniques VI.

elle entra dans sa maison par la porte dite « des chevaux, » et là on l'égorgea.

SOPHIE. — C'est bien comme tu m'as dit, maman : une subite destruction est tombée sur elle, et elle n'a pas échappé.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et une destruction semblable attend aussi tous ceux qui, négligeant le salut, dans le temps de grâce où nous sommes, suivent aveuglément leurs propres pensées et leurs méchantes voies (1).

SOPHIE. — Après cela, que firent le roi et le peuple qui l'entourait ?

LA MÈRE. — Jehoiada fit une alliance entre lui et tout le peuple et Joas, qu'ils seraient le peuple de l'Éternel.

SOPHIE. — Mais n'étaient-ils pas déjà le peuple de l'Éternel ?

LA MÈRE. — En effet, mais ils se conduisaient comme s'ils eussent appartenu aux dieux Baals. On est esclave de celui à qui l'on obéit (2). En servant les idoles, ils servaient les démons (3). La fidélité de Jehoiada, la vue de ce roi, produisirent en eux le désir d'honorer l'Éternel, d'obéir à ses commandements et de se conduire comme son peuple. Ainsi que Dieu l'avait dit par Moïse : « Si vous marchez dans mes statuts, et si vous gardez mes commandements et les pratiquez,... je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, et mon âme ne vous aura pas en horreur ; et je marcherai au milieu de vous ; et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple (4). » Tous comprirent si bien la portée de cette alliance, qu'immédiatement ils entrèrent dans la maison de

(1) 1 Thessaloniciens V, 2-3. — (2) 1 Pierre II, 9 ; Romains VI, 16-20. — (3) 1 Corinthiens X, 20. — (4) Lévitique XXVI, 3, 11, 12.

Baal, la démolirent, brisèrent ses autels et ses images et tuèrent Matthan, le sacrificateur de l'idole.

SOPHIE. — Cela me rappelle ce que fit le prophète Élie sur le mont Carmel (1).

LA MÈRE. — Le zèle pour Dieu se montre toujours dans le jugement du mal et dans l'activité pour son service. C'est ce que nous voyons ici. Jehoiada rétablit l'ordre prescrit pour la maison de l'Éternel, dans la loi de Moïse (2). Il plaça les portiers aux portes, afin qu'aucune personne impure n'entrât dans le temple. Puis avec les chefs de centaines, les nobles et ceux qui avaient autorité sur le peuple, il fit asseoir Joas sur le trône. Tout le pays se réjouit et la ville fut tranquille, puis il est ajouté : « Et ils avaient mis à mort Athalie par l'épée. »

SOPHIE. — Il semble donc que la cause de cette tranquillité, c'était la mort de la reine.

LA MÈRE. — Oui, il est probable que beaucoup étaient lassés de l'idolâtrie de cette femme. On le voit par l'accord qu'il y eut dans toutes les classes pour acclamer le roi, par l'empressement que l'on mit à détruire les idoles et par la joie qui se manifesta à l'avènement de Joas. Salomon avait dit : « Quand le méchant gouverne, le peuple gémit (3). » Quelle joie et quel repos ce sera aussi pour Jérusalem et pour toute la terre, lorsque le vrai Fils de David régnera. Tout semble prouver que ce temps n'est pas éloigné. Alors tous les ennemis seront détruits et Satan, qui les avait poussés au mal, sera lié pour mille ans (4). Dans ce glorieux règne de justice et de paix, tous connaîtront l'Éternel depuis le plus grand jusqu'au plus petit (5). Toutefois la part de l'Assemblée, que Christ

(1) 1 Rois XVIII, 40. — (2) 1 Chroniques XXIV. — (3) Proverbes XXIX, 2. — (4) Apocalypse XX, 2, 3.

(5) Jérémie XXXI, 34.

a aimée et pour laquelle il s'est donné (1), sera plus glorieuse encore. Elle a une place à part : elle est appelée l'Épouse, la femme de l'Agneau. Lorsque le roi paraîtra dans sa beauté, il sera entouré de tous les rachetés qui la composent, et ils partageront sa gloire pendant toute la durée du règne millénaire (2).



Serait-il venu ?

L'Australie, ce lointain continent, le dernier venu sur la scène de l'histoire et de la géographie, renferme une foule de choses inconnues chez nous et totalement différentes des nôtres. Mais ce qu'il a de commun avec le Vieux Monde, c'est le péché, l'affreux péché, produisant partout la souffrance et la mort pour ceux qui refusent l'appel du Sauveur dont la voix se fait entendre jusqu'aux antipodes.

Elle avait résonné aux oreilles de Marie, l'enfant de parents chrétiens, mais l'avait laissée indifférente dans son orgueil naturel. Indifférente à ce fait d'un Sauveur quittant la gloire céleste pour descendre en grâce dans un monde souillé, au travers duquel il passa de lieu en lieu faisant du bien, jusqu'à la croix du Calvaire, où fut élevé « le juste pour les injustes, » « mettant sa vie en rançon pour plusieurs. »

Jusque dans les terres lointaines et retirées qu'habitait Marie, le Dieu d'amour a ses témoins pour faire connaître le don de son Fils, son sacrifice expiatoire qui purifie de tout péché et place les croyants en sécurité devant Lui, prêts à être introduits dans les « plusieurs demeures » de la maison du Père. Quoique restée étrangère à ces grandes

(1) Éphésiens V. 25-27. — (2) Apocalypse XXI, 9, 24, 26.

vérités, la petite fille n'avait pas moins été frappée par la proclamation solennelle du retour de Christ venant chercher les siens et les prendre auprès de Lui.

Une pieuse maîtresse d'école du dimanche avait enseigné à ses élèves qu'il peut apparaître d'un instant à l'autre, et que ceux-là seuls trouvés « prêts » entreront avec Lui dans la salle du festin, dont la porte sera ensuite à jamais close sur les négligents et sur tous ceux qui auront méprisé, au moment opportun, l'invitation d'y prendre leur place. (Matthieu XXV; Ésaïe LV, 1-3.) N'est-elle pas de nature à glacer d'épouvante le cœur des enfants, cette perspective d'être laissés seuls en arrière, tandis que leurs pères et mères, leurs amis chrétiens seront ravis auprès du Seigneur et séparés d'eux à toujours par le gouffre « fermement établi » (Luc XVI, 26) entre ceux qui ont cru et ceux qui n'ont pas cru, qui ont refusé de croire? La froide indifférence de l'enfant ne put résister à cette crainte qui l'obsédait continuellement. Était-elle « prête? » Si Jésus allait paraître, ne serait-elle point laissée en arrière?

Justement au temps où ces inquiétudes la pressaient, il arriva qu'appelée soudain au dehors, la mère de famille laissa un jour père et enfants seuls à la maison, et cela tandis que Marie était allée porter un message dans une ferme éloignée. Plus tard, tentés par la beauté de la soirée, tous sortirent pour une tournée dans les bois.

La petite fille à son retour ne trouva donc qu'une maison vide! Stupéfaite, elle passe de chambre en chambre pour retrouver quelque trace des siens... Elle visite minutieusement toutes les cachettes des granges et autres dépendances. Elle appelle chacun par son nom: Père, mère, Guillaume, Walter! Point

de réponse ! Personne nulle part. Saisie d'épouvante, elle se précipite auprès des voisins, espérant obtenir des nouvelles de ses chers disparus. Mais pas une âme ne peut lui en donner.

L'angoisse la plus affreuse torturait son cœur jadis fermé à toute pensée d'éternité. Se pourrait-il que Jésus fût venu et eût enlevé les siens ? Tous partis pour les belles demeures d'En-haut, elle seule laissée en arrière ? Ah ! l'horreur de sa situation !

Mais comme aux jours de Noé, la longue patience de Dieu attend encore, afin qu'aucun ne périsse. La porte demeure ouverte. L'invitation se renouvelle, l'invitation de Jésus : « Venez à moi. » « Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. » (Jean X.) Êtes-vous entré par cette porte, mon cher petit ami lecteur ? Venez, tandis qu'il est encore temps. Répondez à l'invitation qui vous est adressée, adressée à *chacun* de vous qui lisez ces lignes.

A l'intense soulagement de la pauvre désolée, elle vit bientôt reparaitre tous les membres de sa famille, mais la leçon ne fut pas perdue. Le gouffre demeura ouvert à ses pieds jusqu'au moment où, mettant sa confiance en Christ, mort sur la croix, elle put s'écrier :

« Salut, paix et pardon ! O joyeuse nouvelle
Pour de pauvres pécheurs !
Qui guérit de nos cœurs la blessure cruelle,
Et calme nos terreurs. »

Qu'il en soit de même pour tous mes lecteurs !



Le berger et les brebis

(Suite de la page 58)

Les bergers syriens de nos jours soignent probablement leurs troupeaux de la même manière que le faisait David, il y a quelque trois mille ans. Lui aussi cherchait pour le menu bétail de son père « les verts pâturages et les eaux paisibles, » dont plus tard il devait parler dans le Psaume XXIII ; car nous devons nous souvenir qu'en Terre Sainte, les troupeaux ne restent pas dans une prairie, mais errent de colline en colline. Souvent les bergers doivent marcher bien des lieues avant de trouver une source où désaltérer leurs troupeaux. Chez nous, où la pluie ne manque pas, et où, par conséquent, l'herbe est verte et savoureuse, les moutons ne boivent guère ; mais dans ces pays chauds les ondées sont rares, et les animaux comme les hommes ont besoin d'eau en abondance. Les puits sont toujours recouverts d'une lourde pierre comme celle que Jacob roula pour permettre à Rachel d'abreuver son troupeau.

Les moutons en Palestine sont de grande taille ; leur toison est épaisse et très blanche ; mais leur queue est leur plus bel ornement ; elle est large, plate, très fournie, et les Arabes la considèrent comme un mets des plus recherchés. Les béliers ont les cornes longues et recourbées. On en fait des trompettes ou des récipients pour contenir l'huile ou d'autres liquides. (1 Samuel XVI, 1.)

De nos jours, comme jadis à l'époque biblique, le berger syrien n'a pour tout vêtement qu'une longue chemise de toile, appelée *Kamise*. Si le temps est froid ou pluvieux, il jette par-dessus sa *kamise* un manteau grossier en poil de chameau. Autour de sa

taille il porte une forte ceinture de cuir à laquelle pendent son couteau, une sacoche contenant son frugal repas, et un lourd bâton de chêne. Ce bâton a deux pieds de longueur; une de ses extrémités, arrondie en forme de massue et garnie de gros clous, en fait une arme formidable.

Une courte description des pâturages de la Palestine vous fera comprendre pourquoi le berger, cet homme si paisible en apparence, doit se munir d'un instrument aussi redoutable. Sur les collines sauvages et désolées où il conduit ses moutons, le berger est constamment en butte à un double danger. Il craint les bêtes sauvages et les brigands. Dans ces solitudes, les cavernes abondent et, comme aux jours de Saül, elles servent de repaire à des bandes de proscrits; mais ceux-ci, tout à l'opposé de David et de ses compagnons, n'ont aucun respect pour la propriété d'autrui. Pas une habitation n'est visible à bien des lieues à la ronde, excepté la tente noire des féroces Bédouins, ou Arabes nomades, qui, de fait, forment une puissante association de voleurs. Aucune culture; une herbe courte et rare et quelques maigres buissons au feuillage poudreux. Tel est le désert de Juda où de nombreux troupeaux de moutons paissent en liberté. Il s'étend sur un espace de plusieurs lieues entre Jérusalem et Jéricho et, bien que traversé par une importante grande route, ce désert était et demeure encore un lieu dangereux et mal famé.

Mais les bêtes sauvages sont encore plus à redouter que les brigands. Le cri de la hyène et le glapissement du chacal s'entendent jusque sous les murs de Jérusalem. Dans les endroits moins fréquentés rôdent les ours et les léopards. Le lion qui autrefois faisait la terreur de la terre d'Israël ne se rencontre plus en Palestine. Vous vous souvenez du

courage de David qui, n'étant qu'un jeune garçon, força le lion et l'ours à lui rendre l'agneau qu'ils lui avaient ravi. (1 Samuel XVII, 34-36.)

Le berger syrien porte encore à la main une longue verge appelée *assayah* et que nous désignerions sous le nom de houlette. Il s'en sert pour guider ses brebis, pour les secourir lorsqu'elles sont en danger, pour les remettre dans le droit chemin si elles s'en sont écartées.

Le psalmiste fait allusion aux deux instruments indispensables à tout berger en Palestine, lorsqu'il dit : « Ton bâton et la houlette, ce sont eux qui me consolent. » A l'approche de l'ennemi, le bon berger jette de côté sa houlette, saisit sa massue qu'il a soin d'assujettir à son poignet au moyen d'une corde, et se prépare à résister, s'il le faut, jusqu'à la mort, aux féroces attaques des Bédouins pillards ou de la bête fauve. Vous comprendrez mieux maintenant les paroles que le Seigneur Jésus, « le grand pasteur des brebis, » nous adresse en Jean X, 11 : « Le bon berger met sa vie pour ses brebis ; mais l'homme qui reçoit des gages, et qui n'est pas le berger, à qui les brebis n'appartiennent pas en propre, voit venir le loup, et laisse les brebis, et s'enfuit ; et le loup les ravit, et il disperse les brebis. » Notre bien-aimé Sauveur n'a reculé devant aucun danger, devant aucune souffrance ; il a tout enduré pour ses brebis, même les angoisses indicibles de la croix. Aussi peut-il ajouter au verset 17 : « A cause de ceci, le Père m'aime, c'est que moi, je laisse ma vie afin que je la reprenne. » Chers enfants qui lisez ces lignes, connaissez-vous la voix du bon Berger, ou bien persistez-vous à suivre votre propre chemin qui ne peut aboutir qu'à la perte éternelle ?

(A suivre)



L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

QUELQUES DÉTAILS SUR LES DESCENDANTS DES

FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE

JUSQU'À LA FONDATION DE HERRNHUT

Les persécutions exercées en Bohême et en Moravie contre ceux qui s'étaient séparés de l'Église romaine, n'atteignirent pas seulement les Frères, mais aussi les communautés luthériennes et réformées qui s'étaient créées dans ces contrées. Mais malgré toutes les persécutions, malgré les émigrations en masse dans les pays voisins, en Pologne, en Silésie, en Prusse, en Saxe, etc., émigrations qui, de 1622 à 1730, atteignirent le chiffre de cent mille personnes, il y eut toujours dans ces deux pays des familles qui restèrent attachées aux doctrines évangéliques, bien qu'obligées souvent de dissimuler et de suivre extérieurement les cérémonies du culte papiste. Plusieurs non seulement conservèrent ces doctrines pour eux-mêmes, mais les propagèrent, quoique dans le plus grand secret, parmi leurs alentours. D'autres de ces amis de l'Évangile, à cause de la main de fer du clergé qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher pendant toute leur vie à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs domestiques, les lieux retirés où ils gardaient leurs Bibles et leurs livres de dévotion. Ils les lisaient en secret ou les faisaient servir à l'occasion à l'édification des autres. On a vu des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs

livres que sur leur lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins une fois rendu témoignage de leur foi. D'autres moins timides tenaient des assemblées secrètes où ils s'édifiaient en commun. Ils se réunissaient de nuit dans des caves ou autres endroits retirés, toujours exposés à être découverts et à subir de sévères châtimens et même la mort.

Ainsi pendant un siècle entier que dura l'oppression de ce pauvre peuple, il se maintint une semence de vérité qui manifesta son existence d'une manière remarquable au commencement du XVIII^m siècle. Nous donnerons quelques détails sur ce sujet intéressant.

Parlons d'abord d'un homme remarquable à bien des égards par sa science, son attachement à la cause des frères et son dévouement pour eux. Amos Comenius, pasteur de l'église de Fulneck en Moravie, fut un de ceux qui durent s'exiler. Il se retira en Pologne avec une partie de son troupeau. En 1632, il fut nommé évêque des frères dispersés de Bohême et de Moravie. La désolation des églises navrait son cœur, mais il y voyait un châtiment que Dieu leur avait infligé à cause de leur relâchement et de leur association avec le monde. Au moment de quitter sa patrie, arrivé sur une montagne de la frontière, il porta ses regards une dernière fois sur la Moravie et la Bohême, et se mettant à genoux avec ses frères, il supplia Dieu avec larmes de ne pas abandonner entièrement ces contrées et de ne pas les priver tout à fait de sa Parole, mais d'y conserver toujours une sainte semence. Sa prière fut exaucée, comme nous le verrons. Lui-même ne cessa point de s'occuper de ceux qui avaient été dispersés et de les édifier. Il composa pour eux un catéchisme dédié à toutes les brebis dispersées de Jésus-Christ,

et spécialement à celles de Fulneck et des environs. Il en terminait la préface par ces mots : « Que le Dieu de toute grâce vous donne par son Esprit d'être fortifiés quant à l'homme intérieur pour la cause de Jésus-Christ, d'être persévérants dans la prière, de demeurer affranchis du péché, d'être fermes dans les tentations et dans la tribulation, en vue de la gloire, et pour que vous soyez éternellement avec Lui dans son royaume. » Coménius mourut en 1671, mais son souvenir s'est conservé longtemps dans la contrée de Moravie où il avait exercé son ministère.

Comme l'avait demandé ce fidèle serviteur de Dieu, malgré l'oppression qui pesait sur les frères depuis un siècle, un résidu se maintenait. Il est vrai qu'à l'époque de sa mort, on ne pensait à l'étranger aux Frères de Bohême et de Moravie pas plus qu'on ne pense à un mort, mais des germes de vie existaient, et, dès 1701, se manifestèrent. En 1715, il y eut un puissant réveil à Fulneck et dans quelques endroits auprès de Lititz, ce qui attira sur les fidèles un redoublement de sévérité. Quelques-uns émigrèrent, mais le réveil ne fut point arrêté.

Il était donc resté à Fulneck et dans les villages environnants une assez grande quantité de frères, contraints, comme nous l'avons dit, de se conformer extérieurement aux formes du culte romain, mais qui conservaient avec soin l'Écriture Sainte et leurs livres de cantiques et de dévotion. Ils tenaient tous les matins et tous les soirs, et surtout le dimanche, des réunions que les magistrats n'ignoraient pas, et qui attiraient de temps à autre aux fidèles de nouvelles épreuves. Il est vrai que, pour les gagner ou les endormir, les prêtres romains leur avaient accordé pour un temps la Cène sous les deux espèces ; mais cette faible concession leur ayant été enlevée, ils se mirent à prendre la Cène entre eux en

secret, et Dieu ne les laissa pas sans conducteurs pour les encourager.

Après le départ de Coménius, plusieurs des prédicateurs des frères s'étaient réfugiés à Zauchtenthal, village près de Fulneck, et tenaient là des assemblées, de sorte que la connaissance de l'Évangile s'y conserva. Parmi ces hommes, il y eut Martin Schneider qui instruisait la jeunesse, et lui enseignait la lecture, l'écriture et le catéchisme de Coménius. Sa conduite attira l'attention des prêtres. Il fut cité devant les magistrats, mis plusieurs fois en prison, et aurait été condamné à être brûlé, si des maîtres catholiques, chez qui il était en service et qui l'aimaient beaucoup, n'eussent intercédé pour lui.

(A suivre)



Chanson du printemps

Vois, l'humble primevère
A paru dans les champs,
Gentille messagère
Qui sourit au printemps.

Au sein de la verdure,
Tous les blancs cerisiers
Étalent leur parure
Aux pétales légers,

Et la brise embaumée,
Se jouant dans les fleurs,
S'envole-parfumée
De leurs mille senteurs.

L'alouette joyeuse
Monte au ciel azuré,
Répétant, tout heureuse,
Son refrain préféré.

La fleur et la verdure,
Le zéphyr et l'oiseau,
Oui, tout dans la nature
Chante le renouveau.

Le printemps de la vie,
Enfant, a bientôt fui,
Et Jésus te convie
A l'approcher de Lui.

Aux jours de ta jeunesse,
Prends-le pour ton Sauveur;
Sa divine tendresse
Fera tout ton bonheur.

Au matin sans nuage
Tu seras dans le ciel,
Ayant pour ton partage
Un printemps éternel.

M. R.



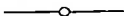
Réponses aux questions du mois de mars

- 1^o D'Achab. (1 Rois XVII, 29; 2 Rois VIII, 26.)
- 2^o Jézabel. (1 Rois XVII, 31.)
- 3^o Caïn. (Genèse IV, 8.)
- 4^o Abdias. (1 Rois XVIII, 3.)
- 5^o Luc XVIII, 38.
- 6^o Nombres XXV, 3.
- 7^o 2 Samuel VII, 16; 1 Rois IX, 5.
- 8^o Genèse III, 15; XII, 3; XVIII, 18; XXII, 18; XXVIII, 14; XLIX, 10, 23-25.

Questions pour le mois d'avril

- 1^o En combien de temps le temple fut-il bâti?
- 2^o Quelle était la part des Lévites en Israël?
- 3^o Que nous enseigne la fin d'Athalie?
- 4^o Quel est le commencement de la sagesse?
- 5^o Quelle est notre ressource si nous manquons de sagesse?
- 6^o Qu'est-ce que Dieu défendait *au roi* dans le livre de la loi?
- 7^o Quels passages de l'Apocalypse parlent de l'Église comme étant « l'épouse ou la femme de l'Agneau? »
- 8^o Qu'est-ce qui remplira la terre « comme les eaux couvrent le fond de la mer, » durant le règne de mille ans?

Ceux de nos jeunes lecteurs qui n'ont pas douze ans, peuvent ne répondre qu'à cinq des questions proposées.



POUR LES TOUT PETITS

Petite sœur doit dormir toute seule ce soir; sa compagne habituelle n'est pas là. Comme la chambre est grande et vide! Toute seule... quelque chose lui serre la gorge, quand maman en la bordant dans son petit lit, lui dit : « Bonne nuit, ma chérie; Dieu te garde! » Et voyant une larme briller au coin de la paupière de l'enfant, elle ajoute : « Tu sais, le Seigneur Jésus est tout près de toi.

— Comment est-ce qu'il vient? » demande Madeleine. « Par le plafond?

— Non, non; il est toujours avec toi et te voit.

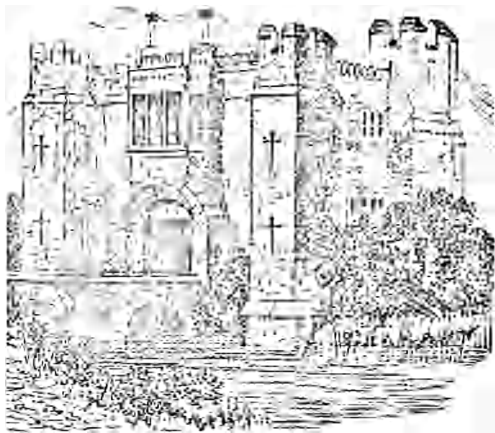
— Comment est-ce qu'il me voit, puisque le ciel est tout fermé?

— Il te voit quand même et toujours. Il te voit quand il fait jour et quand il fait nuit. Il te voit dans la maison et à la promenade. Partout où tu vas, quoi que tu fasses, il te voit; et si tu es sage, cela lui fait plaisir; si tu es contente, il est content; si tu es triste, il est triste aussi. »

Encore un baiser sur les boucles blondes et petite mère s'en va sur la pointe des pieds, tandis que les paupières alourdies se ferment involontairement. Bientôt Madeleine dort profondément, un beau sourire sur les lèvres.

ERRATUM

Dans le numéro de mars de la *Bonne Nouvelle*, page 60, 16^{me} ligne, au lieu de : tous les hommes, lire : tous ceux qui croient en Lui.



Une promenade

Par une belle après-midi de dimanche, trois frères résolurent de faire une course aux environs de la ville qu'ils habitaient. Évidemment leur projet n'avait rien de blâmable en lui-même : courir au grand air dans la campagne, gravir la colline voisine, c'était de leur âge. Mais en employant ainsi ces quelques heures, ils méprisaient le privilège si précieux, que, dans sa grâce, le Seigneur leur offrait, de venir écouter la parole de Dieu. Il eût été bien préférable de suivre à la réunion leurs parents chrétiens, comme d'ailleurs ceux-ci leur en avaient exprimé le désir. « Fils, écoutez l'instruction d'un père et soyez attentifs pour connaître l'intelligence. » (Proverbes IV, 1.) « Mon fils, garde le commandement de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère ; tiens-les continuellement liés sur

ton cœur, attache-les à ton cou. » (Proverbes VI, 20.)

Qu'il est sérieux pour ceux qui, dès leur jeune âge, ont été instruits dans les saintes lettres, d'y rester indifférents, car seules elles peuvent rendre sage à salut ! Qu'il est triste aussi de voir des cœurs lassés d'entendre parler de Christ et cherchant, dans ce qui leur plaît à eux-mêmes, un bonheur et une joie que Jésus seul peut donner !

Nos jeunes garçons dirigèrent leurs pas vers une colline, distante de quelques kilomètres. Un des versants, en pente douce, permet de la gravir facilement et d'atteindre le vieux château en ruines qui la couronne. L'autre descend à pic, comme taillé d'un formidable coup de hache ; au sommet même de l'escarpement s'élèvent les remparts du donjon. Les murs se dressent lamentables, percés d'une ouverture qui est comme un œil ouvert sur la plaine ; mais, de là-haut, la vue s'étend au loin ; un panorama splendide se déroule. La contrée admirablement arrosée, les champs aux teintes variées, ici et là un riant village, au loin de hautes montagnes qui ferment l'horizon : tout cela constitue un tableau enchanteur.

Tout joyeux d'être livrés à eux-mêmes, les excursionnistes eurent bientôt atteint le point culminant de l'éminence. Une seule idée les préoccupait : s'amuser du mieux qu'ils pourraient. C'était chose facile. Ainsi l'ennemi chassait loin de leur conscience la pensée de la désobéissance à leurs parents et surtout celle de la tristesse qu'ils causeraient au Seigneur Jésus, lui qui, dans son amour, dit aux pécheurs : « Venez à moi, vous tous. » Combien son cœur plein d'amour doit s'affliger en voyant l'indifférence répondre à sa voix !

Après bien des courses, l'un des frères proposa aux deux autres de grimper sur les vieux murs. Les

amoncellements de débris facilitaient l'escalade et, vu de si haut, l'abîme semblait plus profond ; le danger lui-même offrait un charme à l'imprudence de leur âge. Ici et là une pierre se détachait et roulait jusqu'en bas avec des sauts formidables. Malheureux enfants ! C'était sur un abîme éternel qu'ils étaient suspendus, un abîme à côté duquel celui qu'ils avaient sous les yeux n'avait pas la moindre profondeur.

Fiers de leur exploit, nos étourdis, juchés sur le sommet des remparts branlants, admiraient la vaste plaine sur laquelle le soleil descendait, majestueux. Il était temps de songer au retour, mais la descente offrait plus de difficultés que la montée. Avec précaution deux d'entre eux se laissèrent glisser, tout en se retenant aux saillies de la muraille et aux pierres. Ils venaient enfin de mettre pied à terre, quand un double cri terrifiant retentit. Une grosse motte de terre s'éboulaît, entraînant avec elle le cadet des trois frères. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il roula au bas des rochers. En vain ses mains s'accrochèrent-elles à des appuis trop faibles pour le retenir ; il vint s'abîmer au bas de la pente, où il resta, meurtri et inerte. Son frère put se retenir à grand'peine et se hisser sur le plateau. Glacés d'épouvante, les deux survivants descendirent la colline en tremblant, tout en appelant à l'aide. On accourut à leurs cris, mais seulement pour relever un corps sans mouvement, où ne restait qu'un souffle de vie. Et quelques instants après, le pauvre enfant entra dans l'éternité, sans avoir repris connaissance.

Puissent ces quelques lignes rendre sérieux ceux qui les liront ! Combien d'enfants de parents chrétiens apprécient peu et méprisent même leurs privilèges ! Que cet exemple si solennel les fasse

réfléchir : on ne se moque pas de Dieu. « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Hébreux IV, 7.) Demain ne vous appartient pas. « C'est aujourd'hui le jour de la grâce ; c'est aujourd'hui le jour du salut. » Pour vous, demain, ce sera peut-être la porte fermée, et que deviendrez-vous, vous qui aurez négligé un si grand salut, qui aurez fermé vos cœurs à l'amour de Jésus qui veut vous avoir auprès de Lui pour votre bonheur éternel ? Lui préférerez-vous les fausses joies du monde et les plaisirs de la jeunesse ? Que faites-vous sans Christ et que ferez-vous sans Lui, si, comme cela peut arriver d'un moment à l'autre, votre âme vous est redemandée ?

« Réjouis-toi, jeune homme, dans ta jeunesse, et que ton cœur te rende heureux aux jours de ton adolescence, et marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux ; mais sache que pour toutes ces choses Dieu l'amènera en jugement. »

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOAS

(2 Rois XII ; 2 Chroniques XXIV)

LA MÈRE. — Aujourd'hui, nous nous entretenons du règne de Joas qui commença sous la pieuse influence de Jehoïada. Il est dit de Joas « qu'il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel tous les jours de Jehoïada. » Son règne, qui dura quarante ans, se divise en deux parties, séparées par la mort du sacrificateur.

SOPHIE. — Ce dut être un règne heureux, puis-

que le roi était monté sur le trône par une intervention de Dieu aussi merveilleuse.

LA MÈRE. — Le commencement fut heureux en effet ; mais il ne put être dit de Joas comme de Caleb « qu'il suivit pleinement l'Éternel (1). » Pourtant, au début, Joas sembla montrer qu'il aimait l'Éternel en ayant à cœur de restaurer Sa maison. Il donna ordre aux sacrificateurs et aux lévites d'aller dans tout le pays pour recueillir l'argent imposé par Moïse à tout le peuple pour le service du tabernacle. Sais-tu de combien était cet impôt et qui devait le payer ?

SOPHIE. — C'étaient toutes les personnes âgées de vingt ans et au-dessus ; riches et pauvres payaient un demi-sicle (2).

LA MÈRE. — C'est bien cela. Le demi-sicle valait un peu plus d'un franc cinquante, de sorte qu'on pouvait recueillir une somme assez forte. Mais, chose triste à constater, les sacrificateurs et les lévites mirent peu d'empressement pour recueillir ces contributions. On voit jusqu'à quel point ils étaient demeurés sous l'influence du mal qui avait caractérisé les règnes précédents. Voyant cela, Joas fit venir les collecteurs et leur demanda compte de ce qui se passait.

SOPHIE. — Cette indifférence étonne, n'est-ce pas, après toute la joie manifestée à l'avènement du roi ?

LA MÈRE. — Cela nous montre qu'un zèle spontané, produit par les circonstances extérieures, ne peut se maintenir si le cœur et la conscience n'ont pas eu affaire avec Dieu pour juger complètement le mal. Le peuple sacrifiait encore sur les hauts lieux. C'est pourquoi les bonnes dispositions du commencement se neutralisèrent promptement au

(1) Josué XIV, 9. — (2) Exode XXX, 11-16.

contact d'un mal qui n'avait pas été jugé à fond.

SOPHIE. — Les sacrificateurs et les lévites durent être bien confus en s'entendant reprendre pour leur négligence. Que firent-ils ?

LA MÈRE. — Jehoiada prit un coffre qu'il plaça à l'entrée du temple, et les sacrificateurs y mirent tout l'argent qu'on apportait, au lieu de le garder pour eux-mêmes, comme ils avaient fait jusque-là, semble-t-il. On en recueillit en abondance, car il est dit que les princes et le peuple se réjouirent et apportèrent l'argent. Le coffre plein, le secrétaire du roi et le grand sacrificateur comptaient l'argent et le distribuaient aux ouvriers sans autre contrôle, car « ceux qui faisaient l'ouvrage agissaient fidèlement. » Après l'achèvement du travail, il resta assez pour faire des coupes d'or et d'argent et des ustensiles pour le service et pour des holocaustes dont le service fut rétabli tous les jours de Jehoiada.

SOPHIE. — Le sacrificateur Jehoiada vécut-il longtemps ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il mourut âgé de cent trente ans. On l'enterra dans la ville de David avec les rois ; « car il avait fait du bien en Israël, et pour Dieu et pour sa maison. » Joas lui-même n'eut pas cet honneur, ainsi que plusieurs autres rois ; mais Dieu dit : « Ceux qui m'honorent, je les honorerai ; et ceux qui me méprisent seront en petite estime. (1) »

SOPHIE. — Quel beau témoignage Dieu rend à ce fidèle serviteur !

LA MÈRE. — On devrait pouvoir en dire autant de tout croyant. C'est pour Dieu que nous avons à faire toutes choses, et pour son peuple, pour tous les croyants qui constituent maintenant son Assemblée.

SOPHIE — Je désire de tout mon cœur ressembler

(1) 1 Samuel II, 30.

à Jehoïada en cherchant à employer ma vie pour Dieu qui nous a tant aimés et pour ses enfants. Mais la fin de la vie de Joas dut être bien mauvaise ?

LA MÈRE. — En effet. Nous voyons, hélas ! que ce jeune roi avait suivi les instructions du sacrificateur, sans que la parole de Dieu eût agi salutairement sur son cœur et sa conscience pour le former réellement et d'une manière durable pour le service de l'Éternel. Il ne suffit pas d'écouter les enseignements de ses parents pour accomplir devant eux les choses qui leur font plaisir ; il est de toute nécessité que la parole de Dieu touche le cœur, et non l'intelligence seulement, comme dit le psalmiste : « J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi (1), » et aussi Salomon : « Si la sagesse entre dans ton cœur et si la connaissance est agréable à ton âme, la réflexion te préservera, l'intelligence te protégera : pour te sauver du mauvais chemin, de l'homme qui prononce des choses perverses, de ceux qui abandonnent les sentiers de la droiture pour marcher dans les voies des ténèbres, etc. (2). »

SOPHIE. — Comment Joas se détourna-t-il du chemin dans lequel il avait marché jusqu'alors ?

LA MÈRE. — Nous lisons « qu'après la mort de Jehoïada, les chefs de Juda vinrent et s'inclinèrent devant le roi ; alors le roi les écouta. » Qu'est-ce qui te frappe dans ces paroles, Sophie ?

SOPHIE. — C'est que le roi écouta les chefs, tandis que ce sont les chefs qui auraient dû écouter le roi.

LA MÈRE. — Cela prouve bien que Joas n'avait pas reçu *dans son cœur* les enseignements du sacrificateur. Une fois seul et exposé aux flatteries des

(1) Psaume CXIX, 11. — (2) Proverbes II, 10-15.

chefs, il est sans force pour leur résister. L'épreuve manifeste notre état tôt ou tard.

SOPHIE. — Que résulta-t-il de cela, maman ?

LA MÈRE. — Ils s'adonnèrent au culte des idoles. L'influence pieuse de Jehoiada avait empêché sans doute ces chefs de jouir en liberté des délices du péché que procurait l'idolâtrie. Ils soupiraient après le moment où le service de la maison de l'Éternel serait remplacé publiquement par celui des faux dieux. Ils simulaient un profond respect pour le roi ; mais c'était une ruse de leur part ; or, nous dit l'Écriture : « Par de douces paroles et un beau langage, ils séduisent les cœurs des simples (1). » Hélas ! Joas était un *simple*, un homme qui n'a pas médité la Parole, qui n'a pas réfléchi (2), de sorte qu'il tomba dans le piège qui lui était tendu (3).

SOPHIE. — Je ne pensais pas que l'on pût tomber si bas après avoir si bien connu la vérité. Combien cela me fait sentir le besoin de prier constamment, afin d'être gardée du mal !

LA MÈRE. — Ces choses nous sont rapportées pour qu'en effet nous en recevions instruction et que nous évitions les pièges que l'ennemi place sur notre chemin. La prière est certainement le grand moyen par lequel la parole de Dieu est rendue efficace dans nos cœurs. Nous sommes exhortés à prier en tout temps, parce que nous sommes exposés en tout temps (4).

SOPHIE. — Ainsi le roi et le peuple allaient au-devant du jugement de Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, mais avant de juger, Dieu use toujours de patience et de miséricorde. Il

(1) Romains XVI, 18 ; voir aussi Proverbes VII, 21-23.

(2) Voir Josué I, 8 ; Proverbes I, 1-5 ; VII, 7.

(3) Proverbes I, 17. — (4) Éphésiens VI, 18.

n'agit jamais précipitamment. Il envoya des prophètes parmi le peuple — mais on ne les écouta point — puis Zacharie, un fils de Jehoïada, qui, lui, marchait sur les traces de son père. « L'Esprit de Dieu le revêtit, et il se tint debout au-dessus du peuple, et leur dit : Ainsi dit Dieu : Pourquoi transgressez-vous les commandements de l'Éternel ? Vous ne réussirez point ; car vous avez abandonné l'Éternel, et il vous abandonnera aussi. »

SOPHIE. — Ne s'humilièrent-ils pas, comme le fit Achab qui était pourtant un roi bien impie ?

LA MÈRE. — Au contraire ; ils conspirèrent contre Zacharie et le lapidèrent, « par l'ordre du roi, dans les parvis de la maison de l'Éternel, » dans l'enceinte même où Joas, à l'âge de sept ans, avait été couronné par le père du prophète. Et encore Jehoïada n'avait-il pas voulu que l'on mît à mort Athalie dans le parvis. Hélas ! le souvenir de tout ce qui s'était passé à son égard ne pouvait garder le roi ; son cœur s'était trop endurci pour y être sensible. La Parole relève cela, disant : « Et le roi Joas ne se souvint pas de la bonté dont Jehoïada, père de Zacharie avait usé envers lui, et il tua son fils. »

SOPHIE. — Cela me rappelle ce que les hommes firent au Seigneur Jésus, qui avait agi avec tant de bonté envers son peuple durant sa vie.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; et cela montre que le cœur de l'homme est non seulement rebelle, mais encore ennemi de Dieu. C'est pourquoi il faut être né de nouveau pour pouvoir plaire à Dieu (1).

SOPHIE. — Qu'arriva-t-il au roi et au peuple après une pareille iniquité ?

LA MÈRE. — En mourant, Zacharie dit : « Que l'Éternel regarde et redemande, » non point par désir

(1) Jean III, 7 ; Romains VIII, 8.

de vengeance, mais par confiance en la justice de Dieu qui voit tout. Le jugement ne tarda pas. A la fin de la même année, les Syriens montèrent avec un petit nombre d'hommes et l'Éternel livra en leurs mains une très grande armée de Joas, « parce qu'ils avaient abandonné l'Éternel. » Chacun trouva son jugement; les chefs qui avaient détourné le roi furent détruits et leurs dépouilles envoyées à Damas, capitale de la Syrie, résidence du roi Hazaël. Les Syriens ne se retirèrent que lorsque Joas leur eut livré les choses saintes et tout l'or qui se trouvait dans le temple et le palais.

SOPHIE. — Est-ce que Joas ne fut pas mis à mort ?

LA MÈRE. — Non, mais les Syriens le laissèrent gravement malade. A cause du sang des fils de Jehoïada — il paraît qu'il en avait fait périr plusieurs — Dieu permit qu'il mourût à la suite d'une conspiration ourdie par deux de ses serviteurs. Comme je te l'ai déjà dit, on ne l'enterra pas dans les sépulcres des rois. Ainsi se termina un règne qui avait commencé d'une manière si remarquable. Quelles solennelles leçons nous avons à retirer de tous ces faits ! Une fois de plus, on voit que l'on ne se moque pas de Dieu ; « ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera (1). »

Le berger et les brebis

(Suite et fin de la page 74)

Pour terminer, je vous raconterai une petite histoire recueillie à votre intention l'été dernier. C'était par un des après-midi radieux dont le mois de juil-

(1) Galates VI, 7.

let semble avoir le secret. Je me trouvais dans une vallée des hautes Alpes, et, tout en gravissant le sentier escarpé qui devait me conduire à la cime que je voyais se perdre bien loin au-dessus de moi dans l'azur du ciel, je prêtais l'oreille aux mille rumeurs qui animent la montagne. Le grondement sourd du torrent, la chanson du vent dans les sapins, le tintement lointain des clochettes d'un troupeau encore invisible, le cri rauque de quelque oiseau de proie,... j'écoutais tout cela, et jamais la nature ne m'avait paru plus belle, plus débordante de vie et de lumière. Soudain un bêlement plaintif se fait entendre ; je regarde de tous les côtés sans rien apercevoir d'insolite. Le bêlement se répète à deux reprises, toujours plus désespéré, et enfin je découvre bien loin au-dessus de moi un petit agneau. Égaré sans doute depuis longtemps, il s'était fourvoyé jusque sur une étroite corniche gazonnée qui s'avancail au milieu d'une gigantesque paroi de rochers. Le pauvre animal éperdu, ne trouvant plus d'issue, courait de-ci de-là en poussant des appels lamentables. Que faire ? Grimper jusqu'à lui était tout à fait impossible. Chercher du secours ? Je ne voyais aucune trace d'habitation humaine à ma portée. Comme j'étais à me demander quel parti je devais prendre, j'aperçus, à mon grand soulagement, un homme — le berger, sans doute — qui, par un passage à moi inconnu, était parvenu jusque sur la corniche. Se cramponnant d'une main aux saillies du rocher, il avançait avec précaution, car sous ses pieds s'ouvrait un précipice effrayant. D'une voix persuasive il cherchait à attirer l'agneau, mais, chose étrange, l'animal, au lieu de s'approcher, reculait toujours, fuyant loin du bon berger qui pourtant exposait sa vie pour le sauver. Enfin l'agneau se trouva tout au bord de l'abîme ; un pas de plus et

il disparaissait dans le gouffre béant. Alors l'homme, oubliant toute précaution pour lui-même et ne songeant qu'au salut de sa bête, d'un bond désespéré se trouva aux côtés de l'agneau tout tremblant. Il se saisit de lui, le chargea sur ses épaules et, après des efforts inouïs, parvint à mettre son précieux fardeau à l'abri du danger.

J'avais suivi toute cette scène avec le plus vif intérêt, et peut-être devinerez-vous le verset de l'Écriture qui traversa alors mon esprit? Vous le trouverez au chapitre LIII d'Ésaïe : « Nous avons *tous* été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés *chacun* vers son propre chemin. » Puis la touchante parabole de Luc XV me revint à la mémoire. Le bon berger ne se donne pas de repos qu'il n'ait trouvé sa brebis perdue ; « et l'ayant trouvée, il la met sur ses propres épaules, bien joyeux. »

Lecteur, si tu n'as pas encore répondu aux appels présents de la grâce, écoute aujourd'hui même le message qui s'adresse à toi. Le Seigneur Jésus te dit : « Viens à moi ; » ne seras-tu pas de ceux qui répondent à sa voix? Tes efforts ne peuvent te sauver; Lui a accompli toute l'œuvre nécessaire pour ton rachat. Viens au Bon Berger; il t'aime; il a donné sa vie pour toi. A sa suite tu trouveras les verts pâturages et les eaux paisibles; tu ne manqueras de rien. Il te guidera par un sûr chemin; il te protégera dans tes combats; il luttera pour toi; il l'entourera de ses tendres soins. Même si tu dois marcher par la vallée de l'ombre de la mort, tu n'auras rien à craindre? N'est-il pas avec toi? Oh! ne refuse pas ce qu'il t'offre. C'est de la vie éternelle qu'il s'agit. Tu te détournes? Tu dis : « Demain? » Qui sait si *demain* la porte ne sera pas fermée pour toi. C'est *aujourd'hui* le jour de la grâce; *demain* ne t'appartient pas. « Dieu parle une fois, et deux fois,

— et l'on n'y prend pas garde. » Qu'il n'en soit pas ainsi pour toi. « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »

Une lettre

Le frère auquel fut adressée la lettre qu'on va lire a bien voulu me la communiquer à l'intention des jeunes lecteurs de la *Bonne Nouvelle* qui connaissent le Seigneur. Tous, j'en suis sûr, la liront avec d'autant plus d'intérêt qu'elle est signée du nom du vénéré frère qui s'est occupé de ce journal avec tant d'activité. Puissent ces lignes être profitables à chacun de vous, mes chers jeunes amis, et que le Seigneur bénisse à votre intention ces exhortations tirées de sa bonne et précieuse Parole! Ed. R.

Lausanne, 30 septembre 1892.

Mon cher P.,

Je suis bien heureux de voir que vous jouissez du Seigneur et que vous désirez le servir dans la position où vous êtes placé. Vous connaissez le moyen d'accomplir ce désir. Il est double : d'une part, il y a notre faiblesse qui demande que nous restions, *par la prière*, dans la dépendance constante du Seigneur. « Priant par toutes sortes de prières et de supplications, *en tout temps*. » Ensuite, il y a l'obéissance au Seigneur, et pour cela il est dit : « Par quel moyen un *jeune homme* rendra-t-il *pure* sa conduite ? Ce sera en y prenant garde *selon la parole*. » (Psaume CXIX, 9.) Il est aussi écrit dans le même Psaume : « Ta *parole* est une lampe à mon pied, une lumière à mon sentier. » Quand nous connaissons vraiment l'amour de Christ, le désir de nos cœurs

est de le servir. Mais nous sommes en butte aux tentations du diable, du monde et de notre méchant cœur. Comment résister? *Par la force du Seigneur*, et nous en usons *par la prière*. Et comment savoir comment nous conduire? C'est la lecture de la parole de Dieu qui nous le dit. Elle nous enseigne ce qui est agréable à Dieu. J'espère, mon cher P., que vous vous appliquerez à ces deux choses : la prière et la lecture de la Parole, pour que vos voies soient toujours bien réglées et que « vous marchiez d'une manière *digne* du Seigneur pour lui plaire à tous égards. » Lui-même vous affermira.

Recevez, mon cher P., l'expression de mon affection en Christ.

A. LADRIERRE.

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

QUELQUES DÉTAILS SUR LES DESCENDANTS DES FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE JUSQU'A LA FONDATION DE HERRNHUT (suite)

Après Martin Schneider, les assemblées se tinrent chez son cousin Samuel. Lui aussi, accusé d'être un des docteurs des frères, fut sur le point d'être pendu. Il n'échappa que par une sorte de miracle. Il continua malgré tout ses prédications et mourut en 1710. Il s'endormit plein de joie, et scella dignement une vie de foi en confirmant devant ses amis et ses ennemis le témoignage qu'il avait rendu à l'Évangile. Il ne cessait de parler de ce qui avait fait l'objet de son espérance ; son cœur débordait de joie à la

pensée de se trouver bientôt auprès de son Seigneur. « Là, » disait-il, « je verrai aussi ses chers apôtres, ses prophètes, tous les martyrs qui ont souffert pour son nom, et toute la nuée des confesseurs et des témoins qui n'ont pas aimé leur vie, mais l'ont donnée pour Jésus ; et je serai pour toujours avec le Seigneur. » — « Regardez, » disait-il aux siens, « regardez la fin de ces hommes ! » paroles qui pouvaient bien s'appliquer à lui-même. Et il les conjurait de rester fidèles au Seigneur Jésus.

Le prêtre romain de l'endroit se présenta pour lui administrer l'extrême-onction, mais Schneider lui répondit : « Je suis déjà oint et scellé par le Saint-Esprit pour la vie éternelle ; l'onction que vous voulez me donner est donc bien inutile. » — « Pensez-vous donc mourir en état de grâce sans avoir reçu l'extrême-onction ? » lui demanda le prêtre. Schneider, montrant du doigt le soleil, répondit : « Aussi sûrement que Mr le curé voit le soleil briller dans les cieux, aussi sûrement je suis sauvé. » — Alors le prêtre dit : « Bien, bien, Schneider ; mais, dites-moi, on vous accuse de n'être pas bon catholique, et de ne faire aucun cas des saints. » — « Les gens ont dit beaucoup de mal de moi, » répliqua Schneider, « et ils m'ont fait beaucoup de chagrin sans motifs ; mais je me suis efforcé pendant toute ma vie de marcher sur la trace des saints, et d'imiter leur conduite. » Le prêtre se tut, et en s'en allant il dit à ceux qui étaient présents : « Que je meure de la mort de ce juste ! »

Un autre fidèle témoin de ces temps-là, fut Georges Joeschke, de Sehlen. C'était un véritable descendant des Frères de Bohême, un de ces patriarches pieux auprès desquels les amis cachés du Seigneur venaient chercher des encouragements et des consolations dans ces temps de tribulations. Il était en corres-

pondance intime avec les frères de Fulneck et des environs, de Zauchtenthal, de Schœnau, de Kunerwald, etc. Ils avaient coutume de se réunir tour à tour dans chacun de ces endroits pour s'y entretenir, dans la tristesse de leur cœur et avec beaucoup de larmes et de prières, de la doctrine du salut, de l'état des frères, de l'oppression qui pesait sur ceux qui restaient fidèles. On constatait avec douleur que le nombre des familles de ceux-ci diminuait à cause des mariages avec des catholiques, et le gouvernement ne cessait d'agir pour favoriser cette diminution.

Georges Jœschke ne cessa jusqu'à sa mort de prier pour ce pauvre résidu, de consoler, d'avertir et de fortifier ce qui s'en allait mourir. Il s'intéressait particulièrement aux cinq frères Neisser, ses neveux. Il leur enseignait fidèlement la voie du salut et leur recommandait de lire assidûment l'Écriture sainte, les écrits des frères et ceux de Luther. En même temps, il leur disait que chacun doit être pour lui-même assuré de son salut et du pardon de ses péchés, et qu'étant sauvés, nous n'avons plus à vivre pour le monde, mais pour Jésus ; que, sans cela, eût-on toute la science possible, on peut être perdu.

Il avait eu, dans un âge très avancé, un fils qu'il aimait tendrement. Voyant, en 1707, sa fin approcher, il rassembla autour de son lit ses neveux et son enfant pour leur donner sa dernière bénédiction. Il les exhorta solennellement à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus, tel qu'ils avaient appris à le connaître. Il leur dit de s'attacher à Lui de toute leur âme, et qu'alors ils verraient une grande délivrance ; « car Dieu, » ajouta-t-il, « exauce la prière de ses élus qui crient à Lui nuit et jour. »

Puis il dit encore : « Il est vrai que notre liberté est anéantie ; la plupart des descendants des frères se livrent de plus en plus à l'amour du monde, et

sont engloutis par le papisme. Toutes les apparences semblent indiquer que la cause des frères est perdue. Mais, mes enfants, vous la verrez : il viendra une délivrance pour ceux qui sont demeurés de reste. Aura-t-elle lieu en Moravie, ou bien quitterez-vous cette Babel ? je l'ignore ; mais je suis sûr que cela ne tardera plus longtemps. Je penche à croire que vous sortirez du pays et que vous trouverez un lieu où vous pourrez servir Dieu sans crainte, d'après sa Parole. Quand le temps viendra, soyez prêts, et prenez garde d'être les derniers ou de rester tout à fait en arrière. Souvenez-vous de mes paroles. Enfin je vous recommande ce petit, mon seul enfant. Je le recommande particulièrement à toi, Augustin. Il faut qu'il appartienne aussi à Jésus. Ne le perdez pas de vue, et lorsque vous sortirez du pays, prenez-le avec vous. »

Ayant parlé ainsi, le vénérable vieillard se tourna vers son enfant et le bénit en répandant beaucoup de larmes. Il donna ensuite sa bénédiction à tous ses neveux, et peu après, il s'en alla auprès de son Seigneur. Il était âgé de 83 ans. Jamais les frères Neisser n'oublièrent cet adieu, et ils conservèrent soigneusement dans leur cœur les paroles du serviteur de Dieu.

N'est-elle pas touchante, en effet, cette scène au milieu de ces temps d'oppression ? Ne rappelle-t-elle pas la fin du vieux patriarche Jacob et celle de Joseph ? La foi qui leur faisait voir la sortie des fils d'Israël du pays d'Égypte, la foi qui avait soutenu les frères dans leurs souffrances et la mort même, ne brille-t-elle pas aussi dans les paroles de confiance du vieux Georges Joeschke ? Le Seigneur n'avait pas cessé d'avoir des témoins dans ces malheureuses contrées, et il exauça leurs prières.

Après la mort de ces fidèles confesseurs de la

vérité, leurs descendants se virent contraints de tenir leurs réunions toujours plus secrètes, et, à la fin, de les borner au simple culte de famille, ce qui contribua beaucoup au déclin des assemblées. Tout se réunissait contre elles. La prison, les amendes, les séductions du monde, la crainte de perdre leurs biens, faisaient glisser toujours plus les restes des frères dans la conformité au monde et dans la soumission aux cérémonies du culte papiste.

Comme nous l'avons dit, il y avait cent ans que les frères étaient ainsi opprimés en Moravie, lorsque Dieu agit dans sa grâce pour les délivrer. Et le commencement de cette délivrance s'effectua par les instruments les plus humbles, car c'est ainsi que Dieu se plaît à se manifester. Le premier fut un pauvre mendiant.

En 1716, vivaient encore dans le village de Sehlen les cinq frères Neisser dont nous venons de parler. Ils se réunissaient aussi fréquemment que possible avec leurs voisins, les frères de Zauchtenthal et des environs. Un vieux soldat protestant en congé venait souvent mendier chez eux et les réjouissait par les cantiques évangéliques qu'il chantait à leur porte, et par les passages des Écritures qu'il leur citait. Il les mit en relation avec les pasteurs luthériens de l'église de Teschen, en Silésie, dont l'un, nommé Steinmetz, était un homme de Dieu qui, avec ses collègues, annonçait la bonne nouvelle du salut, et insistait sur ce que doit être la véritable vie chrétienne. Dès lors les frères allèrent souvent chercher là des encouragements et des lumières, bien qu'ils eussent plus de douze lieues à faire pour s'y rendre.

(A suivre)

Un appel

Chers enfants, écoutez la Parole de vie ;
Laissez-la pénétrer au fond de votre cœur :
C'est Jésus qui vous cherche et même vous convie
A venir tous puiser aux sources du bonheur.

Pourquoi tourneriez-vous vos regards vers le monde,
Tentés par les attraits d'éphémères plaisirs ?
Vous n'y trouverez pas la paix pure et profonde
Qui seule peut suffire et combler les désirs.

L'eau vive vient d'ailleurs ; c'est Jésus qui la donne
A celui dont le cœur entend sa douce voix.
Chers amis ! répondez, tandis que l'heure sonne,
A l'appel de Celui qui mourut sur la croix.

C'est l'heure du salut, le moment favorable.
Tandis que le Sauveur vous dit : « Venez à moi ! »
Venez comme un pécheur repentant, misérable,
Courbé sous son fardeau ; mais venez avec foi.

Vous trouverez ses bras ouverts pour vous étreindre,
Son cœur compatissant calmera votre cœur ;
Du péché, de la mort, vous n'aurez rien à craindre,
Il bannit la tristesse, ainsi que la frayeur.

Alors heureux en Lui, débordant d'allégresse,
Vos bouches s'ouvriront pour louer son amour ;
Et, goûtant les effets si doux de sa tendresse,
Enfants, vous aimerez le servir en retour.

Vous comprendrez aussi que Celui qui vous garde
Dans sa grâce infinie et viendra vous chercher,
Est l'objet de la foi vers lequel l'œil regarde,
Le modèle parfait, — afin de bien marcher.



Réponses aux questions du mois d'avril

- 1^o Sept ans. (1 Rois VI, 38.)
- 2^o Deutéronome X, 9; Nombres XXV; Josué XIII, 14.
- 3^o 1 Thessaloniens V, 3.
- 4^o La crainte de l'Éternel. (Psaume CXI, 10.)
- 5^o Jacques I, 5.
- 6^o Deutéronome XVII, 16-17.
- 7^o Apocalypse XIX, 7; XXI, 2, 9; XXII, 17.
- 8^o La connaissance de l'Éternel. (Ésaïe XI, 9.)

Questions pour le mois de mai

1^o A quel usage spécial employa-t-on dans le désert le demi-sicle d'argent que chaque Israélite devait payer?

2^o Quel fut le premier faux pas de Joas?

3^o Dans quel récit du Nouveau Testament retrouvons-nous le coffre ou « trésor » du temple?

4^o Quelle parabole nous montre les effets que la parole de Dieu peut produire sur un cœur?

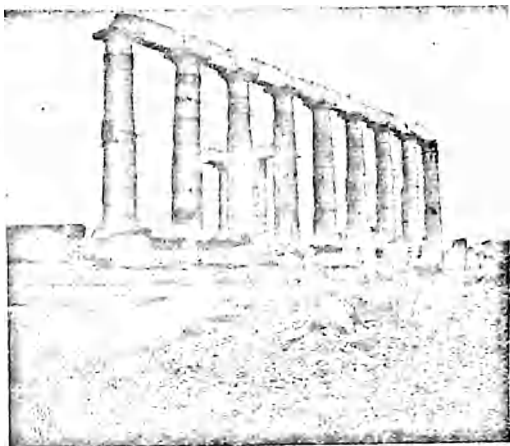
5^o A quoi cette Parole est-elle comparée dans l'épître aux Hébreux?

6^o Quel est le beau témoignage rendu à Jehoïada?

7^o Comment la parole que Zacharie le sacrificateur prononça en mourant, trouva-t-elle son accomplissement?

8^o Comment expliquez-vous le changement survenu dans la conduite de Joas? (Appuyez votre réponse d'un passage de l'Écriture.)

Ceux de nos jeunes lecteurs qui n'ont pas douze ans peuvent ne répondre qu'à cinq des questions proposées.



Autour des ruines d'un vieux temple

La vignette que vous avez sous les yeux représente les ruines d'un vieux temple grec, situé à quelque distance d'Athènes, à l'extrémité méridionale de la province de l'Attique. L'endroit est d'une rare beauté. Le temple couronne un haut promontoire, auquel on arrive par un pays accidenté et presque désert ; à peine rencontre-t-on, çà et là, une ou deux fermes isolées, gardées par des chiens féroces qui aboyent bruyamment sur votre passage et vous feraient un mauvais parti, si vous vous rapprochiez trop. Pour gagner le promontoire, on franchit un isthme élevé, puis soudain on débouche sur la terrasse occupée par le temple. On domine une vaste étendue de mer ; à l'horizon se détachent vaguement

quelques îles et îlots. De temps en temps passent de majestueux paquebots, fendant les flots avec puissance et laissant derrière eux un long sillon argenté. Ou bien ce sont des voiliers qui s'avancent plus lentement, mais avec bien plus de grâce ; à les voir d'un peu loin, on dirait d'immenses oiseaux blancs. Puis voici de gracieux bateaux de pêcheurs, aux voiles souvent rouge vif, dansant gaiement sur les vagues qu'ils semblent effleurer à peine. En arrière s'étend une longue chaîne de collines qui ferme si complètement le paysage qu'on se demande par où l'on est arrivé et comment on repartira.

C'est dans ce site, à la fois grandiose et sévère, très impressionnant pour quiconque est le moins du monde sensible à la puissance de Dieu révélée dans les œuvres de la création, que les anciens Grecs avaient élevé un temple magnifique en l'honneur d'une de leurs divinités. Ce qu'il en reste, vous pouvez en juger par vous-mêmes. Il y a cent ans, dix-neuf colonnes étaient encore debout ; aujourd'hui il n'en subsiste que onze, et l'on peut prévoir que si le monde existe encore dans un siècle, tout vestige de ce superbe édifice aura complètement disparu. En effet, le marbre qu'on y a employé, s'il a la propriété d'être d'une blancheur éclatante, a une consistance qui rappelle celle de la craie, et s'effrite, lentement, mais irrésistiblement, sous l'action de la pluie et du vent qui balaye avec fureur toute cette contrée si exposée.

Qu'auraient dit, pensez-vous, les architectes et les ouvriers qui travaillèrent à cet édifice, si on leur avait affirmé qu'au bout de vingt siècles environ, il ne resterait plus aucune trace de leurs pénibles efforts ? Mais laissez-moi vous demander sérieusement, à chacun de vous qui lisez ces lignes, quel est le but de votre activité. Les pauvres païens d'autre-

fois croyaient sincèrement apaiser leurs faux dieux en leur élevant des sanctuaires grandioses, dont les ruines même nous remplissent d'admiration. Mais vous, qui avez la Bible dans vos mains, qui, pour la plupart, avez été instruits dès votre enfance dans « les saintes lettres, » connaissez-vous le Seigneur Jésus comme votre Sauveur et faites-vous toutes choses en vue de Lui et pour Lui plaire? Si tel est le cas, heureux êtes-vous; car, dit le Seigneur lui-même, « quiconque entend ces miennes paroles et les met en pratique, je le comparerai à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc; et la pluie est tombée, et les torrents sont venus, et les vents ont soufflé et ont donné contre cette maison; et elle n'est pas tombée, car elle avait été fondée sur le roc. » (Matth. VII, 24, 25.)

Telles sont les pensées qui me venaient à l'esprit en contemplant les ruines de ce vieux temple. Je désire que tous mes jeunes lecteurs trouvent les vrais biens cachés dans les cieus, dont parle un cantique, et qu'ils s'amassent « un trésor qui ne défaille pas, dans les cieus, d'où le voleur n'approche pas, et où la teigne ne détruit pas; car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. » (Luc XII, 33, 34.)



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'AMATSIA

(2 Rois XIV, 1-20; 2 Chroniques XXV)

SOPHIE. — Le successeur de Joas fut sans doute un de ses fils?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il se nommait Amatsia, et régna vingt-neuf ans.

SOPHIE. — J'aime à croire qu'il fut un roi pieux ?

LA MÈRE. — Il est dit qu'il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, non pas toutefois d'un cœur parfait.

SOPHIE. — Que faut-il entendre par un cœur parfait ?

LA MÈRE. — C'est un cœur qui aime Dieu et sa Parole à tel point, qu'il ne se laisse détourner en aucune manière du chemin de la volonté de Dieu. On est heureux de voir que, dans une certaine mesure, Amatsia réalisa la chose au commencement de son règne. Lorsque la royauté fut affermie entre ses mains, il fit mourir les meurtriers de son père, mais pas leurs fils, agissant ainsi d'après la loi de Moïse, qui dit : « Les pères ne mourront pas pour les fils, et les fils ne mourront pas pour les pères, car chacun mourra pour son péché. » (1)

SOPHIE. — Mais comment Amatsia se laissa-t-il aller au mal ?

LA MÈRE. — Nous le verrons tout à l'heure. Considérons d'abord ce qui nous est dit de son obéissance. Il rassembla une armée de 300,000 hommes dans le royaume de Juda, et ne la jugeant pas suffisante, il engagea encore 100,000 hommes d'Israël, auxquels il paya une somme de cent talents (un million de francs).

SOPHIE. — Faisait-il bien de prendre ces hommes, d'autant plus qu'Israël marchait dans l'idolâtrie ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Le croyant n'a pas à chercher l'appui du monde, ni de ceux qui, tout en professant de servir Dieu, marchent dans la désobéissance envers Lui. L'apôtre Paul nous dit : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules, car quelle participation y a-t-il entre la

(1) Deutéronome XXIV, 16.

justice et l'iniquité (1)? » Et aussi : « Si quelqu'un appelé frère est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou outrageux, ou ivrogne, ou ravisseur, n'ayez pas de commerce avec eux, ne mangez pas même avec un tel homme (2). »

SOPHIE. — Est-ce que Amatsia aurait pu, d'après la loi de Moïse, comprendre la chose aussi bien que nous qui la connaissons par le Nouveau Testament?

LA MÈRE. — La pensée de Dieu, qui condamné tout mélange avec le mal, se trouve dans la loi par la défense expresse de toute alliance avec les nations (3). Mais afin que le roi sût expressément que les relations avec Israël désobéissant et idolâtre étaient coupables, l'Éternel lui envoya un homme de Dieu, pour le prévenir des conséquences qui résulteraient de son péché.

SOPHIE. — Dieu a été bon d'avertir ainsi le roi.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. « Il garde les pieds de ses saints (4). » C'est ce que Dieu fait constamment avec nous, afin de nous préserver de chutes. Il est dit aussi : « Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher ; je te conseillerai, ayant mon œil sur toi (5). » Les paroles de l'homme de Dieu renferment en outre une précieuse instruction : « C'est en Dieu qu'est le pouvoir, pour aider et pour faire tomber. » Josaphat l'avait compris lorsque, dans sa prière, il dit : « En ta main est la puissance et la force, et nul ne peut te résister (6). » Bien qu'il eût une armée d'environ un million d'hommes (7), il commença par invoquer Dieu.

SOPHIE. — Amatsia dut s'estimer heureux d'avoir été averti à temps, n'est-ce pas ?

(1) 2 Corinthiens VI, 14. — (2) 1 Corinthiens V, 11.

(3) Deutéronome VII, 2-3. — (4) 1 Samuel II, 9.

(5) Psaume XXXII, 8. — (6) 2 Chroniques XX, 6.

(7) 2 Chroniques XVII, 12-19.

LA MÈRE. — Certainement. Une chose toutefois le contrariait : il avait déjà livré aux hommes d'Israël les cent talents. Mais l'homme de Dieu lui dit : « Il appartient à l'Éternel de te donner plus que cela. » Si donc nous avons à subir une perte par obéissance à Dieu, il en tiendra compte lui-même et ne nous laissera manquer de rien.

SOPHIE. — Cela me rappelle les paroles du Seigneur aux disciples : « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses ; mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus (1). »

LA MÈRE. — Parfaitement, Sophie ; nous pouvons le dire d'autant plus, maintenant que nous connaissons Dieu comme Père. Il s'occupe de tout ce qui nous concerne ; il a compté même les cheveux de notre tête (2). Il veut que nous n'ayons pas d'autre souci que celui de Lui obéir, sans nous inquiéter des conséquences. Beaucoup d'enfants oublient qu'ils sont exactement dans la même position vis-à-vis de leurs parents. On les entend quelquefois raisonner sur des ordres reçus, plutôt que d'obéir simplement et promptement par amour. Ils oublient que leurs parents n'exigent rien qu'ils ne puissent accomplir. On voit, fréquemment aussi, des enfants obéir en vue d'une récompense. Cela dénote, hélas ! un cœur gouverné par l'égoïsme et non par l'amour pour le Seigneur et pour leurs parents.

SOPHIE. — Le roi dut être bien inquiet en se voyant exposé à perdre une si grande somme ?

LA MÈRE. — Sans doute, mais il obéit immédiatement, et renvoya chez eux les hommes d'Israël, ce qui les mit dans une ardente colère.

(1) Matthieu VI, 32-33. — (2) Matthieu X, 30.

SOPHIE. — Ils auraient dû, au contraire, être heureux d'avoir obtenu leur solde comme s'ils eussent combattu.

LA MÈRE. — C'est vrai; mais hélas! » les pieds de l'homme sont rapides pour verser le sang (1). » Quant à Amatsia, il pouvait compter sur le secours de l'Éternel, ce qui le fortifia. Il conduisit son armée contre les Édomites, dans la vallée du Sel, située à l'extrémité sud de la mer Morte, et remporta une grande victoire. Mais, pendant ce temps, l'armée d'Israël qui avait été renvoyée, se vengea en ravageant et en pillant plusieurs villes de Juda, et en frappant trois mille hommes.

SOPHIE. — Je suis étonnée, maman, de voir que Dieu ait permis une telle chose.

LA MÈRE. — Cela peut paraître étrange, en effet; mais nos manquements portent toujours leurs conséquences, et Amatsia n'avait pas honoré Dieu en s'adressant aux hommes d'Israël. Mais Dieu avait sans doute ses raisons pour permettre que ces villes seules subissent ce jugement, car rien de ce qui arrive n'est l'effet du hasard. Dieu a la haute main sur tout ce qui se fait ici-bas, gouvernant tout, quoique d'une manière cachée pour le moment.

SOPHIE. — Je pense qu'après la victoire d'Amatsia sur les Édomites, sa foi fut bien fortifiée.

LA MÈRE. — Il aurait dû en être ainsi; mais au lieu de donner gloire à l'Éternel et de le reconnaître comme le seul vrai Dieu, il emporta les dieux d'Édom et leur rendit culte, commettant ainsi le plus grave des péchés dont un Israélite pût se rendre coupable. Aussi la colère de Dieu s'embrasa-t-elle contre lui. L'Éternel lui envoya un prophète pour le reprendre; Amatsia refusa de l'écouter.

(1) Romains III, 15.

SOPHIE. — J'étais loin de penser que le roi oublierait si promptement l'Éternel. Ne revint-il pas d'un tel égarement ?

LA MÈRE. — Hélas non ! Sophie. Enorgueilli par sa victoire, comme s'il la devait à ses propres forces, il proposa à Joas, roi d'Israël, une bataille. Joas lui envoya un message, lui montrant, sous une forme allégorique, quelle en serait l'issue. Il lui fit dire : « L'épine qui est au Liban a envoyé au cèdre qui est au Liban, disant : Donne ta fille pour femme à mon fils. Et une bête des champs qui est au Liban a passé, et a foulé l'épine. » Il comparait ainsi Amatsia à une épine et lui-même à un cèdre, comme pour dire : « Toi qui es si peu de chose, comment oses-tu me faire des propositions ? Mon armée l'écrasera. » Il ajoute encore : « Pourquoi le mettrais-tu aux prises avec le malheur, et tomberais-tu, toi, et Juda avec toi ? »

SOPHIE. — Le roi d'Israël, à part son orgueil, raisonnait très sagement, bien qu'il marchât, comme tu me l'as raconté, dans l'idolâtrie de Jéroboam.

LA MÈRE. — Il arrive souvent qu'un infidèle a plus de discernement qu'un croyant en chute, que Dieu aveugle pour le faire tomber sous le jugement qu'il s'est attiré lui-même.

SOPHIE. — Malgré cet avertissement, Amatsia persista donc dans son projet de faire la guerre ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Tu le vois, c'est ainsi que l'homme se prépare lui-même pour le jugement (1), en marchant obstinément dans sa propre voie. Amatsia rencontra le roi d'Israël à Beth-Shémesh, ville des Lévites, située à cinquante kilomètres au sud-ouest de Jérusalem ; l'armée de Juda fut battue et Amatsia fait prisonnier. Les Israélites abattirent

(1) Romains IX, 22.

la muraille de la ville sur une longueur de quatre cents coudées ; Joas prit un grand butin, puis retourna à Samarie.

SOPHIE. — Amatsia dépouillé et humilié par une telle défaite, ne rechercha-t-il pas l'Éternel ?

LA MÈRE. — Il ne paraît pas. Il vécut encore dix-sept ans. Le seul fait que mentionne la Parole pendant cette période, c'est qu'à la suite d'une conspiration, Amatsia s'enfuit à Lakis, ville de Juda, située à l'ouest du territoire, et y fut mis à mort. On l'enterra avec ses pères à Jérusalem.

SOPHIE. — Quelle triste fin ! Et combien le peuple, aussi bien que le roi, était tombé !

LA MÈRE. — Oui, Sophie. On peut lire la description de cet état malheureux dans les livres des prophètes Ésaïe et Osée, qui prophétisèrent dès ce temps-là.



Jim, le petit esclave

L'histoire que je vais vous raconter se passait, il y a une cinquantaine d'années, en Amérique. A cette époque, la traite des nègres n'avait pas été abolie dans le Nouveau Monde, et les blancs qui y habitaient possédaient pour la plupart de nombreux esclaves. Quelques maîtres en avaient de deux à trois cents — hommes, femmes et petits enfants — vivant dans de misérables huttes au milieu des plantations qu'ils devaient cultiver.

Pendant toute la journée, un homme à l'air farouche les surveillait, un fouet à la main, et si l'un des malheureux, accablé de fatigue, paraissait moins actif que d'ordinaire, la corde cinglante le rappelait bien vite à son devoir. Les petits enfants devaient

travailler tout aussi bien que les hommes et les femmes ; ils avaient à porter de lourds paniers sur leurs têtes, ou à arracher les mauvaises herbes, tandis que le soleil dardait sur eux ses rayons brûlants.

Mais ce qui est pire que tout le reste, c'est que ces pauvres gens pouvaient être achetés et vendus comme autant de têtes de bétail. Si un maître estimait qu'un enfant ne fût pas assez fort pour fournir la somme de travail qu'il attendait de lui, il le vendait à quelqu'un d'autre, ne se faisant aucun scrupule de séparer le petit être de son père et de sa mère. Quelquefois un mari était vendu et lorsque sa femme, laissée seule, pleurait, le cœur brisé par la douleur, le maître la faisait impitoyablement fouetter. Quelques planteurs étaient bons pour leurs esclaves, mais ceux-ci couraient toujours le risque d'être vendus à d'autres, si leur propriétaire avait besoin d'argent.

Le petit garçon dont je vais vous parler s'appelait Jim. C'était un négriillon vif et gai, à la chevelure crépue, aux yeux brillants. Il avait à peu près huit ans et vivait dans une cabane, bâtie à la limite d'une immense plantation de cotonniers.

Jim n'avait jamais connu son père, mort peu après sa naissance, et il avait perdu sa mère une semaine avant le moment où s'ouvre notre récit. Le pauvre enfant se trouvait ainsi absolument seul au monde.

Jusqu'à ce moment-là, Jim n'avait jamais été cruellement traité par son maître, et il n'avait pas eu à travailler avec les autres nègres. Mais un matin le surveillant des esclaves entra dans la hutte où Jim dormait paisiblement. Pauvre petit, il avait oublié ses chagrins et croyait sentir sa mère tout près de lui.

-- Lève-toi, fit l'homme en le touchant avec son

fouet, tu es assez grand pour travailler maintenant.

— Est-ce toi, maman ? murmura l'enfant en se frottant les yeux ; puis, voyant le surveillant, il tressaillit et se leva d'un bond.

— Oh ! que voulez-vous, monsieur ? Vraiment, je n'ai rien fait de mal ?

— Ça se peut, répondit l'homme, et ce n'est pas le moment de commencer ; autrement, gare à toi ! Et il fit claquer son fouet devant la figure de l'enfant tout épouvanté. « Tu dois venir travailler aujourd'hui et je te conseille de te dépêcher. Suis-moi. » Et il conduisit Jim au milieu de la plantation où, dès l'aube, les nègres étaient à l'ouvrage. Les hommes et les femmes recueillaient le coton et en déposaient les masses floconneuses dans des corbeilles que les enfants devaient emporter à mesure qu'elles étaient pleines.

Tout d'abord Jim trouva que c'était très amusant de porter son panier ici et là et de suivre des yeux les mouvements rapides des travailleurs. Cela ne dura guère et à mesure que la journée avançait, il se sentit de plus en plus fatigué ; tous les membres lui faisaient mal et il avait peine à mettre un pied devant l'autre. Mais le terrible surveillant était là, l'œil vigilant et la main prompte ; si l'un des esclaves avait le malheur de s'arrêter un instant dans sa besogne, le fouet s'abattait sur ses épaules. Aussi Jim tint bon jusqu'au soir, mais quand enfin il put rentrer dans sa cabane, il se jeta par terre et se prit à pleurer, appelant sa mère et suppliant Dieu de lui venir en aide. Jim avait entendu parler du tendre Père céleste qui veille sur le plus faible de ses enfants.

Après avoir soupé d'une croûte de pain et d'une tasse d'eau, l'enfant s'endormit et rêva du beau pays

de Canaan dont parlait le cantique que sa mère aimait à chanter :

« Oh ! quel parfait bonheur
Après tant de labeur. »

Le refrain bien connu était sur les lèvres de Jim lorsqu'il se réveilla et, avant de partir pour le travail, il demanda au Seigneur de prendre soin de lui et de le faire sortir de cette terrible plantation.

Dieu exauça la prière du petit Jim.

Le jour suivant, comme il se hâtait d'accomplir sa tâche quotidienne, le maître vint pour inspecter ses esclaves ; après un moment, il dit au surveillant : « Demain, vous mènerez vingt de ces enfants au marché. Le travail ici est trop rude pour eux ; du reste, j'ai besoin d'argent. »

Le lendemain matin de bonne heure, Jim se trouva sur la route conduisant à la ville la plus rapprochée ; avec lui étaient vingt de ses camarades ; une chaîne rivée à leurs poignets les attachait les uns aux autres.

La course était longue, et les pauvres petits étaient épuisés de fatigue lorsqu'ils atteignirent la fin du trajet. Sur la place du marché régnaient une cohue et un brouhaha indescriptibles. Jim se sentait tout ahuri et ne savait plus ce qu'il faisait.

Bientôt le surveillant le fit monter sur un grand bloc de bois et d'une voix retentissante annonça que l'enfant était à vendre, mais qu'il ne le céderait pas à moins de 300 dollars (à peu près 1500 francs). Un gros homme, à l'air brutal, s'approcha, la pipe à la bouche, et se mit à tâter les membres de Jim pour s'assurer s'il était fort et bien portant. Le petit garçon épouvanté, commença à sangloter piteusement en gémissant : « Oh ! maman, maman, que vais-je devenir ? »

Un monsieur anglais qui traversait le marché entendit le cri douloureux de l'enfant. Son cœur était déchiré à la vue de tant de misères et il jeta sur Jim un regard de compassion. Le petit, apercevant une figure sympathique, tendit les bras dans la direction de l'étranger. Le surveillant le frappa brutalement en lui enjoignant de se tenir tranquille. Mais le monsieur ne put résister à la muette prière du négriillon et s'avancant, il demanda :

— Combien voulez-vous pour cet enfant ?

— Trois cents dollars, monsieur.

L'Anglais sortit son portefeuille ; il ne contenait pas la somme demandée, mais il savait qu'il lui restait assez d'argent à la maison. Il hésita un instant.

— C'est cher, se dit-il, et que faire de cet enfant ? » Mais un nouveau regard jeté sur Jim le décida. Les yeux de l'enfant étaient égarés, il tremblait de tous ses membres ; les larmes inondaient ses joues.

— J'achèterai ce garçon, fit l'étranger, et s'éloignant à la hâte il revint bientôt avec la somme demandée. Le surveillant signa un reçu prouvant que trois cents dollars lui avaient été remis, et Jim devint la propriété de son nouvel ami.

Celui-ci le conduisit à l'écart, loin de la foule ; puis il lui dit : « Maintenant tu es libre ; personne ne peut plus t'acheter. J'ai payé pour toi. Que vas-tu faire ? »

Jim saisit la main de son protecteur et la couvrant de baisers, s'écria : « Oh ! merci, merci ; je resterai avec vous, je travaillerai pour vous, je vous aime ; je ne vous quitterai jamais. »

Jim suivit son protecteur en Angleterre et Je servit fidèlement pendant de longues années. C'était sa joie que de travailler pour celui qui avait payé sa rançon.

Il se peut qu'en lisant cette histoire vous vous

disiez : « Je suis bien content de n'être pas un esclave. » Que penserez-vous quand je vous répondrai que je connais des centaines d'enfants dans ce pays-ci qui sont des esclaves ? Ils ont tous le même maître. Ce maître dur et impitoyable les charge de chaînes et les entraîne à commettre toutes sortes de mauvaises actions ; et quand ils ont fait le mal et doivent en porter les conséquences, il les laisse se tirer d'affaire comme ils peuvent. Jamais il ne leur tend une main secourable ; jamais il ne leur vient en aide quand ils sont malheureux. Mais, pire que tout cela, ce maître trompe ses pauvres esclaves ; il met devant eux des tentations sans nombre ; il leur offre tout ce que leur cœur peut désirer ; mais à peine étendent-ils la main pour saisir l'objet de leurs convoitises, que le beau rêve s'évanouit et les infortunés se trouvent seuls avec leur désespoir. Je vous dirai le nom de ce maître cruel. C'est Satan. Et je crains que plus d'un des enfants qui lisent ces lignes ne soit son esclave. Vous ne vous en rendez pas compte peut-être, mais la Bible dit que, si vous n'êtes pas un enfant de Dieu, vous êtes un enfant de Satan. Ou bien vous possédez la vie éternelle ; ou bien la colère de Dieu repose sur vous.

N'est-ce pas une terrible alternative ?

Avez-vous dit *un* mensonge ? Avez-vous désobéi *une* seule fois ? Avez-vous prononcé *une* seule méchante parole ? Avez-vous eu *une* seule mauvaise pensée ? Alors le ciel vous est fermé. Vous ne pouvez effacer *un seul* de vos péchés, et pourtant *tous* doivent être ôtés avant que vous puissiez vous tenir en la présence de Dieu.

Mais quelqu'un a eu pitié de vous, quelqu'un vous a aimé. Il est descendu vous chercher là où vous gisiez sans force ; il a combattu pour vous. Le Seigneur Jésus a lié l'homme fort ; il a remporté la vic-

toire sur Satan. Mais pour jouir de cette victoire vous devez croire ce que Jésus vous dit. Il a payé votre dette ; il vous a rachetés ; vous êtes libre. Ne voulez-vous pas accepter cette bonne nouvelle *maintenant* et remercier le Seigneur Jésus de ce qu'il a fait pour vous ?

Allez-vous être moins reconnaissant que ne le fut le petit Jim ? Oh ! jetez-vous aux pieds de Jésus aujourd'hui même ; louez-le pour son amour et cherchez auprès de Lui la force pour le suivre et le servir.

« Vous avez été rachetés..., non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. » (1 Pierre I, 18-19.)

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

QUELQUES DÉTAILS SUR LES DESCENDANTS DES FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE JUSQU'À LA FONDATION DE HERRNHUT (*suite*)

L'homme dont le Seigneur se servit surtout pour l'œuvre qu'il avait en vue, fut un simple artisan, homme de Dieu et vrai ministre de l'Évangile, « non par l'homme, ni de la part des hommes, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père. » (Galates I, 1.) Il se nommait Christian David, et était né en 1690, à Senftleben, en Moravie. Né et élevé dans le papisme, il montrait un grand zèle à en pratiquer toutes les ordonnances ; mais il ne trouvait pas, en les accom-

plissant, le repos de son âme, lorsque sa conscience le condamnait pour quelque faute commise, et il n'y trouvait pas non plus la force nécessaire pour combattre et vaincre le péché. Dans sa jeunesse, il fut employé à garder les vaches et les brebis, ensuite il apprit l'état de charpentier. Dans l'endroit où il vivait alors, il fit la connaissance de quelques chrétiens évangéliques qui lui montrèrent que le culte des saints et les pratiques romaines n'étaient que des commandements d'homme. Cela ébranla sa foi en l'Église de Rome. Dans la même ville se trouvaient quelques hommes pieux qui, à cause de leurs réunions et des livres qu'on avait saisis chez eux, avaient été emprisonnés dans une cave. Christian les entendait là prier et chanter jour et nuit, ce qui lui fit une profonde impression, mais il ne se rendait pas compte de ce qui agissait en eux et leur donnait dans l'épreuve une telle paix et une telle joie.

Les Juifs avaient aussi une synagogue dans cet endroit. Christian voyant le zèle et la fidélité avec lesquels ils observaient leur loi et célébraient leur culte, s'attacha à eux. Mais s'étant entretenu avec eux, il fut jeté dans une grande perplexité, ne sachant plus qui avait raison, les catholiques romains, les prisonniers ou les Juifs.

Il n'avait point encore vu de Bible. Ayant appris que ce livre était la parole de Dieu, il désira vivement l'avoir et réussit à se le procurer. A force de lire et de comparer ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, les doutes qui l'avaient tourmenté disparurent, et il vit que Jésus était bien le Messie promis. Mais de nouvelles incertitudes surgirent dans son esprit : il se demanda si la Bible était bien la parole de Dieu. Mais plus il l'étudia, plus il vit comme toutes les promesses et les menaces qu'elle contient, s'étaient accomplies ; il vit aussi avec quelle vérité

L'Écriture trace le caractère des méchants et des croyants et décrit le combat de l'esprit et de la chair. Il comprit ainsi que la Bible est vraiment la parole de Dieu, et que la religion chrétienne, telle que cette Parole la présente, est la seule vraie religion pour laquelle des milliers et des milliers d'hommes ont sacrifié leur vie dans tous les siècles. Dès lors la Bible fut sa lecture favorite et journalière, son délassement et son étude après le travail. Jusqu'à la fin de ses jours, il s'en occupa avec assiduité, et il en était si fortement imprégné que son langage et sa manière de s'exprimer s'en ressentait. C'est d'après la Bible qu'il apprit à écrire et qu'il se forma des caractères qui lui étaient particuliers.

Ayant acquis la conviction que la doctrine luthérienne était celle de l'Écriture sainte, il résolut de se joindre à cette Église. Pour cela, il alla en Hongrie, et lorsqu'il entendit à Tyrnau (1), pour la première fois, le chant d'un cantique dans un temple luthérien, il fut ravi de joie. Mais il n'avait pas encore appris que ceux qui cherchent Dieu ont souvent plus de zèle et d'amour que ceux qui prétendent l'avoir trouvé. Les luthériens de Hongrie craignaient d'encourir les peines sévères édictées contre ceux qui recevraient un prosélyte catholique, et ils conseillèrent à Christian d'aller en Saxe. Il y consentit d'autant plus volontiers, que le clergé romain commençait à l'épier.

Il se rendit d'abord à Leipzig, puis à Berlin. Là, abjurant entièrement le catholicisme, il prit la Cène pour la première fois dans l'Église luthérienne. Mais il ne trouva pas encore là ce à quoi il s'était attendu. Il vit partout chez les protestants le désordre et l'impie, et s'aperçut qu'il ne pouvait pas lui-même

(1) Petite ville de Hongrie, au nord-est de Presbourg.

vivre sérieusement, sans être un objet de mépris pour le plus grand nombre, et sans rencontrer l'opposition sous toutes sortes de formes. Il s'engagea alors comme soldat, pensant être plus indépendant quant à la conscience. C'était une idée étrange, qui montre que jusqu'alors il n'avait pas encore trouvé la lumière dont son âme avait besoin. Il dut bientôt être désappointé, et quitta l'armée pour retourner en Silésie, afin d'y exercer son premier état de charpentier. Mais persécuté par les Jésuites, il se rendit en 1717, à Gœrlitz, en Lusace (1).

Là il fit la connaissance d'enfants de Dieu plus éclairés, et trouva enfin ce après quoi son cœur soupirait depuis si longtemps, la paix et l'assurance du salut, fruits de la foi au Seigneur Jésus, sans les œuvres de la loi, comme il le prêcha dès lors lui-même. Il se maria et vécut avec sa femme d'une vie tout à fait exemplaire. Mais il se sentait appelé à annoncer l'Évangile partout où Dieu le conduirait; sa femme, de santé plutôt délicate, ne pouvait l'accompagner, mais d'accord avec lui, elle ne mettait point d'obstacles à ses fréquents voyages. C'étaient ses compatriotes qu'il avait surtout à cœur de visiter, et aucun danger, car il y en avait beaucoup à courir, ne put l'empêcher d'aller vers ceux qui recherchaient la vérité, afin de les éclairer et de les fortifier.

C'est ainsi que, dans cette même année 1717, il arriva chez les frères Neisser, à Sehlen. Il leur expliqua de quelle manière ils devaient lire l'Écriture pour qu'elle leur fût en réelle bénédiction. Puis eu égard aux circonstances douloureuses où ils se trouvaient, il leur développa ces paroles de l'épître de Jacques, si appropriées à leur position : « Estimez-

(1) La Lusace, contrée au nord de la Bohême, appartenant à la Saxe.

le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en lutte à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais que la patience ait son œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien. Et si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné. » (Jacques 1, 2-5.)

Ils furent profondément touchés des paroles si simples et si vraies de cet homme de Dieu. Dans le sentiment de leur misère spirituelle, ils désiraient ardemment se rapprocher des contrées où il leur semblait qu'il y avait tant de chaleur et de vie, car ils pensaient que tous les luthériens étaient comme Christian David. Ils le prièrent donc de leur chercher dans un pays protestant un endroit où ils pussent s'établir et vivre selon la piété. (A suivre)



Prière

Seigneur Jésus, que puis-je faire
 Pour toi qui m'aimas le premier,
 Tendre Sauveur qui, sur la terre,
 Vins me chercher et me sauver ?

Fais que mon cœur soit plein de zèle
 Pour t'honorer et te servir,
 Et que toujours je me rappelle
 Ce que pour moi tu dus souffrir.

Et bien que je ne sois encore
 Qu'un enfant faible et tout petit,
 Je sais que si ma voix t'implore,
 Tu me conduis par ton Esprit.

Oh ! que dans ma faiblesse extrême
 Je reste auprès du Bon Berger,
 Car n'as-tu pas dit que toi-même
 Tu veux toujours me protéger ?



Réponses aux questions du mois de mai

1. Exode XXXVIII, 25-28.
2. 2 Rois XII, 3.
3. Luc XXI, 1-3.
4. Matthieu XIII, 1-23.
5. Hébreux IV, 12.
6. 2 Chroniques XXIV, 16.
7. 2 Chroniques XXIV, 24-25.
8. Joas avait subi la bonne influence de Jehoïada, mais il n'y avait pas eu chez lui un profond travail de cœur, et au jour de la tentation il succomba. (Matthieu VII, 26-27.)

Questions pour le mois de juin

1. A qui Dieu put-il dire : « Marche devant ma face et sois parfait » ?
2. Quelle fut la première erreur d'Amatsia ?
3. Quelle autre parabole nous parle de l'épine ?
4. Qu'est-ce que la parole de Dieu nous dit quant à nos relations avec le monde ?
5. Quelles sont les trois choses qui caractérisent le monde ?
6. Citez deux passages parlant de l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents.
7. Quel exemple le Seigneur Jésus nous donne-t-il à cet égard ?



Un courageux garçon

Le garçon dont je veux vous parler aujourd'hui se nommait Robert. Il habitait avec ses parents une pauvre cabane au bord de la mer, dans une région sauvage et presque déserte. Des falaises abruptes, des rochers escarpés surplombant l'océan, une plage rocailleuse, une nature tourmentée, voilà ce que Robert avait toujours vu autour de lui depuis sa plus tendre enfance.

Son père, que nous appellerons Conrad, était un pêcheur et Robert qui, pour son âge, était fort, intrépide et adroit, l'accompagnait souvent en mer. Travailler pour ses parents était toute sa joie, car Robert était un fils soumis et obéissant.

Un jour le père partit seul sur son petit bateau. Robert devait rester à la maison pour aider à sa mère qui n'aurait pu faire face à toute la besogne que son mari laissait derrière lui. La pêche avait

été fructueuse la veille, et de nombreux poissons devaient être nettoyés et préparés pour la salaison.

Ce matin-là tout annonçait une belle journée ; le vent était favorable et la barque du pêcheur glissait, légère et rapide, sur les flots étincelants au soleil. Cependant les efforts de Conrad ne furent pas couronnés de succès. Le poisson ne mordait pas et vers midi le pêcheur, découragé, résolut d'abandonner la haute mer et d'aborder sur un promontoire qui s'avancait bien loin dans l'océan. Conrad savait parfaitement qu'à la marée haute, l'endroit où il se trouvait serait recouvert par les flots ; mais comme il avait eu soin d'amarrer son bateau à une faible distance, il ne craignait rien. S'installant donc à l'extrémité des rochers qui tombaient à pic dans la mer, il jeta sa ligne et se mit à pêcher.

Pendant ce temps sa femme et son fils travaillaient de leur côté ; ils éventraient les poissons, les nettoyaient, les salaient, puis les suspendaient à des poutres affectées à cet usage.

Mais tandis que les uns et les autres étaient absorbés par leurs occupations, le temps avait changé. Le ciel, si clair quelques heures auparavant, s'était chargé de lourds nuages noirs et le vent s'était levé. Les oiseaux de mer semblaient épouvantés ; ils décrivaient dans l'air de longs circuits en poussant de rauques et sauvages clameurs. La mer se couvrait d'ombres sinistres et les vagues qui, le matin, folâtraient si joyeuses, maintenant se frangeaient d'écume et grondaient sourdement. Tout disait qu'une tempête allait éclater.

Robert, entendant siffler les premières rafales, saisit son béret et courut sur la falaise d'où il espérait apercevoir la barque de son père. Longtemps ses yeux sondèrent en vain les profondeurs de l'océan. Autour de lui le vent mugissait et les flots en

furie fouettaient son visage de leur écume aveuglante. Enfin, sur la crête d'une vague, l'enfant crut reconnaître l'embarcation désirée.

Joyeux, il se hâta de retourner à la cabane pour annoncer la bonne nouvelle à sa mère. « Papa arrive, cria-t-il, j'ai vu le bateau ! » La mère qui, dans son angoisse, ne pouvait rester inactive, suivit son fils. Celui-ci, bravant la tempête, s'élançait vers la plage ; il voulait être le premier à recevoir son père chéri.

Le bateau, chassé par le vent, est tout près de terre maintenant. Quelques minutes encore et il abordera. Mais... oh ! désespoir ! aucune main ne tient le gouvernail ; personne ne manie les rames ; le bateau est vide ! Une vague plus haute que les autres le jette sur le sable ; la mère et le fils accourent pour trouver qu'il ne contient qu'un filet, une ligne et quelques poissons. Je renonce à vous décrire la consternation de la malheureuse femme et celle de Robert.

La mère se tordait les mains sans pouvoir parler, mais le garçon, inspectant d'un œil exercé la pauvre petite embarcation, découvrit bientôt la clef du mystère. Il remarqua que le câble destiné à amarrer la barque n'était pas enroulé à sa place habituelle, mais traînait sur le sable. Il en conclut que son père avait abordé quelque part et avait amarré le bateau, mais que celui-ci avait été entraîné par la violence des flots avant que le pêcheur ne s'en fût aperçu.

Quel parti prendre ? Robert n'hésita pas une seconde. Il poussa le bateau vers la mer, sauta dedans et, saisissant les lourds avirons que ses bras avaient peine à manœuvrer, il s'apprêta à s'en aller à la recherche de son père. « Papa est resté sur les rochers, » cria-t-il à sa mère qui, dans son épou-

vante, ne songeait pas même à l'arrêter ; puis rassemblant toutes ses forces, il dirigea hardiment le bateau dans la direction voulue.

Le jeune garçon connaissait le promontoire d'où son père avait l'habitude de pêcher, mais il savait aussi qu'à la marée montante les rochers seraient recouverts par la mer, et que, s'il ne se hâtait pas, ce père bien-aimé périrait infailliblement.

Pauvre Robert ! Autour de lui le vent faisait rage ; les vagues livraient de terribles assauts à la petite barque qui, semblable à une coquille de noix, n'était qu'un jouet pour les flots en démente ; mais le brave garçon luttait toujours. Sans aucun doute, Dieu arma son bras de la force nécessaire, car, à lui seul, jamais il n'aurait pu venir à bout de sa périlleuse entreprise.

Après plus d'une heure passée en efforts héroïques, Robert se trouva dans le voisinage des rochers bien connus, et il put enfin apercevoir son père debout sur le point le plus élevé du promontoire. Il n'était que temps. Déjà le pêcheur avait de l'eau jusqu'à mi-corps ; quelques minutes de plus et il n'aurait pu résister davantage à la tempête furieuse. Du reste, Conrad avait lui-même perdu tout espoir de salut. Absorbé par sa pêche, il ne s'était pas aperçu tout d'abord de l'approche de l'orage ; lorsqu'il avait enfin réalisé le danger qui le menaçait, il avait voulu gagner en toute hâte son bateau ; mais à sa consternation, l'embarcation avait disparu. Toute issue du côté de la terre était coupée depuis longtemps. Que faire ? Conrad était un chrétien ; il savait que Dieu seul pouvait le sauver ; aussi dans sa détresse éleva-t-il son cœur vers le Seigneur dans une ardente prière, le suppliant de lui envoyer du secours, si telle était sa volonté. Puis il attendit, rassemblant toute son énergie pour chercher à re-

tarder le moment où il devrait céder à l'effort continu du vent et des vagues.

Mais Dieu veillait sur le pauvre pêcheur. Ce fut Lui qui mit dans le cœur de Robert le courage nécessaire pour affronter les éléments déchaînés ; ce fut Lui qui fortifia les bras de l'enfant, qui le guida sur la mer en furie et qui enfin le conduisit jusqu'au pied des rochers auxquels son père se tenait cramponné.

La barque est tout près maintenant ; profitant d'un instant où, soulevée par une vague formidable, elle arrive à sa portée, Conrad prend son élan et d'un bond hardi se trouve aux côtés de son fils. Il est sauvé !

« Mon fils ! mon brave enfant ! que Dieu te bénisse, » s'écrie-t-il. Et, saisissant les avirons, il se met à ramer lui-même, tandis que Robert, épuisé par tant d'efforts, s'accroupit à ses pieds.

Chassée par la tempête, la barque du pêcheur tantôt s'élevait sur la crête des vagues, tantôt disparaissait dans l'abîme qui se creusait entre elles ; la pluie tombait à torrents ; l'ouragan redoublait de violence, mais ni Robert, ni son père, n'en étaient troublés. Ils savaient que le Dieu qui venait de faire pour eux de si grandes choses les conduirait sûrement « au port qu'ils désiraient. »

Ils abordèrent enfin et mêlèrent leurs larmes de joie à celles de la mère qui les attendait, le cœur déchiré par l'inquiétude. Et ce soir-là de ferventes actions de grâces montèrent de l'humble cabane sur la falaise jusque devant le trône de Dieu. C'était l'hommage de cœurs reconnaissants pour la merveilleuse délivrance opérée en leur faveur.

Robert avait, sans hésiter, exposé sa vie pour sauver celle de son père. Mais il en est *Un* qui a donné sa vie en rançon pour un grand nombre. Il

s'est laissé clouer sur une croix infâme, afin que tous ceux qui croient puissent être sauvés par son sang précieux. Vous savez *Qui* a fait cela, mais le connaissez-vous, Lui-même, par la foi? Êtes-vous venu à Lui, comme un pécheur perdu, sentant que sans Lui il n'y a pas d'espoir pour vous? L'avez-vous appelé « *mon* Sauveur? » Si vous l'avez fait, alors vous lui appartenez pour le temps et pour l'éternité et vous pouvez l'aimer, le servir et l'honorer ici-bas en attendant de partager sa gloire dans la maison du Père.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'OZIAS

(2 Rois XIV, 21-22; XV, 1-7; 2 Chroniques XXVI)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que l'on conspira contre Amatsia, comme contre Joas. Était-ce en vue de s'emparer du pouvoir?

LA MÈRE. — Dieu permettait cela comme un jugement sur ces rois coupables; mais les meurtriers visaient sans doute à occuper le trône, comme cela eut lieu déjà plusieurs fois dans l'histoire des rois d'Israël. Après la mort d'Amatsia, tout le peuple désigna comme son successeur Ozias, appelé aussi Azaria. Dieu voulait qu'il y eût toujours un membre de la famille de David sur le trône.

SOPHIE. — Le peuple semble l'avoir compris en faisant roi le fils d'Amatsia.

LA MÈRE. — C'est possible, mais sans penser accomplir la volonté de Dieu, il pouvait, par orgueil, tenir à ce qu'un descendant de David fût roi. Quoi

qu'il en soit, Dieu veille toujours à l'accomplissement de ses desseins, malgré la méchancelé des hommes et la désobéissance de son peuple.

SOPHIE. — J'espère que ce nouveau roi profita des expériences faites par ses prédécesseurs et se montra fidèle jusqu'à la fin.

LA MÈRE. — Son règne fut long et glorieux ; il dura 52 ans. Comme celui de Joas, il se divise en deux parties. Dans la première, Ozias rechercha l'Éternel pendant les jours d'un homme de Dieu nommé Zacharie ; « Dieu le fit prospérer et l'aida merveilleusement jusqu'à ce qu'il devint fort. » Mais ensuite il s'enorgueillit et encourut un jugement de Dieu, comme nous le verrons.

SOPHIE. — Je préfère apprendre l'histoire d'Ozias pendant les années où il rechercha l'Éternel, plutôt que d'entendre parler du mal dans lequel il est tombé.

LA MÈRE. — Je te comprends, Sophie ; mais la parole de Dieu étant la *vérité* (1) nous parle des choses telles qu'elles sont, afin que nous apprenions à connaître ce qu'est le cœur de l'homme laissé à lui-même, et aussi ce qu'est Dieu dans sa grâce infinie. Ozias fit beaucoup de choses grandes et utiles durant le temps de sa fidélité. Il organisa une nombreuse armée, abondamment pourvue des armes en usage dans ce temps-là. Des ingénieurs inventèrent des machines que l'on plaçait sur les tours et sur les remparts pour lancer des flèches et de grosses pierres sur les assiégeants. Il fit la guerre aux Philistins, aux Arabes qui habitaient une ville nommée Gur-Baal, aux Maonites, peuplade peu connue qui devait se trouver dans le voisinage des Moabites et des Ammonites. Les Ammonites lui furent soumis

(1) Jean XVII, 17.

et lui payèrent tribut. Il combattit aussi les Édomites, reconquit et rebâtit la ville d'Élath, port sur un bras de la mer Rouge. Son renom parvint jusqu'à l'entrée de l'Égypte ; il était devenu extrêmement fort, car Dieu l'aidait dans ces guerres.

SOPHIE. — Je suis toujours étonnée de voir que la bénédiction de Dieu sur ces rois se montrait en leur aidant à faire la guerre.

LA MÈRE. — Il ne faut pas oublier, Sophie, que les bénédictions d'Israël étaient terrestres, et lorsque le peuple était infidèle, les nations voisines, surtout celles qu'Israël aurait dû déposséder, comme les Philistins, le combattaient selon la parole de l'Éternel (1) et lui reprenaient des portions de son héritage. Puis, lorsqu'un roi pieux gouvernait, il reprenait l'avantage sur les ennemis (2) et rentrait en possession de ce qui avait été perdu.

SOPHIE. — Que fit Ozias, outre ces guerres ?

LA MÈRE. — D'abord, il fortifia Jérusalem dont les murailles avaient été détruites sur une longueur de quatre cents coudées à la fin du règne d'Amatsia et y éleva des tours ; il en bâtit aussi dans le désert. Car il ne s'agit pas seulement de vaincre l'ennemi ; il faut être aussi en état de lui résister et de garder les avantages obtenus sur lui. Cela est vrai, pour nous aussi, spirituellement. Nous sommes exhortés à résister à l'ennemi et à « tenir ferme après avoir tout surmonté (3). » Peux-tu me citer un passage du Nouveau Testament qui nous indique les ennemis que nous avons à combattre ?

SOPHIE. — C'est, je pense, celui-ci : « Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les domi-

(1) Deutéronome XXVIII, 15 et 25.

(2) Deutéronome XXVIII, 1 et 7. — (3) Éphésiens VI, 13.

nateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes (1). »

LA MÈRE. — C'est juste, Sophie. Nos ennemis savent profiter de tous nos manquements pour nous empêcher de jouir des bénédictions que Dieu nous a données en Christ. Le moyen de leur résister consiste à obéir simplement à la parole de Dieu, ainsi que le Seigneur Jésus nous en a donné l'exemple lors de la tentation au désert. Il répondit à Satan qui l'engageait à quitter le chemin de l'obéissance : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (2). » — Mais nous avons encore à considérer quelque chose d'intéressant dans les œuvres d'Ozias. Il est dit qu'il aimait la campagne. Il favorisa l'agriculture en creusant beaucoup de puits, car il possédait de grands troupeaux dans le pays plat et on n'y trouvait pas de sources. Il avait des laboureurs et des vigneron dans les montagnes et en Carmel. (*Carmel* signifie : *Champ fertile*.) Ozias avait compris que la prospérité matérielle d'un pays vient de l'agriculture, et Israël fidèle était béni de cette manière.

SOPHIE. — Combien ceci est plus intéressant à considérer que ces guerres continuelles, quoiqu'elles fussent nécessaires.

LA MÈRE. — En effet ; nous voyons encore par là qu'il ne suffisait pas pour Israël de rester en possession du pays que Dieu lui avait donné ; il fallait aussi le cultiver. C'est ce que nous faisons, nous aussi, si nous nous occupons des choses qui sont en haut. L'apôtre Paul nous y exhorte en disant : « Cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ

(1) Éphésiens VI, 12. — (2) Matthieu IV, 4.

est assis à la droite de Dieu ; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre, » (1) parce que « notre bourgeoisie est dans les cieux (2). »

SOPHIE. — Comment donc Ozias est-il tombé ?

LA MÈRE. — Nous arrivons justement au point sombre de son histoire. Parvenu au faite de la grandeur, son cœur s'éleva à un tel point que, méconnaissant l'ordre établi dans la maison de Dieu, il usurpa les fonctions sacerdotales. Étant entré témérairement dans le temple, il prit un encensoir et voulut faire fumer l'encens, ce qui était exclusivement le service des sacrificateurs, fils d'Aaron (3). Le sacrificateur, suivi de quatre-vingts de ses compagnons, entra après lui, s'opposa énergiquement au roi, l'engageant à sortir ; mais au lieu d'obéir, Ozias s'emporta contre eux.

SOPHIE. — Quelle étrange conduite ! Pourquoi le roi agit-il ainsi ?

LA MÈRE. — Il fit l'expérience que « l'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute (4). »

SOPHIE. — Quelles conséquences résultèrent de cette témérité ?

LA MÈRE. — Le châtement fut subit. Comme le roi s'emportait contre les sacrificateurs, la lèpre, cette terrible maladie, figure du péché, éclata sur son front et on le chassa du temple. Il habita jusqu'à sa mort dans une maison d'isolement, sans pouvoir s'occuper des affaires du royaume. Son fils Jotham gouverna à sa place jusqu'à sa mort et lui succéda sur le trône. Lorsque Ozias mourut, on l'enterra dans le champ de la sépulture des rois et

(1) Colossiens III, 1-2. — (2) Philippiens III, 20.

(3) Nombres III, 10. — (4) Proverbes XVI, 18.

non dans les sépulcres des rois, car, est-il dit, « il était lépreux. »

Petits enfants

Petits enfants, Jésus vous aime.
Il descendit en ces bas lieux
Pour vous sauver — grâce suprême! —
Et vous rendre à jamais heureux.

C'était la volonté du Père
De vous sauver, de vous bénir.
Le Dieu d'amour et de lumière
Donna son Fils pour l'accomplir.

Il voulait — amour insondable! —
Tous vous avoir près de son cœur,
Pour le louer, Lui, l'Admirable,
Et pour jouir de sa faveur.

Aussi dans sa parfaite grâce
Le cher Sauveur, homme ici-bas,
Afin de vous y donner place,
Subit pour vous l'affreux trépas.

Si vous quittez la sombre terre,
C'est pour entrer dans le saint lieu,
Avec Jésus, au sanctuaire,
En la présence de son Dieu.

Petits enfants, mieux que les anges,
Vos bouches s'ouvriront soudain,
Afin d'entonner les louanges
Du Père et de l'Agneau divin.

L. P.

La grâce du Seigneur déployée merveilleusement envers une enfant

« Oh ! que ta bonté est grande que tu as mise en réserve pour ceux qui te craignent. » Ces paroles d'un psaume retentissent dans mon cœur à la vue des voies de miséricorde et de grâce du Seigneur envers une jeune fille âgée de douze ans. Il me semble l'entendre s'écrier elle-même : « Béni soit le Seigneur, car il a rendu admirable sa bonté envers moi. »

Elle vivait dans un beau village du pied du Jura, non loin du lac de Neuchâtel. C'était au mois de mars 1894. Hélène éprouvait de la lassitude, un manque d'appétit, puis des douleurs dans la tête, avant-coureurs de la méningite à laquelle elle succomba après huit jours de grandes souffrances.

Pendant sa courte maladie, elle eut un songe qui fit sur elle une impression profonde et ineffaçable. Elle se trouva tout à coup au sein d'une demeure de magnificence et de gloire. Tout y était d'or pur et éclatant comme du cristal. Le Seigneur Jésus parut, resplendissant comme la lumière. Il l'appela auprès de Lui, la fit revêtir d'une robe d'une admirable beauté et d'une blancheur éblouissante. Il lui mit une couronne d'or sur la tête, et lui adressa des paroles de bonté, de bienveillance inexprimables, qu'il termina en disant : « Et tu seras toujours avec moi. » Son cœur en pleine liberté fut étroitement lié au Seigneur. (Osée XI, 4.) Lorsqu'elle revint à elle, l'enfant était remplie de joie ; son cœur brûlait du désir d'aller vers le Seigneur Jésus. Dans les transports de son âme, elle se mit à chanter un cantique d'une voix faible, mais ferme. « Hélène,

lui dit sa mère, où as-tu appris ce cantique? » — « Je ne l'ai pas appris, maman ; c'est comme j'ai vu. »

Un jour sa mère lui dit : « Tu souffres beaucoup, ma chérie? » — « Oh ! maman, le Seigneur Jésus est près de moi. Il m'aide ; autrement je souffrirais beaucoup. »

Souvent elle exprimait son ardent souhait de s'en aller pour être avec Christ. Sa mère, qui était chrétienne, désirait vivement savoir sur quel fondement reposait la foi de sa chère enfant. Elle lui dit donc : « Hélène, penses-tu que Dieu te recevra en sa présence, dans son paradis, parce que tu as été une enfant soumise, obéissante, ayant à cœur ton devoir? » D'un effort l'enfant se relève et, fixant sur sa mère de grands yeux où se peignait un fort étonnement, empreint même d'une certaine indignation : « Oh ! non, maman !... C'est à cause du sang de Jésus, répandu sur la croix, que Dieu m'a reçue. Personne ne peut venir à Dieu que par le sang de Jésus. »

Une fois auparavant sa mère l'avait entendue, disant à Dieu : « Pardonne-moi !... Tu le sais, j'ai souvent péché de ma bouche. » Cette confession était d'autant plus frappante de la part de cette aimable enfant, qu'elle étonnait par la sobriété de ses paroles, parlant peu, mais avec réflexion et une certaine assurance qui faisait d'elle quelqu'un. C'était le rayon de soleil de la maison. Dès qu'elle put aller et venir, elle montra un esprit soumis, et prenait plaisir à obéir. Elle jouait rarement avec les autres enfants ; sa joie semblait être plutôt de rester auprès de sa mère, à la maison, où elle cherchait à se rendre utile. Hélène avait de jolies attentions pour tous. Souvent on la voyait arriver ici ou là, chez des amis de ses parents, un petit bouquet à la main, toujours à propos. Parfois, ce n'était qu'une

fleur, une branche de cerisier ou d'aubépine, mais qui faisait plaisir. Tous ces traits, qui dénotent non seulement un heureux caractère, mais surtout un cœur que le Seigneur formait pour lui, font ressortir combien l'œuvre de Dieu était réelle et profonde dans sa conscience, combien elle était exercée devant Lui quant à sa conduite de chaque jour, pour produire une telle conviction et une telle confession de ses péchés : « Pardonne-moi !... Tu le sais, j'ai souvent péché de ma bouche... »

Sa fin approchait ; elle exprima le désir de revoir son maître d'école, auquel elle portait beaucoup d'affection et de respect. Après l'avoir remercié de la peine qu'il avait prise pour elle, de sa patience et de sa bonté, elle dit : « Me permettez-vous de vous embrasser ? » Le maître, aussi chrétien, après lui avoir fait ses adieux, se détourna pour donner libre cours à sa douleur. C'était une de ses meilleures écolières.

A maintes reprises, durant sa maladie, elle dit à ses parents : « Il faut que les gens se repentent ; dites-le-leur... »

Après avoir rendu un témoignage si fidèle, si émouvant, à la sainteté et à l'amour de Dieu, à l'amour, à la gloire excellente de Jésus, son Sauveur, elle s'endormit dans le Seigneur, cher et précieux agneau de son troupeau, le 22 mars 1894.

Les enfants de l'école, conformément au désir qu'elle avait formulé, chantèrent au bord de sa tombe le cantique suivant, qu'elle avait elle-même désigné, cantique qui exprime un réel triomphe de la foi sur les redoutables conséquences du péché, et une non moins ferme certitude de l'espérance de la justice qui est de Dieu moyennant la foi en Christ :

Jésus vit et nous vivrons.
A la mort plus d'aiguillon :
 Nous vivrons.
Au sépulcre plus de chaines !
Les promesses sont certaines !
Christ assure aux cœurs pieux
Terre sainte et nouveaux cieux.

Jésus vit, ô doux espoir !
Sur un trône il veut m'asseoir,
 Doux espoir !
Si ma foi sur Lui se fonde,
Si mon cœur n'est plus au monde,
Le Seigneur l'a déclaré,
Mon séjour est préparé.

Jésus vit et pour jamais
Son amour a fait ma paix,
 Pour jamais !
Pour toute âme qui l'adore,
Dans le ciel il prie encore.
Le saint porté sur son cœur
Est par Lui plus que vainqueur.

Jésus vit dans les hauts cieux
Sur son trône, comme Dieu,
 Bienheureux !
Bientôt à sa voix puissante,
Glorieuse, triomphante,
Nous serons à son côté,
Saints et parfaits en beauté.

Après le chant de la première strophe, la douleur gagna maître et élèves, qui ne purent achever la seconde.

Encore un peu de temps, très peu de temps, et le Seigneur Jésus, notre précieux Sauveur, viendra nous rassembler, tous ses heureux rachetés, autour de Lui, semblables à lui, afin que nous soyons pour

toujours avec Lui ! Car nous savons qu'à sa voix toute-puissante les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Oui, il essuiera toute larme de nos yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses seront passées. Une couronne d'allégresse ceindra tous les fronts, et son repos sera gloire.

En attendant cette consolation éternelle, chers enfants qui aimez le Seigneur Jésus parce que lui vous a aimés et s'est donné lui-même pour chacun de vous, demeurez-lui attachés de tout votre cœur. Estimez comme la première de vos joies la possibilité de faire ce qui lui est agréable. La chose n'est pas difficile. Pour vous y encourager, je vous rappellerai simplement cette exhortation du Seigneur par l'apôtre : « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. » (Éphésiens VI, 1.) Le plus petit, le plus faible, s'il a du cœur pour Christ, a le doux privilège de pouvoir lui être agréable. Qu'il s'exerce à obéir en toutes choses ; alors tressaillant de joie en son cœur, il pourra se dire : « Moi, petit, je puis faire déjà ce qui est agréable au Seigneur. » (Colossiens III, 20.) Que cette grâce vous soit richement donnée de Dieu, mes chers jeunes amis.

P.-J.

Le vieux chef néo-zélandais

Il y a bien des années que des missionnaires se rendirent en Nouvelle-Zélande pour parler aux pau-

vres païens de Dieu et du Fils de Dieu, le Seigneur Jésus. Un grand chef les entendit, sans comprendre pourquoi ils étaient venus dans son île. Mais lorsqu'ils eurent quitté la contrée qu'il habitait, il se mit à soupirer ardemment après les vérités qu'on lui avait annoncées ; il ne savait pas pourquoi il ne pouvait trouver de repos.

Il se mit donc en route afin de chercher ces hommes qui connaissaient la bonne nouvelle de la grâce en Jésus et fit un long voyage. Il traversa le pays de ses ennemis et risqua même sa vie pour apprendre à fond le merveilleux message de paix que les missionnaires apportaient avec eux. Il demanda aux indigènes qui avaient entendu la Parole, de lui donner des richesses que les hommes de Dieu avaient laissées parmi eux, mais ils répondirent qu'ils ne le pouvaient pas. « Va, » lui dirent-ils, « et adresse-toi à l'homme blanc lui-même ; il a avec lui une source d'eau. » -- « J'irai, » répliqua le vieillard, « et je remplirai maalebasse (1) vide. »

Mais quand il eut atteint l'endroit où devait se trouver le missionnaire, celui-ci était reparti. Le pauvre chef avait toujours saalebasse vide et il rentra chez lui le cœur bien attristé.

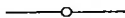
Quelques mois plus tard, il apprit qu'un autre homme blanc se dirigeait vers sa demeure. Quelle joie ce fut pour lui ! Il l'accueillit avec transports. « Enfin, » disait-il plus tard, « j'ai vu le visage du missionnaire. Je me suis assis dans sa maison de toile (c'est-à-dire sa tente) et j'ai goûté à la nouvelle nourriture qu'il m'apportait. Mon cœur tres-

(1) Laalebasse est une espèce de courge. Quand elle est séchée et vidée, on en fait des bouteilles ou des vases à boire.

saillait au-dedans de moi, pendant que je l'écoutais et que je dévorais ses paroles. »

Tandis que les autres dormaient, le vieillard prêtait l'oreille au message divin. Il apprenait que le Dieu créateur des cieux et de la terre s'était fait homme et était mort pour de pauvres pécheurs. Il apprenait que Dieu est amour. Il trouvait ainsi les vraies richesses qui sont en Jésus et pouvait se réjouir de ce que ses péchés étaient lavés dans le précieux sang de Christ. Il invita tous les hommes de sa tribu à accepter ces vérités, tout en ajoutant qu'il était lui-même comme la feuille d'automne. « Mes cheveux blanchissent, » disait-il, « je vieillis rapidement ; la feuille jaunit et se dessèche ; mes forces me quittent, car les jours de ma jeunesse sont passés. Bientôt je partirai pour ces demeures célestes où j'habiterai dans la présence du fils de Dieu. J'ai bu des eaux de la vie et je m'en suis désaltéré. Puisez, vous aussi, à la même source. » Tous l'écoutaient avec une attention soutenue tandis qu'il les suppliait d'être réconciliés avec Dieu et leur racontait comment il avait cherché le missionnaire jusqu'à ce qu'il l'eût enfin trouvé.

Puisse ce récit parler au cœur de mes jeunes lecteurs et les engager à chercher le Seigneur tandis qu'on le trouve !



Quelque chose que l'on peut toujours conserver

La petite Alice avait reçu, à son jour de naissance, une très belle poupée. Elle en avait déjà eu plusieurs, mais jamais une aussi grande et aussi ra-

vissante. Combien Alice aimait sa poupée et en prenait soin, je ne le saurais vous le dire. Et cependant il arriva qu'un jour, la poupée lui glissa des bras dans l'escalier, tomba sur les marches de pierre, et se brisa. Alice pleura amèrement.

C'était un grand chagrin, et voilà que peu après, étant à la promenade, elle perdit sa jolie balle. La poupée était brisée et la balle perdue !

Mais Alice eut un chagrin bien plus grand encore. Son petit frère mourut, et elle l'aimait tant, bien plus que sa poupée et sa balle. Et elle ne fut pas seule à pleurer. Son papa et sa maman pleurèrent avec elle.

Peu de temps après, une tante vint en visite. Alice alla auprès d'elle en pleurant et lui dit : « Chère tante, je suis bien triste ; ma balle est perdue, ma poupée est cassée, et mon petit frère est mort. Tout est loin et je n'ai plus rien. Oh ! *comme j'aimerais avoir quelque chose qu'on puisse toujours conserver !* »

Alice, toute petite qu'elle était, sentait déjà un peu que tout sur la terre est périssable. Mais sa tante connaissait quelque chose qui ne peut être ni brisé, ni perdu, et que la mort ne peut ravir, et elle pouvait en parler à Alice. Qu'était-ce donc ? Elle avait, comme Marie de Béthanie, choisi la bonne part, qui ne pouvait lui être ôtée. (Luc X, 42.) Bien d'autres personnes, même des jeunes garçons et des jeunes filles, possèdent cette bonne part. Et quelle est-elle ? C'est Jésus et tout ce que Jésus donne, le salut, la vie éternelle, et la gloire du ciel. C'est Jésus, son amour, sa paix et sa grâce. Ce sont toutes choses qui ne peuvent se perdre et que nul ne peut nous ôter quand nous les possédons.

Avez-vous, chers jeunes amis, fait le choix de Marie ?

Réponses aux questions du mois de juin

- 1° A Abraham. (Genèse XVII, 1.)
- 2° Il s'allia avec le monde. (2 Chroniques XXV, 6.)
- 3° Juges IX, 14-16.
- 4° Jean XVII, 16 ; 1 Jean II, 15 ; etc.
- 5° La convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie. (1 Jean II, 16.)
- 6° Éphésiens VI, 4 ; Colossiens III, 20.
- 7° Luc II, 51.

Questions pour le mois de juillet

1° Nommez les quatre rois *de Juda* qui ont régné le plus longtemps.

2° Qui avait annoncé qu'Édom serait soumis à Israël ?

3° Cherchez dans le Deutéronome pour quelle raison l'Éternel voulait chasser les nations de devant son peuple.

4° Qu'avons-nous à faire pour pouvoir résister à l'ennemi de nos âmes, « la puissance spirituelle de méchanceté » ?

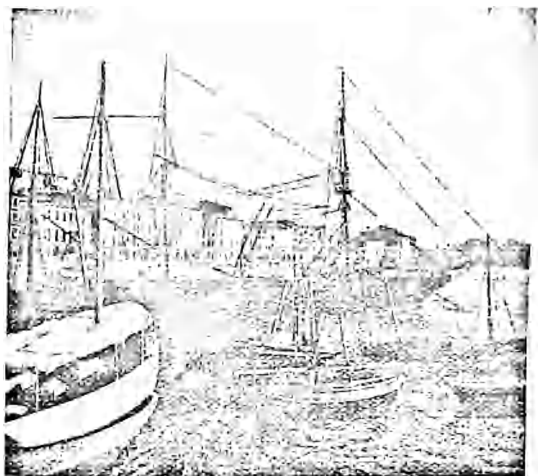
5° Par quel moyen le Seigneur Jésus réduisit-il Satan au silence, lors de la tentation ?

6° Quels hommes furent punis de mort pour avoir présenté à l'Éternel un feu étranger ?

7° Quelles personnes furent frappées de lèpre comme punition ?

8° Citez des exemples de lépreux qui furent guéris.

Ceux de nos jeunes lecteurs qui n'ont pas douze ans, peuvent ne répondre qu'à cinq des questions proposées.



Les huguenots fugitifs

I. — Sur mer

Si beaucoup de huguenots furent, comme nous l'avons vu, condamnés aux galères ou jetés en prison, nombre d'entre eux réussirent aussi à gagner par la fuite les pays voisins où ils reçurent, de leurs coreligionnaires protestants, une hospitalité admirable. Mais ces fuites même ne tardèrent pas à éveiller les soupçons des cruels persécuteurs qui voyaient leurs victimes leur échapper et se rendaient

bien compte aussi du tort matériel que ces départs nombreux causaient à la France. C'est pourquoi on organisa sur toutes les côtes du pays et le long des frontières une surveillance rigoureuse : les fugitifs arrêtés se voyaient condamnés, sans autre forme de procès, aux galères ou à la réclusion à perpétuité ; mais leur courage ne se démentit pas un instant et, préférant obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ils n'hésitèrent pas à s'exposer aux dangers les plus terribles, aux privations les plus cruelles. Certes, ils durent souvent s'appliquer cette parole du psalmiste : « A cause de toi, nous sommes mis à mort tous les jours, nous sommes estimés comme des brebis de tuerie » (Psaume XLIV, 22) ; mais ils purent ajouter : « Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver. » (Psaume XLVI, 1.)

La mer offrait une route ouverte aux huguenots qui habitaient près des côtes. Elle leur permettait aussi de gagner des pays protestants, l'Angleterre et la Hollande, dont on connaissait la sympathie pour les réfugiés. Mais que de dangers accompagnaient la traversée ! C'était d'abord la longue et douloureuse attente jusqu'au moment favorable où elle pouvait s'effectuer. Traqués dans leurs demeures comme des bêtes fauves, les pauvres persécutés gagnaient le rivage et s'entassaient, parfois pendant des semaines entières, dans des cavernes ou des anfractuosités de rochers, guettant le jour où soufflerait un vent favorable. Souvent même ils n'avaient pas d'embarcation, et que d'angoisses ne devaient-ils pas éprouver jusqu'à ce que parût un navire ami auquel leurs signaux de détresse révélaient leur présence ! Ils ne pouvaient sortir de leurs cachettes qu'à certaines heures de la nuit pour aller, au péril de leur vie, chercher quelque nourriture. Et c'est

ainsi que des femmes, des petits enfants, des vieillards, des malades, des convalescents, passèrent des heures d'angoisses terribles et d'indicibles souffrances.

D'autres se cachaient à fond de cale des navires en partance, sous des monceaux de charbon, parmi les barriques de vin ou dans des tonneaux vides, où ils ne pouvaient respirer que par les fentes des douves ou par la bonde. Leur réclusion durait souvent plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que le navire eût complété sa cargaison, opération qui se faisait alors d'une façon bien moins expéditive qu'aujourd'hui. Ce n'était qu'une fois la haute mer atteinte et les côtes hors de vue, que les fugitifs osaient se montrer; la surveillance se faisait en effet d'une manière si rigoureuse qu'on allait jusqu'à visiter les bâtiments déjà en cours de route, fussent-ils français ou étrangers, pour s'assurer qu'ils ne transportaient aucun huguenot. On imagina même d'enfumer les cales avant le départ au moyen d'une composition asphyxiante à laquelle les individus les plus robustes ne tardaient pas à succomber, tandis qu'elle ne causait aucun dommage aux marchandises.

Le trajet sur mer n'apportait que rarement un soulagement aux souffrances de ces infortunés. Les bâtiments auxquels ils avaient recours servaient uniquement au commerce et n'offraient ni confort ni accommodement quelconque en vue du transport de passagers. La cargaison était-elle au complet, on n'avancait que lentement, louvoyant sans cesse pour profiter des vents favorables, mettant des jours, parfois des semaines, pour effectuer une traversée que nos paquebots accomplissent aujourd'hui en quelques heures. Si le navire se trouvait insuffisamment chargé, il devenait le jouet des flots et, ballotté de côté et d'autre, risquait, à chaque instant,

soit de sombrer, soit d'être jeté à la côte. « Ceux qui descendent sur la mer dans des navires... voient les œuvres de l'Éternel, et ses merveilles dans les eaux profondes. Il a commandé, et a fait venir un vent de tempête, qui souleva ses flots :... leur âme se fond de détresse ;... alors ils ont crié à l'Éternel dans leur détresse, et il les a fait sortir de leurs angoisses ; il arrête la tempête, la changeant en calme, et les flots se taisent, et ils se réjouissent de ce que les eaux sont apaisées, et il les conduit au port qu'ils désiraient. » (Psaume CVII, 23-30.)

Certes, bien des actions de grâces devaient s'élever de ces pauvres cœurs, si cruellement éprouvés, lorsqu'enfin dans l'horizon brumeux apparaissaient les côtes hospitalières de Hollande, d'Angleterre ou de Suède. Ce n'était point encore le terme de leurs souffrances : il fallait, pour ainsi dire, recommencer l'existence, se remettre au travail dans des conditions particulièrement défavorables, au milieu d'une population bienveillante sans doute, mais dont on ne connaissait ni la langue, ni les coutumes. Mais Dieu veillait sur les siens. Il récompensa largement la fidélité de ceux qui, pour Lui, avaient tout abandonné et fit, au contraire, tourner à la confusion de leurs persécuteurs l'acharnement qu'ils avaient montré à l'égard des huguenots.

Nous aurons l'occasion, si le Seigneur le permet, de nous étendre plus longuement sur ce sujet si intéressant, et de voir ainsi, une fois de plus, que « le méchant fait une œuvre trompeuse, mais que celui qui sème la justice a un vrai salaire. » (Proverbes XI, 18.) Mais auparavant, je désire vous rapporter une anecdote qui se relie étroitement au sujet traité dans le présent article.

(A suivre)



Confiance

Ni le vent déchainé qui lutte avec ma voile,
 Ni le courroux des flots, ne m'inspirent d'effroi.
 J'ai la foi pour boussole et Jésus pour étoile ;
 L'ancre de mon salut est au dedans du voile
 Où, comme précurseur, il est entré pour moi.

Nul obstacle à ses pas, nul fardeau qui l'accable :
 Seul il peut affronter le Prince de la mort,
 Le vaincre, en expiant les fautes du coupable ;
 Seul il m'ouvre l'accès du trône secourable,
 Seul il peut faire entrer ma barque dans le port.

Sauveur, Agneau de Dieu, fondé sur ta personne,
 Sur ta croix, proclamant mes péchés expiés,
 Je trouve un Dieu propice, un Père qui pardonne,
 Et, céleste Avocat, que la gloire environne,
 Tu t'abaisces encor pour me laver les pieds.

H. R.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'OZIAS (suite)

(Ésaïe VI)

LA MÈRE. — Avant de nous entretenir du règne de Jotham, je voudrais te parler de deux événements qui eurent lieu pendant celui d'Ozias et que la parole de Dieu nous rapporte ailleurs que dans les livres des Rois et des Chroniques.

SOPHIE. — Je serai très contente d'entendre encore quelque chose sur ce règne qui m'a beaucoup intéressée.

LA MÈRE. — Le premier des deux événements est mentionné dans le livre d'Amos, chapitre I, 1. C'est un tremblement de terre qui eut lieu deux ans après la prophétie d'Amos, sans autre indication de date. Zacharie y fait aussi allusion (chap. XIV, 5) à propos de circonstances terribles par lesquelles passera le peuple juif en Judée, avant l'établissement du règne du Messie. En ce temps-là, toutes les nations se rassembleront autour de Jérusalem pour l'assiéger ; la ville sera prise et pillée et il y aura un grand carnage. Mais soudain le Seigneur arrivera sur la montagne des Oliviers, comme les anges le dirent aux disciples au moment où Il remontait au ciel (1) ; la montagne se fendra et formera une grande vallée de l'est à l'ouest, et le peuple s'enfuira, dit le prophète, « comme vous avez fui devant le tremblement de terre, aux jours d'Ozias. » (Verset 5.) Ce tremblement de terre fut donc très violent.

SOPHIE. — Quels châtimens terribles le peuple d'Israël s'est attirés et s'attirera encore par son infidélité !

LA MÈRE. — L'autre événement est une vision d'Ésaïe, qui nous est rapportée en ces termes (Ésaïe VI, 1-4) : « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui ; ils avaient chacun six ailes : de deux ils se couvraient la face, et de deux ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. Et l'un criait à l'autre, et disait : Saint, saint, saint, est l'Éternel des armées ; toute la terre est pleine de sa gloire ! Et les fondemens

(1) Actes I, 10-12.

des seuils étaient ébranlés à la voix de celui qui criait, et la maison était remplie de fumée. »

SOPHIE. — Que signifie cette vision extraordinaire ?

LA MÈRE. — En effet, jamais œil humain n'avait contemplé chose pareille : l'Éternel des armées apparaissant dans son temple sur un trône haut et élevé. Vers la fin du règne d'Ozias, l'état du peuple était déplorable, et Ésaïe allait annoncer le jugement, car Israël n'avait pas répondu aux soins de Dieu ; pouvait-il donc rencontrer l'Éternel manifesté dans sa gloire ? Le chapitre que nous étudions va donner la réponse.

SOPHIE. — Ésaïe dut être, sans doute, bien effrayé. J'aimerais, chère maman, que tu m'expliques un peu ces choses que je ne comprends pas.

LA MÈRE. — Je le ferai de mon mieux. Le *trône* représente le gouvernement ; c'est une source de bénédictions pour ceux qui s'en approchent, à condition que leur état corresponde avec le caractère de Celui qui l'occupe (1). Tel était le cas des séraphins qui célèbrent l'infinie sainteté de l'Éternel. Le trône *haut et élevé* parle de majesté et de grandeur, mais c'est la sainteté du Seigneur qui ressort avec une force particulière de toute la scène et dont les séraphins sont pénétrés et préoccupés.

SOPHIE. — Les séraphins étant des anges, pourquoi sont-ils désignés sous ce nom ?

LA MÈRE. — Le nombre des anges est infini ; ils forment « l'armée des cieux (2) », et l'Éternel dont ils exécutent la volonté, est appelé « l'Éternel des armées, » comme dans notre passage. On ne sait pas grand'chose des *séraphins*, dont le nom signifie « brûlant qui vole. » Ici ils célèbrent la sainteté de

(1) Apocalypse XXII, 1. — (2) 1 Rois XXII, 19.

l'Éternel. Ailleurs (1), il est parlé des *chérubins* qui entourent aussi le trône de Dieu et paraissent être les exécuteurs de ses jugements. Dieu se sert de ses anges, qu'il fait des flammes de feu (Psaume CIV, 4), soit pour la délivrance des fidèles (2), soit pour le jugement des méchants, ainsi que cela aura lieu plus tard (3). Quelquefois ils apparaissent sous une forme humaine (4), d'autres fois, ils sont représentés, comme ici, ayant des ailes, pour montrer la promptitude de leurs mouvements dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

SOPHIE. — Pourquoi est-il dit que les séraphins avaient six ailes ?

LA MÈRE. — L'ensemble du passage nous apprend que les séraphins sont pénétrés de l'infinie sainteté de l'Éternel. Cette sainteté est si parfaite qu'ils se voilent la face de leurs ailes, comme pour éviter de la contempler directement. Ils se voilent aussi les pieds, symbole de la marche, comme pour se voiler à eux-mêmes leur activité, et pourtant les anges sont *saints* (5). Ils sont aussi *puissants* (6), car, à la voix de Celui qui criait, les fondements des seuils étaient ébranlés. Ils disent aussi que la sphère où se déploie *la gloire* de Celui qui est sur le trône est la terre tout entière, quoiqu'il soit alors caché aux yeux de tous. Maintenant, penses-tu que le peuple et Ésaïe en particulier, fussent capables de se tenir devant le trône et de s'associer au service que les séraphins accomplissaient ?

SOPHIE. — Je ne le pense pas, parce que l'homme est pécheur et, comme tu me l'as dit, le peuple était dans une bien triste condition, puisque Ésaïe devait annoncer le jugement.

(1) Ézéchiel X. — (2) 2 Rois VI, 17. — (3) 2 Thessalon. I, 7.

(4) Actes I, 10. — (5) Actes X, 22. — (6) Psaume CIII, 20.

LA MÈRE. — En effet, et au moment où Ésaïe eut cette remarquable vision, il fit la terrible découverte qu'il était lui-même digne du jugement de Dieu. Lis le passage.

SOPHIE (*lit.*) — « Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple aux lèvres impures ; car mes yeux ont vu le roi, l'Éternel des armées. » (Verset 5.) Je comprends : des lèvres impures, comme celles d'Ésaïe et du peuple, ne pouvaient pas proclamer la sainteté de l'Éternel. Qu'allaient-ils devenir ?

LA MÈRE. — Dieu fait valoir son infinie sainteté à l'égard des méchants (1) dans leur jugement, et les anges en sont souvent les instruments, comme je te l'ai dit.

SOPHIE. — Pourquoi les séraphins ne se hâtèrent-ils pas d'exécuter sur Ésaïe le jugement qu'il venait de prononcer contre lui-même ?

LA MÈRE. — Ici nous apprenons une chose nouvelle et merveilleuse : le déploiement de la grâce de Dieu envers celui qui se reconnaît indigne et perdu (2). Dieu n'est pas seulement saint et juste, mais aussi plein de grâce, justifiant et purifiant le pécheur repentant. Au lieu d'envoyer un séraphin pour condamner Ésaïe, l'Éternel l'envoie auprès de lui, avec un charbon ardent, afin de purifier ses lèvres impures. Lis toi-même le passage.

SOPHIE (*lit.*) — « Et l'un des séraphins vola vers moi ; et il avait en sa main un charbon ardent qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes ; et il en toucha ma bouche, et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres ; et ton iniquité est ôtée, et propitiation est faite pour ton péché. » (Versets 6 et 7.)

(1) Actes XII, 23. — (2) Psaume CXVI, 5.

LA MÈRE. — Le charbon ardent devait rappeler à Ésaïe qu'il y avait aussi un autel dans le temple et qu'un sacrifice venait d'être offert. Tu sais ce que figurait ce sacrifice.

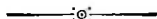
SOPHIE. — Celui de notre précieux Sauveur, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En vertu de ce sacrifice, l'iniquité du pécheur qui se condamne peut être ôtée. Le jugement est tombé sur un autre, juste et saint, afin que le pécheur coupable et souillé fût épargné. La sainteté de Dieu est ainsi maintenue dans le déploiement de sa grâce. Et dès que le charbon ardent a touché les lèvres d'Ésaïe, celui-ci se trouve purifié et capable de se tenir devant l'Éternel pour faire sa volonté. Il entend alors, sans aucune crainte, la voix du Seigneur qui lui demande : « Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? » Ésaïe répond : « Me voici, envoie-moi. »

SOPHIE. — Ces mots rappellent ce que le Seigneur Jésus dit en entrant dans le monde (1).

LA MÈRE. — Parfaitement. Adam, après sa chute, alla au contraire se cacher pour éviter la présence de Dieu, parce qu'il avait désobéi (2). Ésaïe était ainsi formé pour son service de prophète.

(A suivre)



Encore une chance...

Un soir, au moment où je rentrais chez moi, je fus accosté par un jeune homme dont je connaissais la famille depuis nombre d'années. « Mon frère Georges est à toute extrémité, me dit-il d'une voix trem-

(1) Psaume XI, 6-8; Hébreux X, 7. -- (2) Genèse III, 8.

blante d'émotion, et il a peur de mourir. » Puis il ajouta : « Venez avec moi, je vous en supplie ; le docteur assure qu'il ne passera pas la nuit. »

Je l'accompagnai aussitôt. Sur le seuil de leur demeure, la mère nous attendait, pâle d'inquiétude.

« Mon fils, mon pauvre Georges ! » fit-elle, et les larmes étouffaient sa voix. Puis se remettant un peu : « Il est si jeune et il doit mourir. Pendant qu'il était encore en bonne santé, je l'ai supplié bien souvent de songer au salut de son âme, mais maintenant je crains qu'il ne soit trop tard. Il s'en va. Ne voulez-vous pas entrer auprès de lui ? »

Je la suivis en silence dans la chambre aux volets clos, où le jeune homme était couché. Il respirait à grand'peine. Ses yeux étaient à demi fermés et il paraissait absolument insensible à ce qui se passait autour de lui. A ses côtés se tenait sa sœur ; de temps à autre elle humectait les lèvres desséchées du moribond. Tout à coup Georges ouvrit les yeux, promena autour de lui un regard égaré et murmura : « Où suis-je ? »

— Tu es à la maison, auprès de moi, cher enfant, répondit doucement la mère, tout en caressant tendrement la main de son fils.

— Suis-je très malade ?

— Oui, mon fils, tu es très malade, fut la réponse.

Une expression d'indicible angoisse passa sur le visage du jeune homme.

— Maman, supplia-t-il, dis-moi que je ne dois pas mourir. Oh ! je ne puis, je ne veux pas mourir !

Sa tête retomba sur les oreillers et il perdit connaissance. Quand il revint à lui, sa mère lui dit : « Notre vieil ami est ici. »

Ses yeux se tournèrent vers moi.

— Que dois-je demander à Dieu pour toi, Georges ?

— Oh ! intercédez auprès du Seigneur pour qu'il

m'accorde encore une chance, rien qu'une.

Et de nouveau il s'évanouit.

Nous nous agenouillâmes autour du lit, et je suppliai le Seigneur de rétablir le malade et de lui donner encore une occasion pour qu'il pût s'occuper du salut de son âme. Tandis que nous priions, le jeune homme murmurait dans son délire : « Pas mourir !... Je ne peux pas mourir !. . Encore une chance !... Encore une seule ! »

Plusieurs jours s'écoulèrent, durant lesquels Georges resta entre la vie et la mort. Puis la crise se produisit et un mieux sensible se manifesta. Peu à peu les forces lui revinrent, et il se trouva enfin en état de quitter son lit.

Naturellement la joie de la famille fut grande. Dieu avait entendu notre prière, et il avait exaucé le souhait de Georges. Mais avec le retour de la santé les impressions sérieuses qu'il avait reçues pendant sa maladie s'effaçaient graduellement. Il avait craint de mourir sans le Sauveur, mais il ne craignait pas de vivre sans Lui. Il se montrait reconnaissant pour tous les soins qui lui avaient été prodigués durant sa maladie, mais il préférait passer sous silence l'heure solennelle où, sur le seuil même de l'éternité, il avait obtenu de Dieu un délai afin de pouvoir s'occuper de son âme.

Lorsque Georges fut complètement rétabli, il reprit sa vie dissipée d'autrefois et résolut, contre la volonté de sa mère, de s'engager comme matelot à bord d'un grand navire marchand.

Je cherchai une fois de plus à toucher son cœur et sa conscience.

— Ainsi tu veux vraiment partir en mer sans Dieu, et sans le consentement de la mère ? Prends garde, on ne se moque pas de Dieu !

— Oh ! répondit-il, je n'ai point du tout renoncé

à la pensée de me convertir, mais pour le moment, je veux voyager. A mon retour, nous pourrions reprendre ce sujet.

En disant ces mots, il me serra la main en souriant et prit congé. Peu après il quitta la maison et s'embarqua au port de mer le plus rapproché de la localité qu'il habitait.

A quelques jours de là, la mère reçut une lettre qui ne venait pas de son fils, mais du capitaine du bâtiment sur lequel Georges s'était engagé. Pendant une tempête que le navire avait essuyée dans le golfe de Gascogne, Georges était tombé à la mer au cours d'une manœuvre, et n'avait pu être sauvé. Sa dernière chance de salut était passée pour toujours. Bien certainement il avait eu l'intention de devenir chrétien une fois ou l'autre, mais où est-il maintenant ?

Question solennelle et bien propre à faire réfléchir tous ceux qui oublient que « c'est aujourd'hui le jour du salut. » Enfants, on ne se moque pas de Dieu.

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

QUELQUES DÉTAILS SUR LES DESCENDANTS DES

FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE (suite)

Au bout d'un an et deux mois, Christian David revint. Il avait cherché en vain un lieu de retraite pour ces frères, mais il les encouragea et les fortifia en les exhortant à la patience et à mettre leur con-

fiance en Dieu. Il avait fait une grave maladie, et il leur raconta combien Dieu lui avait accordé de bénédictions dans son épreuve, en lui suscitant des amis dévoués qui l'avaient entouré d'amour. Cette fois il leur développa ces paroles : « Quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle. » (Matthieu XIX, 29.)

Ces pauvres frères n'avaient pas besoin d'être stimulés à s'éloigner de leur pays. Ils répétèrent à Christian David combien la contrainte où ils étaient de participer aux cérémonies superstitieuses de l'Église de Rome, qu'ils savaient contraire à la parole de Dieu, blessait leur conscience, de sorte qu'ils n'avaient nul repos. Mais Dieu, dans sa sagesse, trouva bon de les éprouver encore. Trois ans se passèrent avant que leur désir fût accompli.

Pendant ce temps, ils continuèrent à fréquenter autant que possible l'église de Teschen, dont les pasteurs, comme nous l'avons dit, annonçaient fidèlement la voie du salut. Ils firent part au pasteur Steinmetz de leur désir d'émigrer, et furent bien étonnés de l'entendre leur déconseiller de donner suite à leur pensée. Il leur dit que partout ils trouveraient une grande corruption, des obstacles à la vraie piété, et même des persécutions. Les frères furent consternés, mais sans se décourager, ils continuèrent à prier Dieu avec plus d'ardeur, afin qu'il les délivrât de tant de maux.

Tout espoir semblait perdu lorsqu'un matin, le jour de la Pentecôte 1722, Christian David entra chez eux, leur apportant une bonne nouvelle. Un jeune comte de Zinzendorf — il avait alors 22 ans — un enfant de Dieu dévoué qui cherchait à amener des âmes à Jésus, avait acheté une terre en Lusace, et y avait

appelé un pasteur fidèle, nommé Rothe. Là était l'asile que Dieu avait préparé aux frères. Voici comment la chose eut lieu. Dans le courant d'une conversation avec un ami, le comte avait appris qu'il y avait à Gœrlitz un charpentier chrétien qui avait rencontré en Moravie des personnes pieuses désireuses de trouver un asile loin de l'oppression de Rome. Le comte fit aussitôt venir Christian David, le reçut avec bonté, s'informa de l'état de ces Moraves, et lui dit qu'ils n'avaient qu'à venir, qu'il leur trouverait un endroit où ils ne seraient pas inquiétés par le fait de leur émigration, et qu'en attendant il les recevrait sur sa terre, à Bertholdsdorf. Son dessein était de les placer ailleurs, mais Dieu les lui destinait pour commencer par eux l'œuvre qu'il avait à cœur, savoir de faire annoncer l'Évangile parmi les chrétiens, et au loin chez les païens. Nous n'avons pas à raconter ici la vie de Zinzendorf, et ce que Dieu lui donna de faire, mais nous pouvons admirer comment Dieu choisit les instruments de sa grâce dans toutes les conditions sociales, effaçant pour son service les différences de rang, et aussi comment il répond aux prières de ceux qui désirent le servir fidèlement.

Dès que Christian David eut communiqué cette grande nouvelle aux frères Neisser, ils résolurent de tout quitter pour suivre ce serviteur de Dieu là où une retraite leur était ouverte, car, dirent-ils, cela vient du Seigneur. Deux d'entre eux, Augustin et Jacques, résolurent de partir le mercredi suivant, trois jours après que Christian David était venu les trouver. Les autres frères Neisser ne furent pas aussi vite prêts. Augustin et Jacques d'ailleurs, partant les premiers, devaient les avertir si Dieu bénissait leur entreprise, et alors ils les suivraient. Les deux émigrants laissaient tout, leur avoir, leur maison,

leurs amis, leur vieille mère. Leur cœur était déchiré en voyant les larmes de celle-ci, mais ils prièrent ensemble, et Dieu calma sa douleur.

Mais au moment de partir, ils se souvinrent de la recommandation de leur oncle relativement à leur jeune cousin, Michel Joeschke, qui avait alors 18 ans. Jacques le fit venir; il l'interrogea sur l'état de son âme, et le voyant dans une grande angoisse, il lui rappela son père et ses adieux et lui parla ouvertement de leur projet. « Le temps est venu, » dit-il, « que je sorte d'ici pour sauver mon âme et celle des miens. Augustin et moi, nous sommes résolus à tout abandonner pour aller au lieu que Dieu nous a choisi. Si tu veux, fais-en autant. » Michel pâlit de joie, et plein de reconnaissance envers Dieu, il s'écria : « Certainement j'irai avec vous ! Il y a longtemps que je désirais une telle chose, mais je ne savais comment l'exécuter. » N'est-ce pas une chose touchante de voir ce jeune chrétien abandonner tout pour aller en un lieu où il pourrait servir Dieu ? Alors Jacques lui dit : « Ne dis rien à personne ; fais demain les affaires comme de coutume, et après le travail de la journée, mets de suite les meilleurs habits, prends avec toi une ou deux chemises, et viens chez moi vers dix heures du soir. »

Michel bénit Dieu et se trouva à l'heure dite au rendez-vous. Ce fut donc le mercredi après la Pentecôte de l'année 1722, à dix heures du soir, que la petite troupe de pèlerins se mit en route, quittant tout, mais pleine de courage et de confiance en Dieu. Elle se composait des deux frères Augustin et Jacques Neisser, leurs femmes et quatre enfants, un garçon de six ans, une fillette de trois ans, et deux jumeaux de deux mois. Il y avait de plus Michel Joeschke et Marthe Neisser, nièce d'Augustin, et Christian David qui les guidait. Ils s'en allaient ainsi,

bien pauvres et bien chétifs selon le monde, mais précieux au Seigneur qui étendait sur eux sa protection puissante.

Toute la nuit ils marchèrent par des sentiers de traverse pour éviter la grande route, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la frontière de la Silésie. Ils parvinrent ainsi à Niederwiese, ville située dans cette contrée, et là, le pasteur les reçut cordialement. Il se jeta immédiatement à genoux et implora sur eux la bénédiction de Dieu. Le jeune Michel Joeschke resta provisoirement auprès de lui, et les autres poursuivirent leur chemin jusqu'à Goerlitz où le pasteur Schœffer les accueillit avec affection et les hébergea durant huit jours. De là on les adressa à Bertholdsdorf à un nommé Heitz, intendant du comte de Zinzendorf, homme actif et de grande piété. Le pasteur de l'endroit, Rothe, qui était aussi un chrétien dévoué, lui avait recommandé les émigrants dans une lettre où il disait : « Voici deux de nos frères en la foi qui fuient l'oppression de la Moravie... Je vous prie de soulager ces pauvres étrangers qui ont abandonné, comme Abraham, leur patrie et leur parenté... eux qui ont tout laissé pour le nom de Jésus, et qui ne demandent que le strict nécessaire pour leur nourriture, etc. » Ainsi le Seigneur faisait trouver à ces fidèles témoins, des cœurs pleins de sympathie, qui mettaient en pratique la recommandation de l'apôtre : « Que l'amour fraternel demeure. » (Hébreux XIII, 1.)

Ils trouvèrent cette même affection fraternelle chez Heitz. Il accueillit les émigrants et les logea provisoirement dans une vieille ferme, depuis longtemps inhabitée. Puis il chercha un endroit où il pourrait les établir. « J'étais tout seul, » écrivait-il au comte, « et j'élevai mon cœur à Dieu pour Lui exposer la misère et les désirs de ces bonnes gens, et je Lui

demandai aussi de ne nous laisser rien faire qui fût contraire à sa volonté. Mais je me sentis la liberté de dire au Seigneur : C'est ici que je bâtirai en ton nom la première maison à ton honneur. »

C'était une pauvre hospitalité qu'on accordait là aux étrangers. L'endroit était sauvage, couvert de buissons et marécageux. Aussi la femme d'Augustin Neisser s'écria-t-elle : « Où trouverons-nous du pain dans ce désert ? » A quoi un nommé Marche, qui se trouvait là, précepteur des petites-filles de la comtesse de Gersdorf, grand-mère du comte, répondit d'un ton solennel : « Si vous croyez, vous verrez sur cette place la gloire de Dieu. »

Christian David, acceptant l'hospitalité offerte aux Neisser, prit sa hache et, l'enfonçant dans un arbre, dit : « C'est ici que le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. Tes autels, ô Éternel des armées ! » (Psaume LXXXIV, 3.) Tel fut l'humble commencement de ces communautés que l'on appela la nouvelle église morave, et qui subsistent de nos jours.

On se mit à l'œuvre pour construire, et quelques mois plus tard la maison étant achevée, les Neisser et peu après Christian David vinrent y habiter. L'excellent Heitz avait voulu dresser lui-même le premier poteau et planter le premier clou du nouveau bâtiment, et tous les jours il était venu encourager les ouvriers. Il voulut aussi faire la dédicace de cette première maison si chétive. Il fit un discours sur le XXI^{me} chapitre de l'Apocalypse, parla de la magnificence de la nouvelle Jérusalem, de la sainteté et du bonheur de ses habitants, fit une application à la maison qui venait de se construire, et termina par une fervente prière. On chanta un cantique et l'on se sépara plein de joie. L'endroit fut plus tard, en 1724, nommé Herrnhut, ce qui veut dire : « Garde de Dieu. »

Zinzendorf s'était peu occupé de l'établissement de ses nouveaux hôtes, mais, à l'occasion de l'installation du pasteur Rothe à Bertholdsdorf, il s'adressa à eux en ces termes : « Vous, bien-aimés étrangers et voyageurs que le Dieu éternel a conduits ici, heureux êtes-vous d'avoir cru, car toutes les promesses de Dieu s'accompliront pour vous. Devancez les autres habitants dans la foi et les œuvres vivantes qu'elle produit, y mettant tous vos soins dans l'amour. Soyez un sel parmi mon peuple ; le sel est une bonne chose.

» Et vous, mes chers sujets, ne vous laissez pas devancer par ces étrangers, afin qu'ils ne profitent pas seuls de la nourriture qui vous est préparée. Venez, allons tous au Sauveur. — Il donnera à son peuple la force et des bénédictions de paix. »

Combien ces pauvres réfugiés devaient jouir de l'amour fraternel qu'ils rencontraient et de la liberté où ils se trouvaient, en pensant à la dure oppression qui avait pesé sur eux. Ils avaient tout quitté, leurs biens, leurs parents, leurs amis, et voilà que la parole de Jésus s'accomplissait à leur égard : ils trouvaient déjà en ce temps-ci beaucoup plus que ce qu'ils avaient laissé, en attendant, dans le siècle à venir, la vie éternelle. (Luc XVIII, 29, 30.) Zinzendorf n'avait pas encore vu l'installation des réfugiés. Comme nouvellement marié, il se rendait chez lui avec sa jeune femme et qu'il traversait la forêt, il aperçut une maison qu'il ne connaissait pas. On lui dit que c'était celle des réfugiés de Moravie. Il y entra, leur souhaita la bienvenue de la manière la plus affectueuse, se mit à genoux avec eux, et demanda au Seigneur de bénir cet endroit et d'avoir toujours les yeux sur lui.

(A suivre)

Réponses aux questions du mois de juillet

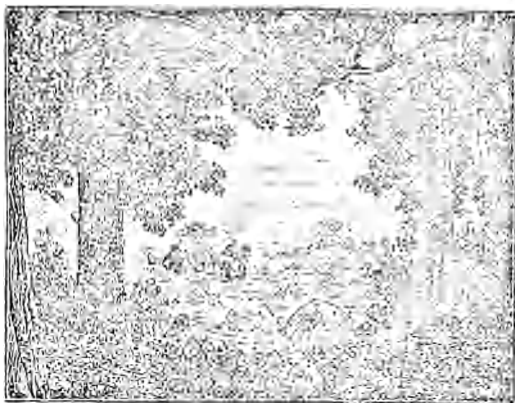
- 1° Asa (1 Rois XV, 9.) — Joas (2 Rois XII, 1.) — Azaria (2 Rois XV, 8.) — Manassé (2 Rois XXI, 1.)
 2° Genèse XXV, 23.
 3° Deutéronome IX, 4.
 4° Éphésiens VI, 13-18.
 5° Par la parole de Dieu (Matthieu IV, 4, 7, 10.)
 6° Nadab et Abihu. (Lévitique X, 1-2.)
 7° Marie, sœur de Moïse. (Nombres XII, 10.) Guéhazi (2 Rois V, 27.) Osias (2 Chroniques XXVI, 19.)
 8° 2 Rois V, 14. Matthieu VIII, 1-4. Luc XVII, 11.

Questions pour le mois d'août

(*Ésaïe VI*)

- 1° Quels étaient les prophètes contemporains d'Ozias ?
 2° Quelle était la vocation de l'un d'entre eux ?
 3° Que signifient les six ailes des séraphins ?
 4° Expliquez en quelques mots Ésaïe VI, 5.
 5° Qui a été par excellence le messager de Dieu ? (Passages à l'appui.)
 6° Nommez différentes catégories d'êtres angéliques.
 7° Quel prophète Dieu envoya-t-il après lui avoir touché la bouche ?
 8° Citez les occasions que vous connaissez où un homme s'est trouvé en la présence même de Dieu.

Veillons, chrétiens, car le moment s'approche
 Où nous verrons la face du Seigneur.
 Oui, de Jésus le retour est bien proche,
 Il vient ravir les saints dans sa splendeur.



Par la bouche des petits enfants

Une très petite fille — elle avait trois ans à peine — se promenait avec sa tante par un beau jour d'été. Le soleil dardait sur la campagne ses rayons brûlants, le chemin était raboteux, et les pieds mignons de l'enfant se heurtaient souvent aux pierres qui jonchaient la route.

Depuis un moment le gai babil de la fillette s'était tu. Elle paraissait songeuse. Puis tout à coup : « Tante, y a-t-il des pierres sur le chemin du ciel ? »

— Oui, chérie, il y en a beaucoup, et quelquefois on se sent bien fatigué, parce que la route est longue. »

La réponse était faite avec une nuance d'apertu-me, car ce jour-là, malgré le soleil radieux et le ciel sans nuages, « Tante » se trouvait triste et découragée. Pour un instant elle avait perdu de vue le

Seigneur Jésus et s'était laissée accabler par les difficultés et les soucis de la vie.

Une ombre passa sur le visage enfantin ; évidemment Bébé ne comprenait pas. Mais soudain elle leva vers sa tante ses grands yeux profonds.

— Alors, fit l'enfant, quand on est fatigué, Jésus nous porte. Il est très fort, Lui.

La tante baissa la tête, mais le mot de la fillette fut le moyen dont le Seigneur se servit pour dissiper le nuage qui obscurcissait son âme.

Et tandis que la petite jasait de mille choses avec l'insouciance de son âge, les précieuses promesses du Seigneur remplissaient de joie le cœur de sa compagne.

Lecteur, connais-tu le bon Berger ? Il ne se contente pas de *chercher* sa brebis perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ; mais l'ayant trouvée, il la met sur ses propres épaules, bien joyeux, et la porte jusqu'à la Maison du Père. Puisses-tu goûter le bonheur que l'on trouve à se reposer sur Lui pour le temps et l'éternité !

Sur ton cœur tu me portes,
Faible et souvent lassé ;
Tes mains douces et fortes
Me tiennent enlacé.

M. R.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'OZIAS (*suite*)

(*Ésaïe VI*)

SOPHIE. — N'est-ce pas, maman, nous ne pouvons aussi nous présenter devant Dieu et le servir

qu'après avoir été purifiés de nos péchés en croyant?

LA MÈRE. — Oui, et c'est ce qui arrivera également à Israël dans l'avenir. Il sera purifié et servira l'Éternel en vertu du sacrifice de Christ, du sang de la nouvelle alliance qui a été répandu pour lui, et au bénéfice duquel nous sommes maintenant placés par la foi. « L'iniquité du peuple qui demeure là — en Sion — sera pardonnée (1). » « Ils me connaîtront tous, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel ; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché (2). » Israël sera alors un « peuple de franche volonté (3). » On l'appellera : « le peuple saint, les rachetés de l'Éternel (4). » Mais auparavant, il doit passer encore par les terribles jugements dont le prophète avait à parler.

SOPHIE. — C'est donc là le service qu'Ésaïe devait accomplir ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; comme je te l'ai dit, il entendit la voix du Seigneur disant : « Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? Et je dis : Me voici, envoie-moi. — Et il dit : Va, et dis à ce peuple : En entendant vous entendrez et vous ne comprendrez pas, et en voyant vous verrez et vous ne connaîtrez pas. Engraisse le cœur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie des yeux, et n'entende de ses oreilles, et ne comprenne de son cœur, et ne se convertisse, et qu'il ne soit guéri. » (Versets 8-10.)

SOPHIE. — Ésaïe fut bien affligé en entendant cela, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet, il demanda aussitôt : « Jusques à quand, Seigneur ? » Affectionné à son peuple,

(1) Ésaïe XXXIII, 24. — (2) Jérémie XXXI, 34.

(3) Psaume CX, 3. — (4) Ésaïe LXII, 12.

il souffrait d'apprendre que Dieu allait l'aveugler, pour avoir si longtemps méprisé sa loi et ses prophètes. C'étaient les sentiments qui remplissaient le cœur de Jésus lorsqu'il s'écriait : « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler les enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu (1) ! » Et aussi : « Si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tiende journée, les choses qui appartiennent à la paix ! Mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux (2). »

SOPHIE. — Les paroles qu'Ésaïe devait dire au peuple, ne sont-elles pas rappelées dans un évangile ?

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; et ce passage est très important dans le temps actuel. Les paroles d'Ésaïe s'accomplirent en ce qu'Israël fut aveuglé de manière à ne plus pouvoir profiter des avertissements des prophètes ; mais il le fut surtout pour avoir méprisé et rejeté le Seigneur Jésus, le Fils unique, que le maître de la vigne envoyait aux cultivateurs, disant : « Peut-être que, quand ils le verront, ils le respecteront (3). » L'apôtre Jean dit : « Et quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne crurent pas en lui ; afin que la parole d'Ésaïe le prophète, qu'il prononça, fût accomplie : Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? C'est pourquoi ils ne pouvaient croire, parce qu'Ésaïe dit encore : Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur, etc. Ésaïe dit ces choses, parce qu'il vit sa gloire et qu'il parla de lui (4). »

(1) Matthieu XXIII, 37. — (2) Luc XIX, 42. — (3) Luc XX, 13. — (4) Jean XII, 37-41.

SOPHIE. — C'est donc le Seigneur Jésus lui-même qui apparut au prophète, puisque nous lisons qu'Ésaïe dit ces choses, parce qu'il vit sa gloire et qu'il parla de *lui*.

LA MÈRE — Certainement, et malgré cela, il ne manque pas aujourd'hui de personnes qui osent nier la divinité du Seigneur Jésus, disant qu'il n'est qu'un homme. Il faut se détourner de telles gens, ainsi que de ceux qui mettent en doute l'inspiration de tel ou tel passage des Écritures que la raison humaine n'admet pas. Les uns et les autres se trouvent sur le chemin de l'apostasie (1) et, s'ils y demeurent, ils y tomberont. Ésaïe dit encore, en parlant de la naissance du Seigneur : « On appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix (2). » Nous sommes heureux de lui reconnaître ses titres glorieux, nous prosternant à ses pieds, sachant qu'une telle Personne fut la victime sainte qui porta nos péchés.

SOPHIE. — J'aimerais savoir quelle fut la réponse de l'Éternel à Ésaïe, lorsqu'il demanda : « Jusques à quand ? »

LA MÈRE. — Le Seigneur lui répondit : « Jusqu'à ce que les villes soient dévastées, de sorte qu'il n'y ait pas d'habitants, et les maisons, de sorte qu'il n'y ait pas d'hommes, et que le sol soit réduit en entière désolation, et que l'Éternel en ait éloigné les hommes, et que la solitude soit grande au milieu du pays. » Cet état d'aveuglement où se trouvent les Juifs maintenant, durera donc jusqu'après l'accomplissement des jugements de Dieu.

SOPHIE. — Combien de temps doit-il se prolonger encore ?

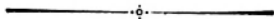
(1) Mot qui veut dire : *abandon, défection. Apostasier, c'est abandonner la foi chrétienne.* — (2) Ésaïe IX, 6.

LA MÈRE. — La Parole ne nous le dit pas, mais Dieu révèle à Ésaïe ce qui arrivera à la fin de ce temps-là : « Mais il y aura encore là un dixième ; et il reviendra et il sera brouté, comme le térébinthe et le chêne, dont le tronc reste quand ils sont abattus ; la semence sainte en sera le tronc. » (Verset 13.)

SOPHIE. — Je trouve cette réponse difficile à comprendre, maman.

LA MÈRE. — Voici un peu ce que cela veut dire : « Ce dixième, » désigne un résidu croyant, c'est-à-dire une petite partie des Juifs rentrés dans leur pays après l'enlèvement des saints. « Il sera brouté, » c'est-à-dire qu'il passera par un temps terrible d'épreuve, pour le purifier, temps dont parlent beaucoup les prophètes. Mais quoique ce résidu soit semblable aux rejetons d'un chêne qui sont broutés après avoir repoussé, il y aura cependant chez lui de la vie ; il sera « la semence sainte » Comme la sève demeure dans le tronc et le fait pousser, ainsi de ce résidu d'Israël sortira le vrai peuple converti, ce peuple de franche volonté qui servira le Seigneur et ne retournera plus jamais aux idoles. Nous aurons peut-être encore l'occasion de parler de ce sujet qui doit nous intéresser, parce qu'il s'agit du peuple bien-aimé de Dieu qui sera bientôt rétabli dans son pays. Alors, « Dieu se réjouira avec joie à son sujet ; il se reposera dans son amour, il s'égayera en lui avec chant de triomphe (1). »

(1) Sophonie III, 17.



Henri, le petit menteur

Dans un village du canton de Vaud vivait un jeune garçon, nommé Henri. — Il avait l'odieuse habitude de mentir. Souvent il affligea le cœur de sa bonne mère et souvent aussi celle-ci le punit pour son manque de vérité. Mais hélas ! cela n'empêchait pas le pauvre garçon de retomber, parce que son cœur n'avait pas encore été soustrait à l'influence de Satan, le père du mensonge.

Par une belle après-midi d'automne, Henri reçut la permission de parcourir la campagne à la recherche des mûres sauvages. Sa mère lui avait indiqué un endroit où il pourrait faire une bonne récolte. Les jeunes paysans connaissent le plaisir qu'il y a à faire cette cueillette, surtout en possédant la pleine liberté de ses mouvements. Tout content, Henri se dirigea vers l'emplacement désigné, qu'il atteignit en peu de temps, et il y trouva en abondance les fruits qu'il désirait. Aussi, malgré les épines qui lui déchiraient les mains, son panier s'emplissait à vue d'œil, en sorte qu'il ne tarda pas à reprendre le chemin de la maison, plus joyeusement qu'il n'en était parti, en pensant au plaisir qu'aurait sa mère de le voir rentrer avec une provision aussi ample.

A quelque distance du village, Henri aperçut un camarade d'école venant au-devant de lui et qui était aussi à la recherche de mûres sauvages. En l'abordant, il dit à Henri :

— Tiens, te voilà déjà ! En as-tu beaucoup trouvé ?

— Pas mal, tu vois ; mon panier est rempli.

— Quelle chance tu as eue ; moi je n'ai presque rien. Dis-moi où tu as cueilli tout cela.

— Là-bas près de la forêt. Seulement c'est inutile que tu y ailles, j'ai tout cueilli.

— Alors ne pourrais-tu pas me donner tes mûres ; tu diras à ta mère que tu n'en as point trouvé.

— Ma mère ne voudra pas le croire, car elle sait très bien qu'il y en avait beaucoup dans cet endroit, et je serai puni si je dis un mensonge. » Sortant alors quelques bibelots de sa poche, ce méchant camarade essaya par ce moyen de décider le pauvre Henri.

— Je te donne cela, si tu me cèdes une bonne partie de tes fruits ; gardes-en quelques-uns, et tu diras que c'est tout ce que tu as trouvé. Pour sûr, la mère ne se doutera de rien.

Que fallait-il faire ? Fuir la tentation, n'est-ce pas ? et dire la vérité. Malheureusement ce n'est pas ce qui eut lieu. Le marché fut conclu et, bien à contre-cœur, Henri fit disparaître dans le panier de son ami la plus grande partie du contenu du sien. On comprend qu'à la suite de ce marché, Henri n'était pas heureux. A pas lents, le cœur bien gros, il continua son chemin, regrettant son action, mais il n'eut pas la force de revenir en arrière. « Que dire à ma mère pour me justifier ? pensait-il. Après tout, je lui dirai ce que mon camarade m'a conseillé ; » et c'est malheureusement ce qu'il fit.

Henri ne s'était pas trompé ; sa mère ne le crut point ; elle vit sur-le-champ qu'il ne disait pas vrai.

— Tu mens de nouveau, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle. Ne sais-tu pas que Dieu hait le mensonge, que celui qui s'y livre ressemble à Satan, et que la part des menteurs sera dans l'étang de feu ? Mon pauvre Henri, aimerais-tu donc aller en enfer, où seront le diable et ses anges, avec tous les méchants ?

— Oh ! non, maman, dit-il, je ne voudrais pas y aller ; pardonne-moi, je te prie. — Et là dessus il fondit en larmes en voyant l'immense chagrin qu'il venait de causer de nouveau à celle qui l'aimait tant. Henri fut puni comme il le méritait, mais cette fois

il éprouva combien sont amères les conséquences du péché. Il revint à lui-même, comprenant quelle était l'issue fatale du chemin dans lequel il se trouvait engagé.

Qu'elles sont solennelles en effet ces déclarations de la parole de Dieu au sujet du mensonge et des menteurs dans l'Apocalypse (XXI, 8 et 27) ; lisez-les attentivement. Vous verrez que dans l'un des passages, il est dit que les menteurs sont exclus de la sainte cité, et dans l'autre que leur part est dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

Le pauvre Henri était véritablement repentant. Dieu venait ainsi de se servir de cette triste circonstance pour accomplir son œuvre de grâce dans ce jeune cœur. Ses yeux étant ouverts sur son état de péché, il fut amené à comprendre pourquoi le Seigneur Jésus avait dû subir les terribles souffrances de la croix. En croyant en Lui, il reçut l'assurance que Dieu lui avait pardonné ses affreux mensonges et tous ses autres péchés. Il était maintenant devant Dieu plus blanc que la neige. Le précieux sang de Christ l'avait lavé de tous ses péchés. Il était sauvé par la foi au Seigneur Jésus, comme autrefois le geôlier de Philippes.

Comme vous pouvez le comprendre, ce fut une mémorable journée que celle-là. Il s'est écoulé plus de vingt ans dès lors. Henri a, depuis longtemps déjà, quitté son village natal, mais il n'a jamais oublié ce jour duquel date sa nouvelle naissance, ce jour où il fut pardonné de Dieu et délivré de la puissance de Satan et du péché, sous laquelle il était retenu captif.

A la tristesse la plus grande succéda ainsi une joie indicible, grâce à Celui qui ne veut pas que le pécheur meure, mais qu'il se tourne vers Lui pour avoir la vie.

Et maintenant vous-mêmes, chers lecteurs, avez-vous été amenés à jouir de la grâce inappréciable qui a été accordée à notre jeune ami ? Je veux vous laisser deux passages à méditer. Vous les chercherez vous-mêmes dans votre Bible : 1^{re} épître de Jean 1, 7 et 9.

Puissiez-vous croire aussi au Seigneur Jésus et être sauvés ! Mais n'oubliez pas que c'est maintenant le temps favorable, aujourd'hui le jour du salut, — non pas demain.

Viens à Jésus, il t'appelle ;
 Il t'appelle aujourd'hui.
 Trop longtemps tu fus rebelle ;
 Aujourd'hui viens à Lui. L. P.

Un double bonheur

— Que je suis contente ! s'écriait une fillette en sautillant vive et joyeuse comme un oiseau.

— Contente de quoi, Marguerite ?

— Contente... d'être au monde.

Sans motif proprement dit, son petit cœur s'épanouissait d'aise sous la simple sensation de vivre. Elle avait raison, la petite Marguerite, c'est un grand bonheur d'être au monde. Savez-vous pourquoi, mes amis ? Parce que de là part un sentier allant droit au ciel. Mais un sentier dont seul le Seigneur Jésus peut ouvrir la porte ; autrement elle resterait fermée à tous les pécheurs, grands et petits. Il n'est pas un enfant qui puisse la franchir de lui-même, mais le portier est Celui-là même qui les appelle.

Un jour, lorsque Jésus était sur cette terre,
 Ou vint lui présenter des enfants comme vous.
 Les disciples alors, remplis d'un zèle austère,
 Voulaient les empêcher d'embrasser ses genoux.

Jésus s'en indigna; Jésus, toujours le même,
 Dit encor : Laissez-les dans mes bras paternels.
 Ne les empêchez point, ces petits ; je les aime ;
 Le royaume des cieus est pour ceux qui sont tels.

Être aimé de Jésus signifie le bonheur. Aussi pour demeurer toujours « content, » chaque enfant doit aller à Lui, c'est-à-dire croire sa Parole et la lire assidûment.

Ce sentier, dont le Sauveur est la porte et qui conduit dans le paradis de Dieu, peut être plus ou moins long, plus ou moins court. Quelquefois les petits l'ont franchi avant les grands, mais quelle que soit sa durée, le Seigneur Jésus saura toujours donner le bonheur à ceux qui se lient près de Lui.

Elle en fit l'expérience cette autre petite fille qui, comme Marguerite, avait sans doute chanté avec l'alouette son plaisir de vivre... Un jour vint où subitement elle se plaignit d'avoir mal à l'oreille. Sa maman s'en inquiéta, la soigna bien dans l'espoir de la voir promptement guérie...

Au bout de deux jours cependant, elle était encore au lit et tout d'un coup se mit à appeler : « Maman ! maman !

— Que veux-tu ? ma chérie...

— Viens me dire adieu, car je m'en vais au ciel.

— Tu te sens donc bien malade, Jeanne ?

— Oh ! non, je ne me sens pas malade, mais Jésus m'a appelée et je m'en vais ; dis aussi à papa et aux autres de venir.

— Mais tu ne veux donc plus rester avec nous, Jeanne ?

— C'est que je ne *peux pas*, maman ; Jésus m'a appelée et il faut bien que j'aie : Jésus m'aime, et moi je l'aime tant !

Voyant toute sa famille en larmes, elle reprit : « Il ne faut pas pleurer : c'est seulement au ciel que je vais, puis je reviendrai avec Jésus, je reviendrai te chercher, maman ! »

Ce furent ses dernières paroles ; peu d'instant après elle s'en allait effectivement auprès de Celui qui l'appelait ; et quand Il paraîtra pour prendre les siens en gloire, elle sera avec Lui, venant à leur rencontre.

N'y a-t-il pas de quoi rendre content d'être au monde, si l'on y trouve ce doux Sauveur qui aime tant les enfants, qui les aime de manière à devenir leur meilleur Ami, comme il est aussi Celui qui a lavé tous leurs péchés dans son sang ?

Au céleste banquet, le Seigneur vous convie.
Il vous invite tous ; écoutez avec foi :
« Je suis, seul, le chemin, la vérité, la vie :
Et nul ne peut venir au Père que par moi. »

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

QUELQUES DÉTAILS SUR LES DESCENDANTS DES FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE *(suite)*

Au commencement de 1723, Christian David se rendit de nouveau en Moravie auprès des trois autres frères Neisser. Ceux-ci avaient été appelés à rendre compte de l'évasion de leurs deux frères, car on ne permettait pas aux malheureux qui voulaient rester fidèles de quitter le pays : autre trait commun avec

les protestants de France qui ne réussissaient à émigrer qu'avec la plus grande peine et exposés à beaucoup de périls. Les frères Neisser, ne voulant pas donner les renseignements qu'on leur demandait, furent jetés en prison. Dès qu'ils en furent sortis, ils prièrent les autorités du pays, qui étaient des jésuites, de leur donner la permission de quitter la contrée. On leur répondit par la menace de les remettre en prison. Ils se décidèrent alors de partir sans autorisation en laissant tout leur avoir. C'est à ce moment que Christian David arriva chez eux, et peu de mois après, en été, ils partirent avec leurs familles, au nombre de dix-huit personnes. A travers bien des dangers ils arrivèrent heureusement auprès de ceux qui les avaient précédés. Le bon intendant Heitz obtint pour eux la permission de bâtir une maison à côté de celle de leurs frères, et ils s'établirent là, gagnant avec beaucoup de peine, en travaillant de leurs mains, de quoi vivre, mais toujours remplis de courage et de foi.

Le Seigneur veillait aux besoins spirituels de la petite colonie. Le baron de Watteville, d'une famille noble de Berne, ami de Zinzendorf, avait passé par de terribles combats d'âme. Des doutes sur toutes choses le tourmentaient et l'avaient jeté dans un profond découragement. Il suppliait Dieu de se révéler à lui, et de lui donner une certitude entière et vivante de son existence. Zinzendorf chez qui il se trouvait, s'efforçait de le soutenir par ses prières et ses exhortations. Enfin cette parole : « *Dieu est amour*, » le saisit et le toucha si puissamment qu'il tomba sur sa face devant Dieu et resta plusieurs heures dans cette attitude, répétant sans cesse ces précieuses paroles qui le firent passer des ténèbres à la lumière. Il fut un zélé et dévoué collaborateur de Zinzendorf dans l'œuvre que Dieu donna à celui-ci

d'accomplir. Il avait un grand amour pour les chrétiens pauvres et vint occuper une petite chambre dans la première maison de Herrnhut, ce qui causa une grande joie aux réfugiés. Ce fut pour eux un temps de bénédiction, car ils étaient soutenus chaque jour par les exhortations chrétiennes de ce frère. Ils appréciaient d'autant plus sa présence auprès d'eux que le pasteur demeurait loin. D'ailleurs tous les premiers réfugiés de Moravie se réunissaient aux assemblées tenues chez Heitz. Là les vérités du salut étaient exposées avec suite et clarté. On y comparait l'Écriture avec l'Écriture ; tous ceux qui savaient lire y apportaient leur Bible, et chacun pouvait faire ses remarques en toute liberté. Cela fut très utile aux réfugiés.

Vers la fin de la même année 1723, Christian David retourna en Moravie et se rendit à Zauchtenthal où eut lieu, et dans les environs, un réveil remarquable. Il arriva chez David Schneider, petit-fils du vieux et fidèle Schneider dont nous avons parlé. Il y avait là encore un peu de vie. Quelques hommes, avides de la vérité, se réunirent auprès de lui, et il leur présenta les vérités divines avec cette vivacité et cette fraîcheur qu'ils ne connaissaient plus.

De là il se rendit à Kunewald, village voisin où il prêcha à une nombreuse assemblée sur les béatitudes. (Matthieu V, 1-12.) Son discours produisit un effet extraordinaire. Un réveil merveilleux s'ensuivit à Zauchtenthal et à Kunewald. On se transmettait de l'un à l'autre la bonne nouvelle du salut. On s'en entretenait dans les maisons, dans les rues, sur les routes. Il n'y avait que peu de familles qui ne fussent pas saisies par la puissance de la grâce. A Kunewald, un jeune homme de vingt ans, Melchior Nitschmann, commença à tenir des réunions ; un autre, nommé David Nitschmann, jeune tisserand de

dix-huit ans, et d'autres avec lui, parcouraient le pays, rendant témoignage de l'œuvre de Dieu dans leurs cœurs, et conjurant les pécheurs de se rendre à l'amour de Jésus. On se réunissait dans les maisons pour chanter des cantiques et lire l'Écriture ; jour et nuit on était ainsi occupé. Les bergers chantaient des cantiques en gardant leurs troupeaux ; les valets et les servantes, au milieu de leurs travaux, ne s'entretenaient que du salut en Jésus. Dans tous les villages environnants, on n'entendait plus de musique profane ; les établissements où l'on jouait et dansait, étaient abandonnés. Même les jeunes enfants adressaient des prières à « l'Amour éternel, » c'est ainsi qu'ils nommaient Dieu, et conjuraient souvent leurs parents de venir à Jésus, l'ami des pécheurs. Une jeune fille de douze ans mourut avec une si vive assurance de la grâce de Dieu, avec un si complet renoncement au monde et un avant-goût si puissant de la gloire à venir, que son témoignage produisit sur plusieurs une impression particulièrement profonde.

Mais comme toujours l'ennemi veillait, et la persécution ne tarda pas à sévir, telle qu'en 1724, les autorités ne parlaient de rien moins que de détruire tout le village de Zauchtenthal. Les magistrats et les prêtres avaient d'abord essayé d'étouffer le mouvement par des défenses et des menaces, mais en vain. Ceux qui avaient cru et qui étaient sauvés continuaient d'annoncer les vertus de Jésus, et magnifiaient Dieu d'avoir fait venir de tels jours où la foi de leurs pères était ranimée. Alors on passa aux voies de fait, et ce fut comme un crible pour distinguer ceux qui n'avaient point de racine de ceux qui étaient établis sur un fondement solide. On jeta en prison, non seulement ceux qui avaient tenu des assemblés, mais aussi ceux qui y avaient assisté, et comme les prisons regorgèrent bientôt de monde,

on jeta les frères dans des écuries et des trous infects, où plusieurs furent près de succomber. D'autres furent enfermés dans des caves à moitié remplies d'eau, où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent près de mourir de froid. Il y en eut qu'on plaça, au cœur de l'hiver, au haut des tours pour les forcer, par la souffrance d'un froid excessif, à déclarer ceux qui possédaient des livres hérétiques, à dire combien de fois le « Buschprediger » (1), c'est-à-dire Christian David, avait été chez eux, et quels étaient ceux qui s'y étaient rencontrés. Quelques-uns des fidèles furent condamnés aux travaux forcés pour plusieurs années, d'autres furent emprisonnés jusqu'à la fin de leurs jours, et plusieurs, surtout les Nitschmann et les Schneider, durent payer des amendes exorbitantes qui les ruinèrent. Un des Nitschmann vit raser sa maison pour avoir logé un protestant.

Ces persécutions devinrent l'occasion de nouvelles émigrations. Dieu y montra sa bonne main en rendant possible d'une manière ou d'une autre, l'évasion de plusieurs qu'on avait jetés en prison. Les prêtres et les magistrats cherchaient à empêcher les émigrations en conseillant perfidement aux frères de jurer fidélité à l'Église de Rome, et leur insinuant qu'après cela ils pourraient croire ce qu'ils voudraient. Mais les fidèles préféraient tout abandonner plutôt que d'agir contre leur conscience. Une fois qu'ils avaient réussi à quitter le pays, ils se rendaient à Herrnhut, auprès de leurs frères.

Nous citerons encore un exemple intéressant d'une de ces émigrations. Un jeune David Nitschmann était particulièrement lié avec quatre autres jeunes gens, comme lui, pleins de zèle pour la vérité. Tous

(1) « Le prédicateur des buissons. » nom donné à Christian David, et qui veut dire sans doute prédicateur itinérant,

appartenaient aux familles les plus aisées de la localité. Le père de l'un d'eux était justicier de Zauchtenthal et ennemi déclaré des frères. Ces jeunes gens fortement unis entre eux par le lien d'une même foi pour laquelle ils voulaient combattre, parcouraient sans cesse la contrée en annonçant l'Évangile, prêts à tout souffrir pour le Seigneur. Mais ayant vu qu'ils ne pourraient à la longue soutenir la fureur de leurs ennemis et conserver la liberté de servir Dieu selon leur conscience, ils résolurent de quitter le pays. Le lendemain de Pâques 1724, il y avait eu une assemblée où le substitut du bailli était entré furieux et s'était emparé des livres, Bibles et cantiques. Peu après les cinq jeunes gens furent cités à paraître devant les autorités. Le juge, qui était, comme nous l'avons dit, le père de l'un d'eux, leur défendit, sous des peines sévères, de continuer leurs assemblées, et leur conseilla d'aller plutôt s'amuser au cabaret. « Et ne vous imaginez pas, » déclara-t-il en outre, « d'émigrer, car les magistrats ont le bras long et sauront bien vous atteindre. »

Le résultat de cette admonestation fut qu'immédiatement les jeunes gens prirent la résolution de s'expatrier sans tarder. Ils exécutèrent leur projet le lendemain soir, et partirent sans rien emporter et sans savoir où ils iraient. Arrivés hors du village, ils se mirent à genoux dans une prairie, prièrent pour leur village et la contrée qu'ils laissaient, et se recommandèrent, eux et les frères qu'ils quittaient, à la garde et à la protection de Dieu. Puis ils entonnèrent le cantique que chantaient cent ans auparavant leurs pères chassés aussi de leur pays :

Heureux le jour où, quittant ma patrie,
Je vais chercher la misère et l'exil !
Mon Rédempteur, en qui je me confie,
Me gardera même au sein du péril.

Afin d'éviter les poursuites, ils prirent des chemins de traverse dans la montagne. Arrivés près de Neisse, en Silésie, ils délibérèrent afin de savoir s'ils se rendraient près de leurs frères à Lissa, en Pologne, ou en Saxe. Ils résolurent d'aller dans cette dernière contrée, pour saluer Christian David, l'instrument de leur réveil. Dieu les conduisait.

Mais, chemin faisant, ils eurent l'occasion d'être désillusionnés quant à l'idée qu'ils s'étaient faite de l'Église protestante. Partout où ils passaient ils cherchaient des enfants de Dieu, mais quand ils s'informaient pour en trouver, on les traitait de *piétistes*, et on les menaçait de les livrer à leur gouvernement. A Schweidnitz, ils furent scandalisés en voyant la pompe du culte luthérien ; mais enfin ils trouvèrent des frères en Christ. Un homme pieux les conduisit à Niederwiese chez le pasteur Schwedler, un homme de Dieu, lequel, ayant appris qui ils étaient, les reçut avec beaucoup d'amour. Il se jeta à genoux avec eux et pria. Les cinq jeunes gens sentant son affection, s'attachèrent aussitôt à lui. Après la prière, il leur dit : « Mes enfants, savez-vous bien de qui vous êtes les descendants ? » et il leur raconta, les larmes aux yeux, l'histoire de Wicief, de Huss, de Jérôme de Prague et de Comenius. Puis il ajouta : « C'est de ces martyrs, c'est de leur sang précieux que vous êtes sortis. Le Seigneur a exaucé les prières qu'ils Lui adressaient pour leurs descendants. Le Dieu qui a promis de bénir jusqu'en mille générations, et qui vous a tirés maintenant de l'esclavage, vous gardera jusqu'à ce qu'il vienne rassembler toutes ses brebis dans son céleste bercail. »

(A suivre)

L'Étivaz

Monts élevés, vallon paisible,
Semé de sites bien divers,
Il réjouit tout cœur sensible,
Ce petit coin de l'univers.

La nature, ici grande et belle,
Sourit à nos yeux enchantés;
Et l'âme s'élève avec elle
A l'Auteur de tant de bontés.

Car pour l'air pur, l'eau salulaire,
Ce val rustique est réputé;
Tout s'y réunit pour nous plaire,
La paix, le calme et la beauté.

Mais l'air du trône de la grâce
Est souverain, reconfortant.
Sur ces hauteurs, à cette place,
Sache rester, humble croyant.

Toi qui soupîres après l'onde
Qui désaltère pour toujours,
Viens à Jésus, viens, qu'Il inonde
Ton faible cœur de son amour !

* * *

De son troupeau, de son laitage,
Le montagnard est satisfait ;
S'il peut suffire à son ménage,
Il accomplit tout son souhait

Mais pour être heureux sur la terre,
Il faut manifester encor
Du cher Sauveur le caractère,
Le posséder pour son trésor.

Bosquets charmants, fraîche verdure,
Rochers, torrents, bois et chalets :
Tout charme dans cette nature
Que nous quittons avec regrets.

On voit la céleste patrie
En dirigeant les yeux en haut.
L'âme est émue, elle est ravie
En pensant au « Pays d'Enhaut » L. P.

Réponses aux questions du mois d'août

1^o Zacharie (2 Chroniques XXVI, 5); Ésaïe (Ésaïe I, 1); Osée (Osée I, 1); Amos (Amos, I, 1.)

2^o Amos était berger. (Amos I, 1.)

3^o Les six ailes des séraphins désignent la promptitude dans le service; elles parlent aussi de la sainteté, de la puissance et de la gloire de Celui qui est assis sur le trône.

4^o Un homme ne peut se trouver dans la présence de Dieu sans se reconnaître comme un pécheur perdu.

5^o Le Seigneur Jésus. (És. XI, 1, 2-5; Hébr. X, 7.)

6^o Les chérubins (Genèse III, 24); les séraphins (Ésaïe VI, 6-7); l'archange Michel (Jude I, 9; Apoc. XII, 7); les anges (Ps. CIII, 20; Hébr. I, 14, etc.)

7^o Jérémie. (Jérémie I, 9.)

8^o Jacob (Genèse XXXII, 30); Moïse, Aaron, Nadab et Abihu, et soixante-dix des anciens d'Israël (Exode XXIV, 9); Ésaïe (Ésaïe VI, 1); Jean (Apoc. I, 12-20.)

Questions pour le mois de septembre

1^o Qui est-ce qui dit à Dieu: Purifie-moi du péché... et je serai pur?

2^o Trouvez dans le Nouveau Testament la réponse à cette prière.

3^o Quelle preuve avons-nous que la purification des péchés est chose accomplie?

4^o Dans quelle portion du Nouveau Testament retrouvons-nous Jérémie XXXI, 34?

5^o Donnez une liste aussi complète que possible des différents noms du Seigneur Jésus contenus dans Jean I.

6^o Relevez dans le livre d'Ésaïe au moins cinq passages se rapportant clairement à Christ.

7^o Dans Ésaïe I, un passage qui parle du pardon des péchés.

8^o En trouver le parallèle dans les Psaumes.



A ma chère petite-fille

Ma chère enfant, pour ton anniversaire,
Reçois les vœux que forme ton grand-père
Pour ton bonheur soit présent, soit futur.

Lève les yeux vers la voûte d'azur,
Là tu verras le Sauveur qui t'appelle
(On est si bien abrité sous son aile).
« Laissez venir, » dit-il, « les chers enfants
Auprès de moi. » Ses desseins bienveillants
Sont de bénir tous ces petits qu'il aime,
D'en prendre soin, dans sa tendresse extrême.

Le bon Berger rassemble ses troupeaux,
Aux vives eaux il conduit ses agneaux.
Entre ses bras, s'ils sont las, il les porte
Et sur son sein encor les reconforte ;
Autour de Lui le Berger les groupa.

C'est le souhait de ton vieux grand-papa :
 « Viens à Jésus au printemps de ta vie ;
 Entends sa voix tandis qu'il te convie.
 Huit ans ! ce n'est pas trop tôt de venir
 A Celui qui veut sauver, veut bénir. »

R.-M.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOTHAM

2 Rois XV, 32-38 ; 2 Chroniques XXVII

LA MÈRE. — Aujourd'hui nous nous occuperons de la courte histoire du règne de Jotham qui renferme des enseignements utiles à retenir. Tu te souviens que Jotham gouverna à la place d'Osias, son père, après que ce dernier fut devenu lépreux.

SOPHIE. — Oui, maman, et je pense que la marche fidèle de son père et le jugement que lui valut sa désobéissance, exercèrent une heureuse influence sur le nouveau roi.

LA MÈRE. — On peut le croire, car Jotham eut en effet sous les yeux un exemple frappant des effets de la fidélité et des conséquences de la désobéissance. La parole de Dieu nous rapporte ces choses pour notre instruction, et elle abonde en exemples de ce genre. Puisses-tu, ma chère Sophie, en profiter, afin de continuer à marcher fidèlement, les regards arrêtés sur le parfait Modèle que l'Écriture place souvent devant nous (1). C'est le chemin du bonheur pour les enfants de Dieu, quels que soient leur âge et leurs circonstances ; et tu sais que le Seigneur recommande aux enfants d'être soumis à

(1) Philippiens II, 1-8 ; 1 Pierre II, 21 ; Hébreux XII, 1-3.

leurs parents et de leur obéir en toutes choses (1), afin qu'ils soient heureux et que le Seigneur soit aussi glorifié.

SOPHIK. — Je t'ai entendu dire quelquefois, à propos de l'obéissance, que la récompense ne doit pas être le mobile de nos actions, pas plus que la crainte du châtement; et pourtant mon cœur est encore souvent gouverné par l'un ou l'autre de ces motifs. J'aimerais qu'il en fût autrement.

LA MÈRE. — Ton désir est bon, ma chère enfant. Je te dirai que la promesse d'une récompense est un encouragement, et la menace du châtement un avertissement pour maintenir nos pieds dans le chemin qui plaît au Seigneur; mais ni l'une ni l'autre de ces choses n'est le motif de l'obéissance selon Dieu. Il est bien différent; tu pourrais, sans doute, me le nommer.

SOPHIE. — C'est le désir d'être agréable au Seigneur et à ses parents, n'est-ce pas?

LA MÈRE. — En effet; mais tu remarqueras que cela ne saurait être produit que par la jouissance de l'amour du Seigneur pour nous. Ainsi le vrai motif de l'obéissance chrétienne est *l'amour*. Le Seigneur dit à ses disciples: « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime (2). » L'amour se plaît à obéir et à servir, comme le témoigne la vie de notre précieux Sauveur ici-bas. N'a-t-il pas dit, en entrant dans le monde: « Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté (3) »? L'apôtre Paul appelle l'activité chrétienne des Thessaloniens leur « travail d'amour » (4), parce que cette activité était le fruit de leur amour pour Christ.

(1) Éphésiens VI, 1; Colossiens III, 20.

(2) Jean XIV, 21. — (3) Hébreux X, 7.

(4) 1 Thessaloniens I, 3.

L'amour du Seigneur Jésus, qui s'est donné pour eux, remplissait leurs cœurs et les poussait ainsi à se dévouer pour Lui (1)

SOPHIE. — Les enfants montrent aussi l'amour qu'ils ont pour leurs parents en leur obéissant, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Certainement ; le principe est le même : s'ils avaient plus souvent présente à leur esprit la tendre affection qui remplit les cœurs de leurs parents, et que ceux-ci leur témoignent de tant de manières, ils n'auraient certes pas besoin d'autres motifs pour leur être agréables ; l'obéissance, en elle-même, leur procurerait ainsi un réel plaisir. Mais n'oublions pas notre histoire.

Jotham monta sur le trône à l'âge de vingt-cinq ans et régna pendant seize ans. Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel. Son activité le porta à faire diverses constructions à Jérusalem et dans la campagne ; il bâtit, entre autres, la porte supérieure dans la maison de l'Éternel, et il construisit aussi des villes, des châteaux et des tours en Juda. Non seulement il chercha à se garantir des attaques de ses ennemis, mais encore il se porta au-devant d'eux pour les combattre et sut profiter de la victoire. Les Ammonites furent rendus tributaires pendant trois ans, et chaque année ils apportaient au roi Jotham cent talents d'argent (2), dix mille cors de froment (3) et dix mille cors d'orge. Comme tu le vois, Jotham possédait un certain degré de puissance. Le verset 6 du chapitre XXVII du second livre des Chroniques nous dit en quoi consistait sa force.

SOPHIE (*lit*). — « Et Jotham devint fort, car il régla ses voies devant l'Éternel, son Dieu. »

(1) 2 Corinthiens V, 14, 15.

(2) Environ 870,000 fr. — (3) A peu près 20,000 hectolitres.

LA MÈRE. — Ces quelques mots sont vrais aussi pour nous. Tu as fait l'expérience maintes fois que nous sommes sans force par nous-mêmes. Le croyant, quel que soit son âge ou le degré de sa piété, a besoin de la force du Seigneur (1) pour le glorifier, et ce n'est que dans le chemin de la dépendance et de l'obéissance que nous en sommes rendus participants. Dans ces conditions on est amené à jouir non seulement des biens du Donateur, mais on fait aussi connaissance avec le Donateur lui-même (2). C'est ce qui eut lieu pour Jotham ; il aimait l'Éternel qui est appelé « son Dieu. » Il le connaissait ainsi particulièrement. Aussi son règne fut-il paisible et prospère.

SOPHIE. — Le peuple en bénéficia, sans doute.

LA MÈRE. — On pourrait le croire ; mais il ne paraît pas avoir suivi l'exemple de piété que lui donnait son roi ; il continuait à sacrifier et à faire fumer de l'encens sur les hauts lieux, car Jotham les avait laissés subsister.

SOPHIE. — Qu'étaient-ce donc que ces hauts lieux ?

LA MÈRE. — C'étaient des endroits élevés que les habitants du pays avaient choisis pour y rendre culte à leurs faux dieux (3). Les Israélites, en dépossédant les Cananéens, auraient dû les détruire (4) ; mais nous avons vu qu'ils existaient encore sous Joas et ses successeurs, même durant la vie du pieux sacrificateur Jehoiada (5).

SOPHIE. — C'est étonnant de voir que ce roi, qui aimait l'Éternel, ne détruisit pas ces hauts lieux.

LA MÈRE. — Jotham, comme cela se voit souvent, avait assez d'énergie spirituelle pour marcher per-

(1) 2 Corinthiens XII, 9. — (2) Philippiens IV, 18, 19.

(3) Nombres XXII, 41. — (4) Nombres XXXIII, 52.

(5) 2 Rois XII, 3 ; XIV, 4 ; XV, 4.

sonnellement devant l'Éternel, mais malheureusement il en manquait pour engager le peuple à suivre son exemple. On ne voit pas qu'il chercha à ramener le peuple à l'Éternel, comme le firent deux de ses descendants, Ézéchias et Josias. C'est une grande grâce que de marcher soi-même dans la fidélité au Seigneur ; mais c'est un devoir, d'où découle une bénédiction spéciale et de la gloire pour le Seigneur, que de s'employer à enseigner à d'autres la crainte de l'Éternel.

SOPHIE. — N'y eut-il pas des prophètes pendant ce temps-là ?

LA MÈRE. — Ésaïe, Osée et Michée, prophétisèrent à cette époque, mais nous ne trouvons rien dans leurs écrits qui se rattache spécialement au règne de Jotham. Ces prophètes dépeignent le triste état général d'Israël et de Juda et annoncent le jugement qui en serait la conséquence ; mais ils terminent leurs prophéties par la mention de la restauration finale du peuple.

SOPHIE. — Il semble toutefois que la prospérité de Jotham eût dû avoir pour effet d'engager le peuple à revenir à l'Éternel que son roi craignait et servait.

LA MÈRE. — Certainement, mais la prospérité, moins encore que l'adversité, n'est capable, à elle seule, de toucher le cœur d'une manière efficace. La parole de Dieu uniquement a cette puissance ; elle est vivante et opérante (1). Lorsqu'elle pénètre dans le cœur et la conscience, le jugement de soi-même s'en suit, ainsi que le retour à Dieu. Mais le peuple éloigné de Lui depuis si longtemps, foulant aux pieds cette parole, demeurerait insensible aux témoignages de la bonté de l'Éternel et de sa lou-

(1) Hébreux IV, 12.

gue patience. Il s'acheminait ainsi, à pas précipités, au-devant du jugement qui allait l'atteindre sous peu. On peut remarquer, dans l'histoire qui nous occupe, que l'Éternel agissait avec le peuple d'après la conduite de son roi. La fidélité de Jotham était le gage de la bénédiction ; mais lorsque l'état du peuple fut sans remède, il devint avec son roi la proie des ennemis. Dans notre prochain entretien, nous verrons que le fils et successeur de Jotham, de même que le peuple, échappa complètement à l'heureuse influence de la piété de son père.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

QUELQUES DÉTAILS SUR LES DESCENDANTS DES FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE *(suite et fin)*

Touchés de cet accueil cordial, les cinq jeunes frères prirent congé du pasteur Schwedler, et, sur son conseil, se dirigèrent vers Herrnhut, munis d'une lettre de recommandation qu'il leur donna pour le pasteur Rothe, à Bertholdsdorf. Celui-ci, les ayant examinés, reconnut que c'étaient des jeunes hommes qui avaient quitté leurs biens et leur position dans le monde pour Christ, et, avec une grande joie, il leur parla sur ce qui est dit de Moïse lequel, « devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte »

(Hébreux XI, 24-26) ; et il leur fit l'application de ces paroles. Puis il les fit conduire à Herrnhut. Ils eurent la conviction que c'était bien là que Dieu avait voulu les amener, et, en effet, il les employa dans son œuvre. Les frères Neisser furent heureux de les accueillir, et bien que tous fussent dans la pauvreté, ils étaient satisfaits et jouissaient de la paix du Sauveur.

Cependant la persécution ne cessait de sévir en Moravie. Comme on exigeait toujours plus rigoureusement des frères qu'ils fissent serment de renoncer à leur foi, de rester dans le pays et de se soumettre à l'Église romaine, et que l'on mettait en prison ceux qui refusaient ou qui se réunissaient, les fidèles s'occupaient tous des moyens de fuir cette oppression. Ce fut encore une pierre de touche pour éprouver la foi. Ceux qui quittaient le pays uniquement par motif de conscience, abandonnant tout, parents, amis et biens, échappèrent en général heureusement, et il y en eut plusieurs qui s'évadèrent de leurs prisons d'une manière que l'on peut appeler miraculeuse. D'autres qui ne purent s'en aller sur le moment, trouvèrent plus tard le moyen de rejoindre les leurs, en dépit de toute la surveillance de leurs ennemis. Ceux, au contraire, qui, manquant de foi et craignant d'être exposés à la pauvreté, vendaient leurs biens en secret et voulaient emporter de l'argent ou partir avec leurs bagages, furent souvent trahis ou arrêtés en route, ou bien dépouillés et maltraités par des voleurs.

C'est ainsi que Herrnhut s'agrandissait et se peuplait tous les jours. Mais on n'y recevait pas de nouveaux hôtes à la légère. On examinait avec soin les motifs qui amenaient les émigrants. Si ce n'était pas la foi seule, on fournissait à l'étranger une somme d'argent suffisante pour son retour chez lui,

avec une lettre de recommandation aux autorités de le bien recevoir. Zinzendorf défendit même aux habitants de Herrnhut de retourner en Moravie pour engager d'autres à quitter le pays. Malgré cela, plusieurs frères échappèrent pour aller tirer de l'esclavage quelques-uns de leurs amis. Quant à Christian David, il ne cessa pas d'exciter le grand mouvement d'émigration, au milieu de dangers très grands qu'il courut. L'émigration continua ainsi durant une dizaine d'années, et amena de Moravie à Herrnhut quelques centaines de chrétiens, dont plusieurs descendaient réellement des anciens frères. On veillait d'ailleurs à ne recevoir autant que possible que des réchappés de la persécution.

Nous nous arrêterons ici. Nous n'avons pas à décrire l'organisation de la communauté de Herrnhut et de celles qui, sur son modèle, se formèrent en différents endroits, et dont l'ensemble constitua la nouvelle église morave. Nous ne dirons rien de la forme et des cérémonies de leur culte. Nous signalerons seulement leur attachement à Christ comme Agneau de Dieu et Victime offerte pour le salut des pécheurs ; ils insistaient aussi sur la rédemption par la foi sans les œuvres, mais manifestée par une vie sainte qui en doit être la conséquence. Rappelons aussi leur zèle, dès le début, pour l'évangélisation des nations païennes, sujet qui tenait fort à cœur au comte Zinzendorf. Plusieurs des frères sortis de l'oppression de Moravie allèrent au loin, dans les Antilles et autre part, prêcher l'Évangile aux pauvres esclaves nègres. Ils partaient à leurs risques et périls, cherchant à gagner leur vie par leur travail, tout en annonçant la bonne nouvelle. Plusieurs y laissèrent leur vie. D'autres missionnaires allèrent dans les contrées du Groenland, et de nos jours

encore les missions moraves y sont nombreuses. Mais notre but a été essentiellement de montrer que l'œuvre de Huss ne fut pas perdue, et de faire voir la constance des témoins de la vérité en dépit de l'oppression, et la fidélité de Dieu qui les a soutenus à travers toutes les épreuves et a maintenu ainsi la lumière de la vérité. Ajoutons encore que l'action des frères moraves a préparé dans les pays de langue française, le réveil qui eut lieu au commencement du dix-neuvième siècle.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les notes suivantes d'un sermon de Christian David, recueillies par le grand évangéliste Wesley, lors d'une visite qu'il fit aux établissements de Herrnhut, en 1738.

« La parole de réconciliation que les apôtres prêchaient, » disait le charpentier Christian David, s'adressant, en habits de travail, à ses auditeurs, « est que nous sommes réconciliés à Dieu, non par nos œuvres, ni par notre propre justice, mais uniquement et pleinement par le sang de Christ. Mais quelqu'un dira : « Ne dois-je pas m'affliger et être » contrit à cause de mes péchés avant d'espérer » que je puisse être réconcilié avec Dieu ? » Oui, il est bon et légitime que vous ayez un cœur brisé et contrit. Mais remarquez que cela n'est pas votre œuvre, mais celle du Saint-Esprit. De plus, ce n'est pas le fondement de la réconciliation. Ce n'est point par là que vous êtes justifiés ; ce n'est pas la justice, ni une partie de la justice par laquelle vous êtes réconciliés avec Dieu. La rémission de vos péchés n'est due en tout, ni en partie, à cette cause. Votre humiliation et votre contrition n'y sont pour rien. Au contraire, c'est un obstacle à votre justification, c'est-à-dire que si vous vous fondez en quoi que ce

soit sur vos sentiments, si vous pensez : Il faut que je sois contrit jusqu'à tel ou tel point, je dois m'affliger davantage avant de pouvoir être justifié, — vous posez votre contrition, votre douleur, votre humiliation, comme fondement ou au moins comme une partie de votre justification, et par conséquent c'est un obstacle à ce que vous soyez justifiés, un obstacle qui doit être enlevé. Le vrai fondement n'est donc ni votre contrition, ni votre propre justice, ni quoi que ce soit qui vienne de vous, ni non plus de ce que le Saint-Esprit opère en vous. Le fondement de votre justification est une chose en dehors de vous, et c'est le sang de Christ. Car voici ce que dit la Parole : « A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit » en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée » à justice » (1). Ne voyez-vous pas, par ces paroles, que le fondement n'est rien de ce qui se trouve en nous ? Il n'y a aucune relation entre Dieu et l'impie ; ils sont totalement séparés l'un de l'autre ; ils n'ont rien de commun. Il n'y a donc, dans les impies, rien pour les rapprocher de Dieu et les unir à Lui. Que trouvons-nous en effet en eux ? Des œuvres, de la justice, de la repentance ? Non, de l'impiété seulement.

» Cela étant ainsi, allez droit à Christ, avec toute votre impiété. Dites-lui : « O Toi, dont les yeux sont » comme une flamme de feu, sondant mon cœur, tu » vois que je suis un impie. C'est pourquoi amène- » moi à Celui qui justifie l'impie ; que ce soit ton sang » qui me sauve, car en moi il n'y a rien qu'impiété. » C'est là ce que les sages et les savants de ce monde manquent à comprendre. Pour eux c'est une folie. Le péché est l'unique chose qui sépare l'homme et Dieu ; le péché est aussi le seul argument, l'unique

(1) Romains IV, 5.

raison que le pécheur puisse présenter pour que l'Agneau de Dieu ait compassion de lui, et qu'en vertu de son sang, il l'amène auprès du Père. Voilà le fondement qui ne peut être ébranlé. Par la foi, nous sommes établis sur ce fondement, et cette foi aussi est le don de Dieu. »

Telle était la doctrine prêchée à Herrnhut ; celle qui met de côté l'homme et ses œuvres, pour que le pécheur trouve tout en Christ et par Christ.

Les huguenots fugitifs

I. — Sur mer. (Suite et fin)

A la Rochelle vivaient deux sœurs de bonne famille. Elles avaient perdu leurs parents de bonne heure, mais le Seigneur leur avait fait la grâce de les mettre en rapport avec des chrétiens qui leur apprirent la vérité concernant le salut de leurs âmes. Elles ne cachèrent point le changement qui s'opéra ainsi en elles, mais leur entourage n'y attacha que peu d'importance, considérant leur conversion comme une fantaisie de jeunesse qui ne tarderait pas à se dissiper. Aussi un jour leur tuteur, homme bien disposé du reste à leur égard, tant qu'il ne s'agissait pas de la marche de la foi, leur annonça-t-il une nouvelle qui devait, selon lui, les remplir de joie. Il avait trouvé à les marier à deux jeunes gens très recommandables, mais appartenant à la religion catholique. En vain les deux sœurs supplièrent-elles leur ami de revenir en arrière sur sa décision, en cherchant à lui faire comprendre combien une pareille alliance leur serait odieuse. Ne voyant dans leurs prières que de l'entêtement, il finit par se

fâcher, et leur déclara qu'il leur laissait trois mois pour se prononcer et qu'au bout de ce temps elles auraient à choisir entre le mariage et le couvent.

Sur ces entrefaites, arriva à la Rochelle un de leurs cousins, nommé Raboteau, huguenot très fidèle qui avait même, par attachement à ses principes, renoncé à la nationalité française et avait été naturalisé sujet anglais. Ce fait lui permettait d'aller et de venir librement, sans être inquiété pour ses opinions.

Mis au courant par ses cousines de la cruelle alternative où elles se trouvaient placées, il concerta avec elles un projet de fuite. Sur son conseil, elles cessèrent de faire opposition ouverte aux intentions de leur tuteur et, sans renier leurs principes ni en paroles ni en actes, elles parurent se résigner ; ou plutôt elles attendirent patiemment que le Seigneur leur montrât la délivrance.

Les deux mariages devaient se célébrer le même jour, au gros de l'été. On avait fait de grands préparatifs et, déjà la veille, de nombreux parents et amis étaient arrivés. Comme la chaleur était intense, au lieu de loger les chevaux dans les écuries, qui du reste n'auraient pu les contenir tous, on les avait réunis en plein air, sous les grands arbres de la cour. Vers minuit, alors que tout le monde s'était retiré, Raboteau et ses deux cousines sortirent du château par une porte dérobée, montèrent sur les chevaux qui se trouvaient le plus près d'eux et gagnèrent la Rochelle à bride abattue. Raboteau aurait pu faire monter les jeunes filles sur son navire et gagner le large, mais le port était fermé pendant la nuit et, dès le matin, on aurait fouillé tous les bâtiments en partance. Il les conduisit donc chez une vieille huguenote qui, au péril de sa vie, consentit à leur accorder l'hospitalité. Puis il retourna

au château pour prendre part aux fêtes auxquelles il était convié.

On s'imagine sans peine l'étonnement, puis la consternation et la colère qui s'emparèrent de tous quand on constata la disparition des deux fiancées. On fouilla à fond le château et les dépendances, et Raboteau lui-même, pour donner le change sur le rôle qu'il avait joué, prit aux recherches une part des plus actives. L'autorité ayant été nantie, on opéra des perquisitions approfondies sur tous les navires à l'ancre dans le port, mais comme on n'y trouva aucune trace des fugitives, on dut abandonner la partie. A vrai dire, on nourrissait de forts soupçons contre Raboteau, mais il réussit à les dissiper en prolongeant pendant assez longtemps son séjour au château. Au surplus, sa qualité de sujet britannique le mettait à l'abri des vexations.

Restait encore une opération fort difficile, à savoir le transfert des jeunes filles sur le navire de leur protecteur. Ici de nouveau, le Seigneur étendit sa bonne main sur elles et écarta de leurs têtes les dangers qui les entouraient de toutes parts. Raboteau les fit transporter dans de grandes caisses au fond desquelles ses cousines se blottirent, tandis qu'on les recouvrait de pommes. De la sorte, elles purent traverser toute la ville et le port sans éveiller de soupçons. Et même une fois à bord du navire, elles durent encore passer bien des heures dans leur étroite prison jusqu'à ce qu'on fût suffisamment éloigné des côtes de France pour n'avoir plus à redouter d'enquêtes malveillantes.

Après une traversée mouvementée, on finit par gagner l'Irlande où Raboteau était établi. Les fugitives trouvèrent dans sa famille un accueil cordial et affectueux, mais jamais elles n'oublièrent le zèle que leur cousin avait déployé pour les mettre à

l'abri des persécutions. Pour les tirer du piège où on avait cherché à les faire tomber, il n'avait pas hésité à sacrifier un commerce florissant, car il est aisé de comprendre qu'il eût été téméraire de sa part de continuer à fréquenter le port de la Rochelle. Mais surtout tous purent unir leurs voix pour faire monter des actions de grâces envers le Seigneur qui n'avait pas permis qu'un cheveu même de leurs têtes tombât en terre. Il avait été leur refuge et leur force, leur secours dans les détresses. (Ps. XLVI, 1.)

L'Ange de Jéhova se campe avec puissance
Autour de ses enfants.
Il les garde et soutient, il est leur délivrance
Dans leurs dangers pressants.

Lecteurs de la *Bonne Nouvelle*, vous n'avez sans doute jamais eu à traverser des circonstances pareilles à celles que je viens de vous décrire; puissiez-vous n'en jamais rencontrer non plus de telles! Mais n'oubliez pas que l'ennemi est toujours le même, aujourd'hui comme il l'était autrefois. « Il rôde autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » (1 Pierre V, 8.) Si vous n'appartenez pas au Seigneur, Satan fait tout ce qu'il peut pour vous enlacer à toujours sous son pouvoir. Êtes-vous une brebis du Bon Berger, ses efforts ne réussiront pas à vous ravir à Celui qui l'a vaincu, mais il ne manquera pas de susciter devant vos pas des difficultés pour chercher à vous décourager, à obscurcir votre foi. N'est-il pas précieux pour le cœur de savoir qu'il y a toujours auprès de vous quelqu'un qui est prêt à vous aider, dans les grands dangers comme dans les circonstances qui peuvent vous paraître de minime importance? Qu'il est précieux de pouvoir dire chacun pour soi : « Le

Dieu d'ancienneté est ta demeure, et au-dessous de toi sont les bras éternels ; il chasse l'ennemi devant toi, et il dit : Détruis ! » (Deutéronome XXXIII, 27.)

L'histoire du vieux docteur

— Nelly, je t'en prie, cours vite à la poste pour me chercher les journaux, dit Mr Darbel.

Nelly, une jeune fille de quatorze ans, était assise au jardin, absorbée par la lecture d'un livre intéressant. Ses sourcils se froncèrent en entendant la voix de son père, et ce fut d'un ton languissant qu'elle répondit :

— Oh ! papa, pas maintenant ; je lis !

— Voyons, voyons, un peu de complaisance, fit le père, toujours porté à être trop indulgent lorsque sa fille unique était en question.

— Ne pourrais-tu pas attendre que l'oncle Jacques aille chercher ses lettres ? Il est près de quatre heures, reprit Nelly avec toujours moins d'entrain.

— Ton oncle ne sort pas cet après-midi, et il me faut mes journaux *tout de suite*, insista Mr Darbel, et cette fois avec une nuance de sévérité qui ne lui était pas habituelle.

— Bon, je vois bien qu'il faut que je me décide, fit Nelly sèchement. Et se levant, elle ferma son livre d'un air maussade.

La jeune fille monta dans sa chambre pour chercher son chapeau ; un instant plus tard, elle franchissait le seuil de la maison et se trouvait dans la rue.

— Vous allez à la poste, Nelly ? fit à ses côtés une voix cordiale ; attendez une minute ; mon ca-

briole est tout près ; nous ferons route ensemble.

C'était le docteur Neuhaus, un vieil ami de la famille, qui lui aussi sortait de la maison où il venait de visiter la mère de Nelly, malade depuis longtemps.

— M'aurait-il entendue répondre à papa ? se demanda la jeune fille, et elle se sentit rougir, car sa conscience n'était guère tranquille.

Bientôt Nelly se trouva assise à côté du docteur dans le vieux cabriolet où tous les enfants des environs ambitionnaient de trouver une place, car Mr Neuhaus savait se faire aimer de la jeunesse ; sa bonté était proverbiale dans toute la contrée.

Mais ce jour-là le docteur restait silencieux ; puis après quelques minutes ce fut très sérieusement qu'il adressa la parole à sa jeune compagne :

— Nelly, j'ai une petite histoire à vous raconter.

— Oh ! tant mieux, fit la jeune fille, car les histoires du vieillard étaient toujours les bienvenues.

— Un soir, commença le docteur — j'avais alors treize ans — je sortais de l'école avec d'autres garçons de mon âge. Depuis une semaine déjà nous avions convenu, mes camarades et moi, de profiter du premier beau jour pour aller nous baigner dans la rivière. Ce soir-là l'air était surchauffé par le soleil ardent qui avait brillé sans interruption depuis le matin ; et nous songions avec délices à la fraîcheur du bain. Nous nous hâtions, tout joyeux à la pensée du plaisir qui nous attendait.

Nous approchions de notre destination, lorsque je vis mon père venir à notre rencontre. Il marchait lentement sur la route poussiéreuse et portait un lourd paquet sous son bras. Lorsqu'il m'aperçut, il m'arrêta et me dit en hésitant un peu : « Henri, me porterais-tu ce paquet à la poste ? »

Je suis bien certain que ma consternation dut se lire sur mon visage ; mon premier mouvement fut

de me détourner plein de mauvaise humeur. Mais depuis une semaine mon père n'était pas bien, et si je refusais de lui rendre ce service, je savais qu'il devrait aller au village lui-même. Pourtant la rivière — et l'eau fraîche — et l'ombre mystérieuse des sous-bois... J'hésitai un instant, puis Dieu me donna la victoire.

— Oui, papa, j'irai, fis-je gaiement. Vous autres, ne m'attendez pas, ce sera pour une autre fois, ajoutai-je en me tournant vers mes compagnons.

Mon père me remit le paquet. « Merci, mon garçon, dit-il ; cela me fait de la peine de gâter ton plaisir. Je voulais aller moi-même au village, mais je ne sais pourquoi je me sens étrangement faible ce soir. »

Il fit encore quelques pas avec moi, me donnant les directions nécessaires, puis au moment de me quitter il mit sa main sur mon épaule et répéta : « Je te remercie, mon fils. Tu as toujours été pour moi un enfant soumis, Henri. »

Je courus jusqu'au village et revins à la maison aussi vite que possible. Comme j'approchais de notre demeure, je remarquai un rassemblement devant la porte et, par la fenêtre ouverte, j'aperçus un mouvement inusité dans l'intérieur de l'habitation. Un de nos voisins se détacha du groupe qui se tenait à l'entrée et vint au-devant de moi. De grosses larmes coulaient sur ses joues. « Ton père, me dit-il, est tombé mort en arrivant à la maison, quelques minutes après t'avoir quitté. »

— Nelly, je suis maintenant un vieillard, mais durant toutes ces années j'ai rendu grâce à Dieu de ce qu'il n'a pas permis que je refuse la dernière prière de mon père.

Le vieux docteur passa sa main sur ses yeux ; Nelly de son côté pleurait doucement, le visage ca-

ché dans les coussins de la voiture. Lorsqu'enfin elle releva la tête, ce fut pour dire : « Oh ! mon cher papa, jamais plus je ne te ferai de la peine ! »

C'était une heureuse jeune fille qui revint de la poste ce soir-là. En apercevant son père assis tranquillement devant la maison, elle poussa un cri de joie, courut à lui et, jetant ses bras autour de son cou, elle lui dit tout bas : « Je suis si fâchée d'avoir été impertinente avec toi, ce soir. Je t'en prie, papa, pardonne-moi. »

Nelly n'oublia pas sa bonne résolution. Elle portait partout avec elle une feuille de papier sur laquelle elle avait écrit ces mots : « Souviens-toi de l'histoire du docteur. » Mais, hélas ! le cœur humain est si faible et si mauvais. Nelly dut en faire l'expérience. Et ses luttes et ses combats l'amènèrent à Jésus qui seul peut nous donner un cœur nouveau. Elle lui confessa son état de péché et de misère. Et en Lui elle trouva non seulement le pardon, mais encore force et joie, afin de travailler pour le Seigneur et de marcher pour sa gloire. Nelly devint une enfant heureuse et soumise, attachée de cœur au Seigneur Jésus et, pour ses parents, un soutien et une bénédiction.

Et toi, mon jeune lecteur, où en es-tu pour ce qui regarde ton salut éternel ?

Honore, cher enfant, et ton père et ta mère ;
Sois pour eux constamment respectueux, soumis,
Et tu verras tes jours prolongés sur la terre ;
Et Dieu te bénira : Lui-même l'a promis.



Réponses aux questions du mois de septembre

1^o David. (Psaume LI, 7.)

2^o 1 Jean I, 7.

3^o Hébreux I, 3.

4^o Hébreux VIII, 12; X, 17.

5^o 1^o La Parole; 2^o Dieu; 3^o la Lumière; 4^o Fils unique; 5^o Jésus-Christ; 6^o le Christ; 7^o Jésus; 8^o Fils de Dieu; 9^o Agneau de Dieu; 10^o Rabbi; 11^o Messie; 12^o Roi d'Israël; 13^o Fils de l'homme.

6^o Ésaïe IV, 2; VII, 14; XI, 1-5; LII, 13-15; LIII, etc., etc.

7^o Ésaïe I, 18.

8^o Psaume LI, 7.

Questions pour le mois d'octobre

1^o Trouvez dans l'Ancien Testament trois exemples de fils obéissants.

2^o Cherchez dans l'épître aux Hébreux par quoi le Seigneur Jésus a appris l'obéissance.

3^o Cherchez dans l'épître aux Philippiens jusqu'où Christ a été obéissant.

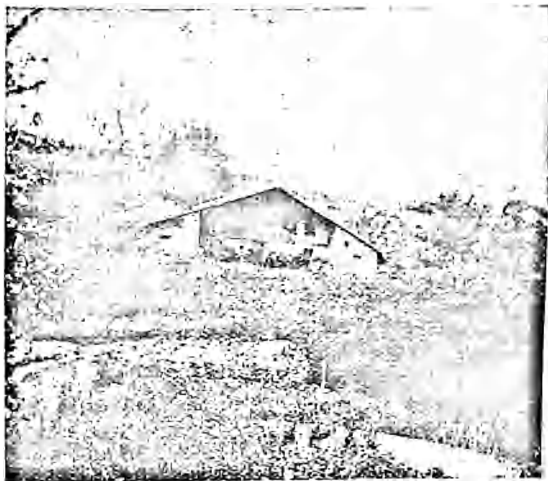
4^o Qu'est-ce que Dieu fera voir à celui qui règle sa voie? (Ésaïe.)

5^o Quels sont les rois de Juda dont il est dit : « Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel » ?

6^o Quels sont les trois points faibles que vous pouvez relever dans le règne de Jotham ?

7^o Quel fut le secret de sa puissance ?

8^o Quel est le secret de notre force comme chrétiens ?



« Va, et toi fais de même »

(Luc X, 37)

Bien que dans le touchant récit d'où sont tirées les paroles citées en tête de ces lignes, le Seigneur nous ait donné une image frappante de la grâce dont il use envers les pauvres pécheurs, je crois que nous pouvons y voir aussi un exemple que nous avons à suivre envers ceux qui souffrent. N'est-il pas d'ailleurs notre modèle en toutes choses ?

J'aimerais vous raconter à ce sujet ce que fit une amie chrétienne: C'était au mois de février 1871. La plupart d'entre vous ont entendu parler de la re-

traite désastreuse de l'armée française sous les ordres du général Bourbaki. Le souvenir en est encore vivant. Serrée de près par les Prussiens, elle fut obligée de passer la frontière de la Suisse, et fut internée dans ce dernier pays. Dire la misère et les souffrances de toute espèce qu'endurèrent ces pauvres soldats obligés de passer la montagne durant ces jours d'un hiver aussi rigoureux, serait chose impossible.

Sur l'une des grandes routes par où s'écoulaient ces milliers d'hommes affamés, harassés et se traînant avec peine, se trouvent, peu après le premier village depuis la frontière, trois ou quatre maisons isolées. Deux d'entre elles sont un peu au-dessous de la route dans de petits ravins. Le dernier jour du passage des troupes, les habitants de ces maisons furent surpris de voir un soldat qui, au lieu de suivre les autres, semblait retourner du côté de la France. On le questionna, mais on vit que ses pensées n'étaient pas nettes ; tout ce que l'on put comprendre, c'est qu'il voulait aller chez sa sœur qui demeurerait près de la frontière. Mais ses paroles étaient si peu claires que, de guerre lasse, on le laissa passer.

La nuit tombait, le soldat n'avait demandé à personne un gîte pour la nuit, et en lui voyant l'air si malade, ceux qui lui avaient parlé s'étaient dit : « Il ne peut pas aller bien loin ainsi. » Mais on ne s'en était pas autrement inquiété. Le lendemain cependant, l'un d'entre eux, qui avait vu le pauvre jeune homme quitter la route et descendre à travers champs, eut la curiosité de suivre ses traces pour savoir vers quel endroit il s'était dirigé. Hélas ! il n'eut pas à aller bien loin. A une faible distance des maisons, il le trouva étendu comme mort sur la neige glacée. Sans chercher à savoir s'il vivait encore et lui porter secours au besoin, il alla avertir

le syndic de la commune qu'un Français mort était couché au bout d'un champ sur la neige, puis raconta la chose à tout venant.

Dans l'une des maisons dont j'ai parlé plus haut, demeurait une femme au cœur compatissant, et qui, de plus, connaissait l'amour miséricordieux de Celui qui s'est donné pour nous. Elle voit arriver son domestique qui, d'un air empressé, lui dit : « Maîtresse, on a trouvé le Français d'hier mort sur la neige là-bas, au bout du champ où nous avons moissonné cet été. »

« Est-il possible, » s'écria-t-elle, « est-il possible qu'un pauvre homme meure si près de nous sans secours, sans aucun soin ! Qui vous a dit cela ? Est-ce bien sûr qu'il est mort ? Allez vite, Fritz, courez et voyez, je vous en prie, s'il n'y a rien à faire pour lui. » Le jeune homme, comme électrisé par l'accent de sa maîtresse, part comme un trait et revient lui dire que le pauvre Français n'était pas mort, mais gisait sans connaissance et dans le plus triste état.

Nous avons alors à loger au village trois compagnies de soldats suisses appelés à surveiller la frontière, et chaque maison devait en héberger un certain nombre. Notre brave amie n'avait pas été épargnée ; on lui en avait envoyé dix pour sa part, et c'étaient des Zurichois qui ne savaient pas le français. N'importe ; elle en appelle quelques uns et par signes leur fait comprendre de quoi il s'agit, puis ordonne à son domestique d'apporter une échelle, y place un petit matelas et un duvet pour y mettre le pauvre mourant, et les envoie le chercher. Elle-même prend une bouteille de liqueur, de l'eau chaude et quelques morceaux de sucre, et marche devant eux. Arrivée auprès du pauvre soldat, elle essaie de le ranimer en lui faisant avaler quelques gouttes du

breuvage chaud qu'elle a préparé, ensuite, avec l'aide des soldats suisses, on place le malade sur le brancard improvisé, et, avec toutes les précautions nécessitées par le mauvais chemin qu'il fallait parcourir, on parvient enfin à la maison hospitalière. Notre amie comprenait qu'après avoir passé toute la nuit sur la neige par un froid assez vif, le malheureux devait être à moitié gelé, aussi le fit-elle transporter à l'écurie après lui avoir fait frictionner tout le corps avec de la neige, afin de ramener la circulation du sang. Elle l'avait aussi lavé elle-même avec soin, tâche bien rebutante, car ayant été pris de vomissements durant la nuit, et, n'ayant pu ni se tourner ni s'essuyer, son visage même était entièrement sali. Toujours aidée par ses hôtes zurichois, elle fit un lit au fond de l'étable et, après lui avoir fait mettre du linge propre, elle l'y installa et lui fit encore prendre une boisson chaude. Elle l'entoura ainsi de tout ce qu'elle crut pouvoir le soulager, et surtout de cette chaude sympathie qui fait tant de bien aux malheureux. Il avait un peu repris connaissance et répondait à moitié aux questions qu'on lui adressait, mais sans qu'on parvînt à savoir d'où il était, ni depuis quand il était malade.

Mais ne pensez pas, mes enfants, qu'ayant ainsi bien soigné le corps, notre amie se borna là. Non, elle connaissait le prix d'une âme immortelle, et tout en faisant son ouvrage, elle lui parlait du Seigneur Jésus. Bien qu'elle dût préparer les repas pour une quinzaine de personnes, elle trouva le temps de lire au malade plusieurs portions de la parole de Dieu, entre autres dans l'évangile de Jean. Elle lisait peu à la fois, et expliquait aussi simplement que possible à son hôte comment un pauvre pécheur peut être sauvé. Elle fit aussi prier le pasteur de la paroisse de venir voir le soldat. C'était un homme

compatissant, ayant aussi quelques connaissances médicales. Il vint immédiatement et indiqua à notre amie ce qu'elle pouvait faire de mieux pour soulager le malade.

Dans le village vivait une femme chrétienne qui avait l'habitude de soigner les malades tout en leur parlant de Dieu et de sa grâce. Celle-ci ayant été avertie, vint aussi voir le pauvre Français et lui parla de l'amour de Dieu. Il était si souffrant et si incapable d'exprimer ses pensées que l'on ne peut pas savoir s'il avait reçu le témoignage de Dieu au sujet de son Fils. Le jour de Christ le fera connaître, et ce qui aura été fait pour le Seigneur aura sa récompense. Le Français mourut le troisième jour de son arrivée dans cette maison, et laissa son hôtesse heureuse de l'avoir reçu et soigné chez elle, et d'avoir pu lui faire entendre la parole du salut.

N'avait-elle pas agi comme le bon Samaritain et suivi l'exemple du Seigneur? Eh bien, il nous dit à chacun : « Va, et toi fais de même. »

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ACHAZ

(2 Rois XVI; 2 Chroniques XXVIII)

LA MÈRE. — Nous arrivons maintenant à l'une des histoires les plus tristes des rois de Juda; celle d'Achaz, fils de Jotham.

SOPHIE. — Tu m'as déjà dit que les fils de Jotham ne subirent pas l'heureuse influence de la conduite de leur père. Que fit donc Achaz?

LA MÈRE. — Il marcha malheureusement dans la voie des rois d'Israël, rétablissant le culte des Baals,

auxquels il fit des images de fonte ; et il sacrifiait et brûlait de l'encens sur les hauts lieux, sur les collines et sous tout arbre vert. Mais ce qu'il y a de pire, c'est qu'il offrit ses propres fils en sacrifice à une affreuse divinité des Ammonites, appelée Moloch. Cette idole, de forme humaine, était chauffée intérieurement ; et lorsque ses bras étendus devenaient rouges sous l'ardeur du feu, on y plaçait les pauvres petites victimes, dont on étouffait les cris déchirants par le bruit du tambour. Ces choses horribles se pratiquaient dans une vallée profonde située à l'ouest et au sud de Jérusalem, appelée « la vallée du fils de Hinnom ; » on y avait érigé un haut lieu nommé « Topheth. » Tu le vois, l'Éternel, dans la crainte duquel Jotham avait vécu, fut complètement oublié et déshonoré par son indigne successeur. Achaz marcha de mal en pis jusqu'au bout, malgré les témoignages de la miséricorde de Dieu en sa faveur.

SOPHIE. — Pourquoi offrait-on de pareils sacrifices ?

LA MÈRE. — On attribuait à Moloch un pouvoir malfaisant et on croyait se le rendre propice de cette façon. Mais la loi de Moïse défendait expressément ces abominations. Celui qui les commettait devait être lapidé (1). Les prophètes Ésaïe, Jérémie et Ézéchiël reprochent souvent au peuple cette horrible idolâtrie ; et Étienne, dans son discours aux Juifs, peu avant d'être lapidé, rappelle à ce sujet les paroles du prophète Amos (2).

SOPHIE. — On a peine à comprendre que les païens soient tombés dans une telle dégradation ; mais comment se fait-il que le peuple de Dieu s'y soit laissé entraîner ?

(1) Lévitique XVIII, 21 ; XX, 1-5. -- (2) Actes VIII, 42, 43.

LA MÈRE. — Le cœur naturel est, hélas ! le même chez tous les hommes, qu'ils soient comblés ou non des témoignages de la faveur et de la puissance de Dieu. Ces avantages ne sont pas susceptibles de le changer ; et même plus l'homme en est favorisé, plus il en profite pour faire sa volonté. La volonté propre n'est rien moins que le péché, c'est-à-dire la révolte de l'homme contre Dieu (1). Et où cela conduit-il ? Nous l'apprenons par la parabole du fils prodigue (2), n'est-ce pas ? Un enfant auquel ses parents accorderaient tout à souhait et qui ne tiendrait aucun compte de leur volonté, tomberait bien vite dans la pire dégradation. Le chemin de l'homme laissé à lui-même aboutit à une issue des plus terribles. La Bible nous rappelle maintes fois que, pour faire le bien, il est nécessaire de posséder une nouvelle nature (3), formée en nous par la foi à la parole de Dieu qu'il importe ensuite d'écouter pour la mettre soigneusement en pratique. Je t'ai cité souvent un verset du Psaume CXIX qui nous montre comment un jeune croyant est capable de pratiquer le bien, malgré la présence de la mauvaise nature en lui.

SOPHIE. — Je m'en souviens ; c'est celui-ci : « Comment le jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon la parole (4). »

LA MÈRE. — C'est bien cela. Mais le jeune Achaz n'avait pas profité des avantages nombreux qu'il possédait : il avait oublié la loi de son Dieu, l'exemple de son prédécesseur, et cet enseignement si important de David. En négligeant toutes ces choses, il tomba de mal en pis, souillant, par ces abominations, le beau pays de Canaan et surtout déshono-

(1) 1 Jean III, 4. — (2) Luc XV, 11-16.

(3) Jean III. — (4) Psaume CXIX, 9.

rant si profondément le nom de l'Éternel, auquel le peuple et le roi faisaient profession d'appartenir. Aussi les conséquences d'une marche pareille ne tardèrent pas à se faire sentir. L'Éternel envoya contre Achaz le roi de Syrie, qui emmena beaucoup de captifs à Damas, puis celui d'Israël qui tua en un seul jour cent vingt mille hommes, dont un fils du roi et deux princes de sa maison ; en outre deux cent mille captifs et un grand butin furent dirigés sur Samarie.

SOPHIE. — C'est affligeant de voir que les Israélites ne craignirent pas d'aller combattre contre leurs frères de Juda, car devant Dieu, malgré la division du royaume, ils étaient toujours un seul peuple, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute. Pékach, roi d'Israël, qui était aussi idolâtre, s'était allié avec Retsin, le roi de Syrie, pour faire la guerre à Juda, de sorte qu'éloigné de Dieu et encore lié à un païen, il n'avait aucune intelligence des pensées de Dieu à cet égard. Cependant l'Éternel manifeste sa miséricorde d'une manière bien touchante. Il envoie à la rencontre des soldats d'Israël le prophète Oded, pour leur dire de renvoyer tout ce qu'ils avaient pris. Il leur montra aussi qu'ils avaient péché contre l'Éternel et que sa colère était sur eux à cause de leur conduite si indigne, fruit de leur haine contre Juda.

SOPHIE. — Je me souviens, maman, que tu m'as raconté ces choses dans nos entretiens sur les rois d'Israël ; et que certains chefs exhortèrent le peuple, d'après les paroles du prophète, à renvoyer cette multitude de captifs, après les avoir vêtus et chaussés. On les fit aussi manger et boire ; et même on donna des ânes aux plus faibles d'entre eux (1).

(1) Voir « *Bonne Nouvelle* » de mai 1901, page 81.

LA MÈRE. — Cela me fait plaisir de voir que tu n'as pas oublié le sujet de nos entretiens et que tu t'intéresses aux choses que la bonne parole de Dieu nous présente. Si tu la gardes dans ton cœur, elle te gardera du mal qui t'entoure et de celui qui se trouve au dedans de toi-même.

SOPHIE. — Achaz dut être touché en voyant le déploiement de la bonté de Dieu envers ces captifs, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Rien ne donne à le penser ; on pourrait plutôt croire le contraire, car Dieu fut obligé de frapper de nouveau. Les Édomites vinrent et emmenèrent encore des prisonniers. Les Philistins prirent plusieurs villes et villages dans le midi du pays. Il est dit que : « L'Éternel abaissa Juda, à cause d'Achaz, car il avait rejeté tout frein en Juda, et avait beaucoup péché contre l'Éternel. » Si Dieu frappe, pour atteindre la conscience du coupable et le ramener à Lui, le châtiment, chez l'homme laissé à lui-même, produit, hélas ! l'effet contraire, l'endurcissement s'en suit, comme nous pouvons le remarquer dans cette histoire si sombre du roi qui nous occupe, car Achaz avait osé sacrifier aux dieux de Damas.

SOPHIE. — Comment a-t-il pu rendre un culte aux divinités d'un peuple ennemi ?

LA MÈRE. — Lorsque les rois d'Israël et de Syrie lui firent la guerre, au lieu de crier à l'Éternel dans sa détresse, il prit tout l'or et l'argent du temple et de sa propre maison et l'envoya à Tiglath-Pilnéser pour qu'il vint lui aider. Mais au lieu de venir délivrer son allié, le roi d'Assyrie s'arrêta à Damas ; il prit cette ville et emmena un grand butin. Alors Achaz vint auprès de Tiglath-Pilnéser à Damas, et il y vit la forme de l'autel des dieux de Damas. Il en prit un modèle et l'envoya au sacrificateur à Jérusalem.

salem, afin qu'il en construisit un semblable. A son retour, voyant que le roi d'Assyrie ne lui avait pas été en aide, au lieu de se tourner vers l'Éternel, il sacrifia aux dieux de Damas sur l'autel qu'il s'était fait faire, disant : « Puisque les dieux des rois de Syrie leur sont en aide, je leur sacrifierai, et ils me seront en aide. » Mais il est dit que ce fut sa ruine et celle du peuple.

SOPHIE. — L'état de ce roi est profondément triste. Cela me fait penser aux hommes qui se trouveront sur la terre dans le temps où Dieu enverra une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge (1).

LA MÈRE. — Effectivement, et le moment n'est pas éloigné où la chose aura lieu. Ceux qui auront préféré l'erreur à la vérité, ne pourront en aucune manière échapper à ce jugement-là, lorsque le jour du salut aura pris fin. On voit combien il importe d'écouter la parole de Dieu et de s'y soumettre au temps favorable. Mais Achaz alla plus loin encore.

SOPHIE. — Mais, chère maman, que pouvait-il faire de plus ?

LA MÈRE. — Non seulement il avait remplacé Dieu par les idoles, mais il voulut encore rendre impossible l'exercice de la sacrificature. Pour cela, il brisa les ustensiles de la maison de Dieu, ferma les portes du temple, déplaça l'autel d'airain sur lequel on sacrifiait à l'Éternel et le mit à côté de celui qu'il avait fait construire. On enleva les cuves que Salomon avait faites pour y laver ce qu'on préparait pour l'holocauste (2), ainsi que les bœufs d'airain qui supportaient la cuve. Celle-ci reposait dorénavant sur des pierres. Le malheureux roi fit encore d'autres changements dans les portiques du temple.

SOPHIE. — Il semble qu'Achaz se proposait de

(1) 2 Thessaloniens II, 10-12. — (2) 2 Chroniques VI, 6.

changer tout ce qui pouvait lui rappeler le service du vrai Dieu.

LA MÈRE. — Nous voyons dans sa conduite les principes du mal qui sera pleinement établi à Jérusalem aux derniers jours par deux hommes appelés « la Bête » et « le faux prophète » ou Antichrist. Ils aboliront alors tout ce qui aura été établi selon la loi et pourra rappeler au peuple le vrai Dieu. Le premier de ces personnages changera les fêtes juives et la loi (1). Le second, le faux roi des Juifs, « s'élèvera contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu (2). »

SOPHIE. — En tout temps, paraît-il, le diable pousse les hommes à commettre les mêmes péchés ; combien cela fait craindre de l'écouter et de suivre ainsi les pensées de son propre cœur, lorsqu'on voit où cela aboutit !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et tout ce mal qui sera pleinement développé au temps de la fin, se trouvait déjà en principe à la chute d'Adam. Nous voyons alors Satan détourner l'homme de Dieu en l'engageant à l'écouter plutôt que de se fier à la parole de l'Éternel. Il y réussit en effet, usurpa la place de Dieu, et ensuite chercha à se faire adorer sous la forme d'une idole quelconque ; mais plus tard la chose sera générale, l'idolâtrie s'établira dans les contrées mêmes qui ont été si favorisées par la prédication de l'Évangile de la grâce de Dieu.

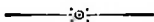
SOPHIE. — Est-ce que Dieu supporta longtemps Achaz ?

LA MÈRE. — Son règne fut aussi long que celui de son prédécesseur, mais n'ayant que vingt ans lors-

(1) Daniel IX, 25. — (2) 2 Thessaloniens II, 4.

qu'il monta sur le trône, il mourut âgé de trente-six ans. On ne le mit pas dans les sépulcres des rois.

Dans notre prochain entretien, je te parlerai d'un événement intéressant qui se produisit pendant ce sombre règne.



Barthélemy Milon

Barthélemy Milon naquit à Paris au commencement du XVI^m^e siècle. Il était le fils d'un pauvre savelier. Dans la maison paternelle, il n'y avait ni luxe, ni confort d'aucune sorte, mais en revanche le besoin venait souvent y élire domicile, et on ne savait parfois d'où viendrait le pain pour le lendemain. Malgré cela, Bartholo (c'est ainsi qu'on appelait le jeune garçon) grandissait et se fortifiait. Ses camarades admiraient son adresse, sa vigueur et son intelligence; tous reconnaissaient sa supériorité et se pliaient à ses caprices. Le père de Bartholo s'inquiétait fort peu de lui et le laissait courir les rues du matin au soir, et souvent aussi du soir au matin.

Parvenu à l'adolescence, Bartholo devint le chef accrédité d'une bande de jeunes vauriens qui se livraient à des folies de toutes sortes. Il avait une haute opinion de ses propres capacités et ne manquait aucune occasion de les faire valoir aux yeux de ses camarades. Audacieux au point de ne jamais s'apercevoir du danger, il se jetait à corps perdu dans les querelles et les bagarres si fréquentes à cette époque dans les rues de Paris, et s'il n'en ressortait pas toujours vainqueur, du moins s'y couvrait-il de gloire aux yeux de ses compagnons. De cette manière, il satisfaisait les aspirations de son caractère ambitieux et tyrannique.

Le garçon sauvage et indiscipliné devint un jeune homme ardent et volontaire, qui cherchait à étancher sa soif insatiable en vidant jusqu'au fond la coupe des plaisirs que peut offrir ce monde. Bartholo ne connaissait aucun frein ; il se livrait avec passion à ses penchants dépravés et avançait à grands pas sur le chemin large qui mène à la perdition.

Élevé au sein de l'Église romaine, il en méprisait les enseignements et tournait en ridicule les prêtres dont trop souvent la vie offrait un triste exemple. Quant aux vrais chrétiens, ceux que Bartholo entendait qualifier « d'hérétiques » ou de « huguenots, » il les détestait de toute son âme et ne leur épargnait à l'occasion ni les moqueries ni les mauvais procédés.

Ainsi vivait Barthélemy Milon, lorsque Dieu l'arrêta soudain sur cette pente funeste. Un jour, dans une des expéditions aventureuses dont il était coutumier, Bartholo fit une chute et se cassa plusieurs côtes. Il se traîna à grand'peine jusque chez lui en gémissant et en blasphémant et, refusant tout secours médical, il déclara qu'il se soignerait lui-même. D'abord tout alla bien ; les blessures semblèrent se cicatriser, et Bartholo songeait à reprendre sa vie d'autrefois lorsque soudain les vraies conséquences de sa chute se firent sentir. L'épine dorsale avait probablement été lésée, car peu à peu le jeune homme perdit l'usage de ses jambes et, après quelques mois, il devint complètement infirme.

Le malheureux garçon, jadis si fort et si téméraire, devint faible comme un petit enfant ; il passait sa journée assis dans un fauteuil à la fenêtre de l'échoppe de son père. Heureusement pour lui, il pouvait encore se servir de ses mains et pourvoyait ainsi à son entretien journalier, mais il était incapable de faire un pas sans l'aide d'autrui. Chaque

mouvement lui causait de terribles douleurs. La main de Dieu s'appesantissait sur Bartholo, mais sa volonté ne se brisait pas et son orgueil demeurait indomptable. Son cœur était rempli de mauvaises pensées ; le mécontentement et la révolte se lisaient sur son visage. La jalousie que Bartholo ressentait contre tous ceux qui n'étaient pas affligés comme lui, se traduisait par des saillies mordantes et des moqueries acerbes qu'il lançait aux passants, coupables d'avoir jeté un regard trop inquisiteur de son côté. La haine du malheureux pour les prêtres et pour tous ceux qui avaient une apparence cléricale, ne faisait que s'accroître chaque jour davantage.

C'était l'époque où chacun parlait de Luther, le moine allemand qui avait osé élever sa voix contre le pape et les dogmes de l'Église romaine. Les doctrines évangéliques, remises en lumière par le grand réformateur, avaient trouvé en France de nombreux adhérents, et les huguenots, comme on les appelait, jouissaient à ce moment-là d'une liberté relative.

Un jour, Bartholo vit passer devant sa fenêtre un homme qu'il reconnut pour être un pasteur huguenot. Selon son habitude, l'infirmes l'invectiva par quelques paroles grossières, accompagnées d'un blasphème affreux. Le pasteur s'arrêta, évidemment surpris d'entendre des expressions pareilles sortir, sans la moindre provocation de sa part, de la bouche d'un jeune malade. Il fixa ses yeux sur Bartholo et une expression de tendre pitié se répandit sur sa figure. S'approchant de la fenêtre, il dit tranquillement :

« Malheureux jeune homme ! pourquoi vous moquer ainsi de moi ? pourquoi surtout blasphémer ainsi le saint nom de Dieu ? Ne voyez-vous pas que Dieu vous a frappé dans votre corps, afin de délivrer votre âme de la servitude du péché ? »

Ayant dit ces mots, l'étranger s'éloigna. Grande avait été la surprise de Bartholo; profondément saisi, il ne pouvait détacher ses regards du pasteur qui s'en allait paisiblement. « Délivrer mon âme ? qu'est-ce que cela signifie ? » pensait l'infirmes.

En ce moment, le pasteur sembla se raviser; il revint sur ses pas, s'approcha encore une fois de la fenêtre près de laquelle Bartholo était assis, et tirant un volume de dessous les plis de sa robe, il le lui tendit en disant : « Lisez ceci, mon pauvre ami, et lorsque je repasserai par ce chemin dans quelques jours, vous me direz ce que vous en pensez. »

Bartholo prit le livre que lui tendait le pasteur, et l'ouvrit aussitôt. C'était une partie du Nouveau Testament, trésor d'un prix inestimable à une époque où les livres étaient très rares et très chers.

Bartholo se mit à lire et plus il lisait, plus il se sentait pénétré par le contenu du précieux volume. Ce livre lui parlait de son âme, de son état de péché, de la nécessité du salut; mais surtout et toujours de Christ, le Sauveur, qui est venu dans ce monde pour chercher et sauver ce qui était perdu. Peu à peu chez Bartholo, la curiosité, qui d'abord seule l'avait poussé à persévérer dans sa lecture, se changea en admiration, et à l'admiration s'ajouta bientôt un profond respect. A mesure qu'il lisait, des sentiments étranges se réveillaient dans son cœur. Il se vit lui-même et sa vie passée à la lumière de Dieu, et il comprit que Jésus-Christ seul pouvait effacer ses péchés.

Ceux qui l'entouraient étaient surpris du changement qui se produisit bientôt dans la conduite et la manière d'être de l'infirmes, mais personne ne songea à l'interroger.

A quelque temps de là, le pasteur huguenot revint auprès de Bartholo. Quelle ne fut sa surprise

lorsqu'il se vit accueilli non plus par des injures et des paroles profanes, mais par un sourire de cordiale bienvenue. « Approchez, Monsieur, lui cria Bartholo, du plus loin qu'il l'aperçut. Le Seigneur m'a sauvé dans sa grâce. Réjouissez-vous avec moi. Dieu a pardonné au fils prodigue. Son amour est si grand ; nous devons le proclamer au monde entier ! »

Mes jeunes lecteurs peuvent se figurer la joie du serviteur du Seigneur en constatant une œuvre de Dieu si réelle et si prompte dans ce cœur rebelle et révolté. Ce que Dieu fait est merveilleux. Il nous semble parfois qu'il agit trop vite, ou parfois au contraire qu'il travaille trop lentement, mais c'est toujours sa sagesse et son amour éternel qui sont en jeu, et il ne se trompe jamais. Lorsque nous pourrions contempler le chemin parcouru et comprendre l'ensemble de son œuvre, il n'y aura de place dans nos âmes que pour la louange et l'adoration.

(A suivre)

Le voleur mourant

Vers le milieu du siècle dernier, une effroyable épidémie de choléra exerçait ses ravages sur une grande partie de l'Europe. Le récit parfaitement authentique que vous allez lire, eut pour théâtre une importante ville manufacturière de l'Angleterre, où la terrible maladie faisait chaque jour des centaines de victimes.

Mr T., un zélé prédicateur de l'Évangile dans cette localité, s'était voué à la tâche de visiter les malades et les mourants. A ceux qui s'en allaient à la perdition, il apportait le message de la grâce de Dieu ; à ceux qui déjà connaissaient cette grâce,

mais qui étaient appelés à passer par de cruelles souffrances avant d'atteindre le repos éternel, il disait des paroles de consolation et d'encouragement. A tous il parlait de Christ et de son amour merveilleux.

Après une longue journée passée de la sorte, Mr T. était rentré chez lui, triste et fatigué. Il ne parvenait pas à bannir de sa mémoire le souvenir des scènes navrantes dont il venait d'être le témoin. Le sommeil tant désiré semblait fuir ses paupières. Il ne pouvait que crier au Seigneur, le suppliant de donner efficace à sa bonne Parole et de lui faire porter des fruits à salut, fût-ce même à la onzième heure, dans les âmes de ceux qui l'avaient entendue.

La pendule sonna lentement minuit, et Mr T. venait de s'assoupir, lorsqu'un coup violent, frappé à la porte du vestibule, le réveilla en sursaut. Un domestique descendit à la hâte et revint sans tarder dire à son maître qu'un homme désirait lui parler.

Mr T. s'habilla rapidement et se trouva bientôt en présence d'un individu dont l'aspect n'offrait rien de rassurant.

— Que voulez-vous de moi ? lui demanda l'évangéliste.

— Je suis venu vous chercher pour vous conduire auprès d'un mourant qui désire vous parler.

— De quelle maladie est-il atteint ?

— Du choléra.

Mr T. s'informa alors du nom et de l'adresse de son étrange interlocuteur, mais ici, il se heurta à un silence obstiné. Voyant son hésitation d'un instant, l'homme reprit : « Vous n'avez rien à craindre. Suivez-moi. Ne prenez pas d'argent avec vous et vous n'aurez aucun risque à courir. »

Sentant qu'il n'avait pas le droit de reculer, le serviteur de Christ se prépara à suivre son sinistre

guide. Il éleva son âme à Dieu, lui confiant l'issue de cette étrange expédition et le suppliant de bénir son message pour le mourant, quel qu'il pût être. Peu à peu il sentit toute crainte se dissiper dans son cœur, et ce fut avec un calme parfait qu'il se mit en route aux côtés de son compagnon.

Ils marchèrent pendant plus d'une heure à travers un dédale de rues et de ruelles enchevêtrées et atteignirent enfin un quartier des plus mal famés, connu pour être le repaire du vice et du crime. Ils traversèrent une sombre allée et arrivèrent dans une cour sordide, entourée de constructions à demi ruinées. Ici l'homme s'arrêta, s'accroupit sur le sol et, tirant un couteau de sa poche, se mit à gratter la terre sur un espace circonscrit. Mr T. suivait tous ses mouvements avec un étonnement mêlé d'appréhension.

Après quelques minutes, l'homme dégagea une plaque de pierre qu'il souleva avec quelque peine, en la faisant tourner au moyen d'un levier habilement dissimulé ; il mit ainsi à découvert un souterrain d'une profondeur considérable. L'étrange individu saisit alors une corde fixée à une aspérité du mur et, s'aidant des pieds et des mains, disparut dans les ténèbres. Lorsqu'il eut atteint le fond du puits, il dressa une échelle qu'il assujettit solidement et invita Mr T. à venir le rejoindre.

L'évangéliste obéit en frissonnant, mais Dieu lui donna la force de surmonter l'effroi qui glaçait le sang dans ses veines. Lorsque ses pieds touchèrent le sol, il promena autour de lui un regard inquisiteur. Ses yeux avaient quelque peine à s'habituer à l'obscurité qui régnait dans ce lieu étrange. Il se trouvait à l'entrée d'une cave voûtée dans laquelle ne pénétrait aucun rayon de lumière. Autour de lui se pressaient des hommes à la physionomie mena-

çante, qui, par leur expression farouche, témoignaient assez du mécontentement que leur causait l'arrivée de ce visiteur intempestif.

(A suivre)



Louanges

Tout t'exalte, ô Seigneur! dans la nature entière;
L'oiseau qui fait son nid sur le frêle rameau,
Par ses accents joyeux, publie à sa manière
Ta fidèle bonté, chaque jour à nouveau.

La fleur qui nous sourit en la verte prairie
Fait monter jusqu'à toi son parfum le plus doux;
Elle rappelle encore à notre âme attendrie
Ta sagesse éternelle et ta bonté pour nous.

L'insecte qui bourdonne et le vent qui murmure,
Le lac au flot dormant, reflétant le ciel bleu,
Le radieux soleil, éclairant la nature,
Nous montrent ta puissance, en tout temps, en tout lieu.

Tout proclame ton être, au ciel et sur la terre,
Et la voûte étoilée exalte ta grandeur;
Elle élève la voix, et semble tout entière
Du grand Dieu Tout-Puissant révéler la splendeur.

Mais ton amour, ô Dieu! que tu m'as fait connaître,
Sollicite mon cœur à bénir ton grand Nom,
Le nom du Père Saint — car tu me fis renaître —
Et celui de ton Fils, qui m'acquies le pardon.

Et si tout l'univers annonce ta puissance,
Le besoin de mon âme ici-bas, chaque jour,
Sera de répéter, avec reconnaissance :
Gloire à Toi, « Dieu-Sauveur, » pour ton immense amour!

L. P.

Réponses aux questions du mois d'octobre

1° Isaac. (Genèse XXII.) Joseph. (Genèse XXXVII, 12-14.) David. (1 Samuel XVII, 17-20.)

2° Hébreux V, 8.

3° Philippiens II, 8.

4° Psaume L, 23.

5° Asa. (1 Rois XV, 11.) Josaphat. (1 Rois XXII, 43.) Joas. (2 Rois XII, 1.) Amatsia. (2 Rois XIV, 3.) Azaria. (2 Rois XV, 3.) Jotham. (2 Rois XV, 34.) Ézéchias. (2 Rois XVIII, 3.) Josias. (2 Rois XXII, 2.)

6° Il n'ôta pas les hauts lieux. (2 Rois XV, 35.) Il n'entra pas dans le temple de l'Éternel. Le peuple se corrompait encore. (2 Chroniques XXVII, 2.)

7° 2 Chroniques XXVII, 6.

8° Éphésiens VI, 10-11 ; Philippiens IV, 13.

Une erreur s'est glissée dans notre numéro d'octobre. La réponse à la question n° 4, se trouve dans les Psaumes et non dans Ésaïe, comme nous l'avions indiqué.

Questions pour le mois de novembre

1° Prouvez par la parole de Dieu que le père d'Abraham était un idolâtre.

2° Énumérez les causes par lesquelles Achaz provoqua à colère l'Éternel.

3° Quelle allusion à « Topheth » trouvez-vous dans le prophète Ésaïe ?

4° Trouvez, dans le même prophète, les chapitres qui parlent d'Achaz et de sa lutte contre le roi de Syrie.

5° Nommez trois rois de Syrie qui firent la guerre contre Israël ou Juda.

6° Quel autre roi avait agi comme le fit Achaz quant à l'argent et l'or qui se trouvaient dans la maison de l'Éternel ?

7° Quel roi d'Israël soumit Édom, quel roi de Juda perdit cette conquête, lesquels la recouvrèrent, et sous quel roi fut-elle définitivement perdue pour Juda ?

8° Contre quels ennemis eut à lutter Achaz ?



L'homme et son poney

Un certain soir d'hiver, dans une des grandes rues de Londres, vous auriez pu voir un homme faire arrêter son poney et son char contre la bordure du trottoir. Puis sautant légèrement à terre, il traversa la rue et entra dans une boutique. Au bout de quelques instants, il en sortit rapportant une grosse botte de carottes qu'il jeta d'un air satisfait dans son char, en disant : « Voilà dix livres de carottes pour lui ; » oui, dix livres de belles carottes toutes fraîches pour son petit cheval dont il semblait fier.

Peut-être que ses paroles étaient en partie adressées à un jeune homme qui avait tranquillement observé ce qui s'était passé. Ce jeune homme était un chrétien, et il répliqua en suggérant une chose qui sembla frapper d'étonnement le maître du poney : « Supposez que quand vous donnerez les carottes au poney, il vous lance un coup de pied ! »

— Il ne le ferait certainement pas, répondit l'homme énergiquement.

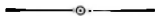
— Pourquoi ne le ferait-il pas ?

— Pourquoi ? Mais c'est parce qu'il me *connait*.

— Mais supposons pourtant, répéta le jeune chrétien qui avait un but en insistant, supposons que pendant que vous le nourrissez, il vous donne un coup de pied, ne serait-ce pas bien mal de sa part, après tous les soins que vous prenez de lui ?

L'homme ne put qu'acquiescer à ce que disait notre jeune ami. Alors celui-ci dit quelques mots de la bonté de Dieu envers nous tous, nous donnant jour après jour la nourriture, le vêtement et plusieurs bonnes choses, et il insista spécialement sur cette merveilleuse preuve de son amour, le don de son fils bien-aimé qu'il a livré pour nous. « Mais, » ajouta-t-il, « votre poney vaut mieux que les hommes, car ceux-ci, au lieu d'être reconnaissants pour la bonté de Dieu, le méprisent, rejettent sa grâce et refusent de Lui obéir. »

Que pensez-vous de cela, mon cher jeune lecteur ? L'homme dont nous parlons, semble n'avoir jamais eu une pensée à cet égard. Il ne répondit rien, monta sur son char et partit. Espérons cependant qu'il aura fait attention aux paroles du jeune chrétien et aura été conduit à s'enquérir de l'amour de Dieu qui a donné son fils unique pour sauver les pécheurs, et de la grâce du Seigneur Jésus qui est mort pour eux. Et puissiez-vous aussi, mes jeunes amis, y être rendus attentifs. Lisez Ésaïe I, 3, 4 : « Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître ; Israël ne connaît pas, mon peuple n'a point d'intelligence... Ils ont abandonné l'Éternel, ils ont méprisé le Saint d'Israël ; ils se sont retirés en arrière. »



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ACHAZ (*suite*)

(*Ésaïe VII*)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, dans notre dernier entretien, que tu avais encore quelque chose d'intéressant à me raconter sur Achaz. Je serai heureuse de l'écouter, car tout ce que j'ai appris à son sujet était profondément triste.

LA MÈRE. — Ce qui fait plaisir à entendre dans cette histoire ne vient pas d'Achaz, mais de Dieu lui-même qui se plaît à faire briller sa grâce d'un éclat toujours si admirable en présence de la sombre histoire du pécheur. C'est encore dans le prophète Ésaïe, au chap. VII, que nous trouverons le sujet de notre entretien.

SOPHIE. — Ésaïe donne-t-il l'histoire de tous les rois dont il a été contemporain ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; l'Esprit de Dieu, par lequel les prophètes parlaient (1), n'introduit dans leurs prédictions que ce qui, chez les rois, sert à manifester les pensées de Dieu, ses conseils, ses voies à l'égard de son peuple, et ce qu'il fera plus tard en sa faveur. En ce qui concerne Achaz, le prophète nous reporte au moment où Pékakh, roi d'Israël, et Retsin, roi de Syrie, montèrent contre Jérusalem pour lui faire la guerre. Informé de l'approche de ses adversaires, il fut rempli d'effroi, ainsi que le peuple, et agité « comme les arbres de la forêt sont agités devant le vent. »

SOPHIE. — Je comprends que le roi pouvait être.

(1) 1 Pierre I, 11.

inquiet, puisqu'il n'avait aucune confiance en Dieu. S'il avait craint l'Éternel et lui avait exposé le danger qui le menaçait, son cœur aurait été tranquille, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Certainement ; Ésaïe dit au peuple dans une autre circonstance : « C'est en revenant et en vous tenant en repos que vous serez sauvés ; dans la tranquillité et dans la confiance sera votre force. Mais vous ne le voulez pas (1). » Quoique Achaz ne se souciait nullement de Dieu, l'Éternel envoya Ésaïe lui dire : « Prends garde et sois tranquille ; ne crains point, et que ton cœur ne défaillisse pas devant ces deux bouts de tisons fumants, devant l'ardeur de la colère de Retsin et de la Syrie, et du fils de Rémalia... Leur dessein ne s'accomplira pas. »

SOPHIE. — Quelle bonté de la part de Dieu d'envoyer le prophète rassurer un roi aussi coupable !

LA MÈRE. — Il n'y a que Dieu, en effet, qui agisse ainsi ; mais si nous sommes enfants de Dieu, nous devons être ses « imitateurs ; (2) » le Seigneur Jésus dit : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » « Car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes (3). » Puis si nous nous rappelons comment Dieu a usé de grâce envers nous, nous pouvons faire de même envers les autres.

SOPHIE. — Dieu fit dire à Achaz que les desseins de ces deux rois ne s'accompliraient pas ; mais comment se fait-il qu'ils infligèrent une grande défaite à leur ennemi ?

LA MÈRE. — Le prophète parle de leur projet et de sa non réussite. Ces deux rois montaient contre Jérusalem avec la pensée de mettre à mort Achaz

(1) Ésaïe XXX, 15. — (2) Éphésiens V, 1.

(3) Matthieu V, 48, 45.

et de le remplacer par un personnage appelé « le fils de Tabeël. » C'est de ce dessein-là que l'Éternel dit : « Il ne s'accomplira pas et n'aura pas lieu. » Ils vainquirent bien le roi de Juda, mais ne purent le détrôner. Comprends-tu pourquoi, Sophie ?

SOPHIE. — Dieu ne pouvait pas permettre qu'un homme qui ne fût pas de la famille de David montât sur le trône à Jérusalem, je pense.

LA MÈRE. — Parfaitement. Malgré le mauvais état d'Achaz et du peuple, Dieu restait fidèle aux promesses faites à David (1). C'est pour cette raison que deux fois déjà, malgré l'idolâtrie d'Abijam (2), et plus tard avec Joram (3), l'Éternel laissa monter leurs fils sur le trône, disant qu'il ne voulait point détruire Juda à cause de David son serviteur, selon qu'il avait dit qu'il lui donnerait une lampe pour ses fils à toujours.

SOPHIE. — Il arriva pourtant un moment où Jérusalem fut détruite et le roi et le peuple emmenés en captivité, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet ; mais ce fut lorsque l'Éternel jugea lui-même qu'il était incompatible avec sa nature de supporter plus longtemps les péchés du roi et du peuple. Jusqu'à ce moment-là, il n'appartenait à personne de se rendre maître du royaume et de déposer le prince. Dieu n'était pas indifférent aux péchés d'Achaz, bien au contraire. On peut voir alors que la bénédiction de Dieu ne devait pas parvenir au peuple par le moyen des rois descendant de David. La prophétie de ce chap. VII nous indique le moyen par lequel Dieu pourra accomplir les promesses faites à David, malgré l'infidélité de ses fils.

SOPHIE. — Je voulais justement te demander com-

(1) 1 Rois II, 4. — (2) 1 Rois XV, 4. — (3) 2 Rois VIII, 19.

ment il se pouvait que David eût une lampe pour ses fils à toujours.

LA MÈRE. — C'est ce que nous allons voir. Après avoir rassuré Achaz, Dieu lui parle encore en disant : « Demande pour toi un signe de la part de l'Éternel, ton Dieu. » Soit par la délivrance promise, soit par la demande d'un signe, Dieu voulait exercer la conscience du roi en cherchant à le mettre en rapport avec Lui ; mais hélas ! Achaz était trop éloigné de Dieu pour profiter de ces grâces. Il refuse de demander un signe sous prétexte de ne pas tenter Dieu. Il préfère marcher dans l'indépendance de sa propre volonté. Il n'y a donc plus d'espoir pour lui. Aussi l'Éternel dit : « Écoutez donc, maison de David : Est-ce peu de chose pour vous de lasser la patience des hommes, que vous lassiez aussi la patience de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur, lui, vous donnera un signe : Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel. » (Versets 13-14.)

SOPHIE. — Ces paroles annoncent la naissance du Seigneur Jésus, n'est-ce pas ? C'est le signe qui fut donné aux bergers de Bethléhem afin qu'ils trouvassent le Sauveur qui était né (1). J'ai lu dans l'évangile selon Matthieu ce verset d'Ésaïe rapporté exactement ; et il est dit qu'Emmanuel veut dire : « Dieu avec nous (2). »

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est ce qui rend si intéressant ce chapitre où nous voyons apparaître le vrai Fils de David, le roi fidèle, au moment où il est démontré que Dieu ne peut rien obtenir des fils de David selon la chair. Ainsi le roi et le peuple idolâtres sont mis de côté — ils le furent plus tard — puis un résidu croyant, remplaçant le peuple de-

(1) Luc II, 11-12. — (2) Matthieu I, 22-23.

vant Dieu, est conservé, au milieu duquel le Messie est introduit, Emmanuel, le vrai roi. C'est ce qui eut lieu, pendant un temps, lorsque Christ vint sur la terre ; mais le plein accomplissement se produira lorsque Christ viendra en gloire pour régner à toujours.

SOPHIE. — S'est-il écoulé bien du temps depuis le moment où cette prophétie fut donnée jusqu'à la naissance du Seigneur ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, environ 740 ans, mais en annonçant la naissance du Messie, le prophète parle de choses encore plus éloignées, qui n'arriveront que lorsque les Juifs seront rentrés dans leur pays, savoir les jugements qui tomberont alors sur le peuple par le moyen de l'Assyrien, un souverain qui se retrouvera en ces jours-là, dans le territoire qui était déjà occupé par le roi d'Assyrie aux jours d'Achaz.

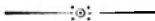
SOPHIE. — Crois-tu, maman, qu'Achaz comprenait ces choses ?

LA MÈRE. — Absolument pas. Pour comprendre ce que Dieu dit, il faut croire. Ésaïe dit au vers. 9 : « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas. » Dieu révèle la naissance du Messie et tout ce qui arrivera aux Juifs, jusqu'à l'établissement du règne glorieux de Christ, pour éclairer et encourager la foi des fidèles de tous les âges — car il y en a toujours eu au milieu de la ruine — et tout particulièrement ceux à venir qui auront à passer par de terribles tribulations. La personne du Seigneur est placée devant le fidèle dans les temps de ruine comme son espérance, et cela, soit avant sa première venue, soit avant son prochain retour.

SOPHIE. — C'est intéressant de voir comment Dieu a fait écrire sa Parole pour l'encouragement et l'instruction des siens dans tous les temps. Ainsi ce

résidu d'Israël, à la fin, lira ces prophéties et les comprendra.

LA MÈRE. — Sans doute. Il est dit dans le prophète Daniel : « Aucun des méchants ne comprendra ; mais les sages comprendront (1), » et dans les Psaumes : « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent, pour leur faire connaître son alliance (2). » Il est encore annoncé à Ésaïe, en rapport avec les circonstances d'Achaz, que dans un temps peu éloigné, le roi d'Assyrie viendrait contre les rois de Syrie et d'Israël, et transporterait ces peuples dans son pays. Nous avons vu l'accomplissement de la chose pour Israël, lorsque nous avons parlé d'Osée (3), et pour la Syrie, dans notre précédent entretien : lorsque Achaz chercha du secours auprès du roi d'Assyrie, celui-ci vint à Damas, en tua le roi, et emmena le peuple en captivité.



Barthélemy Milon

(Suite et fin de la page 216)

Bartholo avait servi de tout son cœur son premier maître, Satan. A partir de ce jour-là, il se mit tout entier, corps et âme, au service du Seigneur Jésus. Non content d'être lui-même un chrétien, il brûlait de partager avec d'autres le trésor qu'il avait trouvé. Il parlait de Jésus à ses parents, à ses amis, aux clients de son père ; aucun obstacle ne l'arrêtait. Le moqueur d'autrefois était devenu un évangéliste.

Bartholo avait une belle voix et savait jouer de divers instruments. Jadis il avait l'habitude de chan-

(1) Daniel XII, 10. — (2) Psaume XXV, 14.

(3) Voir la *Bonne Nouvelle* de septembre 1901, page 166.

ter des refrains frivoles, dans les tavernes et les cabarets ; dès le moment de sa conversion, il consacra son talent de musicien au Seigneur qui le lui avait confié. Matin et soir il chantait des cantiques en s'accompagnant sur sa guitare, et les voisins se pressaient autour de sa fenêtre pour ne rien perdre de ces accents harmonieux. Bartholo saisissait alors l'occasion propice, et leur parlait de la grâce et de l'amour de Dieu.

Souvent aussi les enfants du voisinage venaient se grouper autour de son fauteuil. Nul ne savait mieux que Bartholo raconter une histoire intéressante ; il captivait ainsi l'attention de ses jeunes auditeurs, et jamais il ne leur permettait de se retirer avant de leur avoir lu et fait apprendre quelque passage de la parole de Dieu.

Bartholo employait ses loisirs forcés à graver des ornements sur les laines des sabres et des épées. Il était devenu fort habile à ce métier et les orfèvres le payaient bien. L'argent gagné de cette manière était aussi consacré au service du Maître. Après en avoir remis une partie à ses parents, Bartholo distribuait le reste à ceux de ses compatriotes que la persécution avait réduits à la misère.

Ainsi se passèrent quelques années. François Ier, souverain inconstant et immoral, après avoir favorisé les huguenots, était devenu leur plus cruel ennemi. Les bûchers s'élevaient par toute la France ; le roi n'avait plus qu'un but : extirper à tout prix « l'hérésie luthérienne. » Il était interdit sous peine de mort de lire la Bible ou les ouvrages des réformateurs. Tous les exemplaires que l'on pouvait découvrir étaient brûlés sur la place publique par la main du bourreau. Les pasteurs huguenots étaient traqués d'un endroit à l'autre comme des perdrix sur les montagnes ; ceux qui le pouvaient, quittaient

le pays pour aller se réfugier en Hollande ou en Angleterre ; d'autres, ne voulant pas abandonner leurs frères, étaient jetés en prison, sommairement jugés et cruellement mis à mort.

Malgré tous les obstacles, le zèle des huguenots ne se refroidissait pas. N'osant plus prêcher publiquement, ils cherchaient par d'autres moyens à faire connaître la bonne nouvelle du salut gratuit par la foi en Christ. Pendant une sombre nuit d'arrière-automne, quelques hardis partisans de la « nouvelle doctrine » apposèrent sur les bâtiments publics et dans les principales rues de Paris, des affiches imprimées énonçant en grandes lettres bien lisibles les principes de la foi chrétienne. De nos jours, le procédé peut sembler discutable, mais nous devons nous rappeler que dans ce temps-là les difficultés sans nombre apportées à la prédication de l'Évangile justifiaient une manière de faire que nous aurions peine à accepter dans ce siècle de liberté et de tolérance. Grand fut l'étonnement des Parisiens à la vue de ces affiches ; partout des groupes de curieux se rassemblaient pour les lire et en commenter le texte. Les prêtres étaient hors d'eux-mêmes et recherchaient activement les auteurs de cet attentat contre la sainte Église romaine. Une des premières maisons que l'on visita, fut celle de Bartholo. On savait bien que l'infirmes n'avait pu lui-même poser les affiches, mais on ne le soupçonnait pas moins d'avoir été associé à l'affaire.

Bartholo était assis à sa place habituelle auprès de la fenêtre, lorsqu'une troupe de soldats pénétra dans la boutique.

— Lève-toi, lui cria rudement le commandant.

— Je ne le puis, monsieur, répondit doucement Bartholo. Il en est Un seulement qui aurait la puissance de me faire tenir debout. Je suis paralysé !

Le commandant se détourna avec un mouvement d'humeur et ordonna à ses hommes de fouiller la maison. Malheureusement pour Bartholo, quelques exemplaires des affiches fatales furent trouvées dans une caisse où il serrait ses papiers.

— Emmenez ce vil hérétique, ordonna le commandant, et, triomphants d'une joie mauvaise, les soldats traînèrent à leur suite, à travers les rues, le malheureux infirme qui ne pouvait leur offrir la moindre résistance.

Avec six autres prisonniers, Bartholo fut jeté dans un sombre cachot. Le lendemain déjà ils comparaissaient devant le tribunal et, après un semblant d'interrogatoire, les sept amis furent condamnés à périr sur le bûcher.

A l'ouïe de cette terrible sentence, Bartholo et ses compagnons ne laissèrent voir aucune émotion. Heureux et confiants, ils savaient en qui ils avaient cru et regardaient comme un honneur d'être appelés à souffrir pour le nom de Celui qui avait laissé sa vie pour eux. Le pauvre infirme qui, à cause de sa faiblesse corporelle, avait le plus à se plaindre de la cruauté de ses persécuteurs, ne pensait qu'à aider et à encourager ses amis. Il les consolait par sa patience et sa sérénité, dirigeant leurs yeux vers le Sauveur qui a promis d'être avec les siens jusqu'au bout de la course.

Afin d'impressionner le peuple et de le frapper d'un salutaire effroi, le Parlement avait décidé d'exécuter les prisonniers les uns après les autres dans des lieux différents. Le 13 novembre 1534 fut le jour fixé pour le supplice de Bartholo.

Comme il ne pouvait marcher, on le mit sur une charrette et on lui fit traverser lentement les principaux quartiers de la ville. Par un raffinement de cruauté, on ordonna que le cortège passât devant

la maison paternelle du condamné, cette maison où il avait été autrefois si malheureux, mais où plus tard, malgré ses souffrances physiques, il avait connu la joie ineffable que le monde ne peut donner.

Le bûcher était dressé lorsqu'ils atteignirent l'emplacement choisi pour l'exécution. Bartholo fut couché sur le bois et bientôt les flammes firent entendre leur pétitement sinistre.

« Modérez le feu, » crie l'officier qui dirige l'œuvre inique ; « la sentence porte que l'hérétique maudit doit brûler lentement. » Mais Bartholo n'entend rien ; on pourrait croire qu'il ne sent pas l'ardeur de la flamme ; ses mains sont jointes, ses regards sont dirigés en haut, et de ses lèvres s'échappe une fervente prière à Celui qui l'a aimé et qui s'est donné Lui-même pour lui.

Beaucoup de ses amis et de ses frères dans la foi sont cachés parmi la foule ; ils ont voulu par leur présence soutenir jusqu'à la fin le courage du martyr. Ils pleurent et frémissent à la vue des flammes qui s'élèvent toujours plus et qui bientôt enveloppent entièrement le bûcher. Et Bartholo ? Ah ! quel bonheur que le sien ! Quelques instants de lutte et de souffrance et puis il entre dans la joie de son Seigneur. Pour lui la couronne de vie, pour lui la parole : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur. » En vérité, « les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée. »

Près de 370 ans se sont écoulés depuis le jour où Barthélemy Milon souffrit la mort pour le Sauveur qu'il aimait. La venue du Seigneur est bien proche. Très peu de temps encore et tous ceux qui auront été trouvés fidèles resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Et vous, cher lecteur, où serez-vous ? Il n'y a pas trois chemins. « Regarde,

j'ai mis *aujourd'hui* devant toi la vie et le bonheur. ... CHOISIS LA VIE, afin que tu vives. » (Deutéronome XXX, 15 et 19).



Le voleur mourant

(Suite et fin de la page 219)

Mr T. se laissa conduire jusqu'à l'extrémité du souterrain, où, sur une couche de paille humide, était étendu un malheureux qui paraissait à toute extrémité. Le serviteur de Dieu ne put réprimer un mouvement de terreur. Il avait assisté à bien des scènes effrayantes, mais jamais il ne s'était trouvé être le témoin d'un cas semblable à celui qu'il avait en ce moment sous les yeux. Le malade gisait dans un état de saleté indescriptible ; les soins les plus élémentaires semblaient lui avoir été refusés ; sur son front perlait la sueur de l'agonie ; il haletait. L'air, qui jamais ne se renouvelait dans cette ignoble tanière, était chargé de miasmes fétides. Par-tout le crime, la misère, le désespoir.

Mr T. comprit qu'il était tombé au milieu d'une bande de voleurs et d'assasins, mais il n'eut pas le temps de se livrer à de longues réflexions. Le patient levait vers lui des yeux suppliants.

— Vous désiriez me voir ? demanda l'évangéliste.

— Oui, répondit l'homme, articulant avec peine. Et peu à peu, par phrases entrecoupées, il dit son histoire :

« Un jour, il y a longtemps de cela, je suis entré par hasard dans une salle où vous prêchiez. Là j'ai entendu des paroles que je *dois* entendre encore une fois avant de mourir. Jamais je n'ai pu les oublier. Le jour, la nuit, elles retentissent à mes oreilles. J'ai cru que je pourrais me cacher de devant Dieu,

mais, même dans les entrailles de la terre, son regard est venu me chercher. Il m'a trouvé. Il m'a couché sur ce lit de douleur. Sa main pèse lourdement sur moi. Bientôt je devrai paraître devant Lui, chargé de tous mes crimes. Vous avez dit que Dieu jugerait les méchants et qu'il leur dirait : « Arrière de moi ! » O Dieu ! j'ai péché contre toi. Il ne peut y avoir aucun espoir pour un être tel que moi ! »

Tout son corps semblait secoué par un spasme douloureux, et son regard se fixait sur M^r T. avec une expression d'angoisse indicible.

Le messager de Dieu ouvrit sa Bible et lut le Ps. CXXXIX. Il lui semblait que ce devait être cette portion de la Parole qui avait fait une si profonde impression sur le malheureux.

« C'est cela, c'est bien cela, » s'écria le mourant. « Mais Dieu peut-il me sauver ? Je désire être sauvé, je le désire de toute mon âme. Seulement y a-t-il un salut possible pour un scélérat comme moi ? »

Alors dans ce cœur préparé par Dieu lui-même fut répandue la précieuse semence de l'Évangile de la grâce. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » « Venez, et plaidons ensemble, dit l'Éternel : Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine. » Le Seigneur Jésus dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

Le malade accueillit avidement la bonne nouvelle d'un salut qui pouvait racheter un pécheur tel que lui. Il crut, il rendit grâce, et quelques instants plus tard son âme délivrée quittait le pauvre corps torturé par la souffrance et s'en allait auprès du Sauveur.

Cet homme était devenu un être abject ; il était descendu jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale ; il s'était plongé dans le crime et avait dû se cacher aux yeux de tous. Et malgré cela, le bon Berger avait cherché sa brebis ; il l'avait trouvée ; il l'avait mise sur ses propres épaules bien joyeux et l'avait portée jusqu'à la maison du Père.

Les autres habitants de ce bouge infect avaient observé toute cette scène avec une émotion mêlée de crainte. Mr T., profitant de leur saisissement, se tourna vers eux et leur parla avec solennité. Il leur rappela qu'eux aussi pouvaient, d'un instant à l'autre, devenir la proie de la terrible maladie à laquelle venait de succomber leur camarade. Persisteraient-ils dans la voie de l'iniquité ? Ou permettraient-ils à Dieu d'ouvrir leurs yeux pendant qu'il en était temps encore ? Dieu n'a-t-il pas dit : « Après la mort, le jugement » ? Mais en même temps il a tellement aimé le pécheur qu'il a envoyé son Fils unique, afin qu'il portât la peine due au péché. « Dieu veuille, dans sa bonté, ajouta l'évangéliste, ouvrir vos yeux avant qu'il ne soit trop tard. »

Mr T. exhorta encore ces pauvres gens à quitter ce repaire horrible et à chercher à gagner leur vie d'une façon honorable. « Personne ne voudrait nous donner de l'ouvrage, » fit observer l'un d'entre eux. « Ayez confiance dans le Seigneur, répliqua Mr T. ; rien n'est trop difficile pour Lui. Appuyez-vous sur Jésus-Christ qui peut sauver *jusqu'à la fin* ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. Si vous apprenez à le connaître, vous pourrez compter sur Lui pour votre salut éternel et pour chaque détail de la vie quotidienne. Au revoir, là-haut. »

Mr T. fut reconduit par son premier guide ; celui-ci le fit sortir du souterrain, l'accompagna à travers la ville et ne le quitta que tout près de sa demeure.

Lorsque le serviteur de Dieu se retrouva dans le silence de son appartement, sain et sauf après les périls de cette nuit mémorable, il ne put que louer le Seigneur pour les infinies richesses de sa grâce et pour son insondable amour. Il le remercia aussi pour le grand privilège qu'il lui avait accordé en lui permettant d'être son messager auprès de cette âme qui, en vérité, avait été comme un tison arraché au feu.

Ce n'est pas un effet du hasard qui avait conduit ce malfaiteur dans la salle où il entendit les paroles qui avaient réveillé sa conscience endormie. Dieu l'avait voulu ainsi, selon son propos éternel, « afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, » en sauvant cette âme qui était précieuse à ses yeux.

Les disciples d'Emmaüs

(Luc XXIV, 13-43)

Le sabbat a pris fin, un nouveau jour se lève
Où Christ, avec puissance, est sorti du tombeau.
Il l'avait dit « aux siens, » mais pour eux c'est un rêve.
Leur cœur déconcerté n'a ni repos, ni trêve :
Ils doutent de nouveau.

Deux d'entre eux, à pas lents, s'en vont dans un village,
Comme en un jour de deuil, de grande affliction.
Pourquoi cette douleur peinte sur leur visage
Quand ils marchent à deux, en faisant le voyage
Qui mène à la maison ?

Ils cheminent ainsi, s'entretenant ensemble
De Jésus rejeté, le Messie et le Roi !
S'ils prononcent son nom, c'est d'une voix qui tremble
De sainte émotion... Ah ! maintenant il semble
Que tout détruit leur foi !

Ils n'ont pas encore fait la moitié de la route
Qu'un voyageur pressé se trouve à leur côté :
« De quoi discourez-vous ? » leur dit-il, « car j'écoute.
Je vois que votre cœur est rempli par le doute
Et par l'anxiété. »

Les disciples surpris, mais pleins de confiance,
 Élévent leurs regards vers l'interlocuteur ;
 La grâce est sur ses traits et sa douce présence
 En eux-mêmes ranime un rayon d'espérance ;
 Sa voix parle à leur cœur.

« Es-tu seul, étranger dans cette grande ville,
 Pour ignorer encor ce qui vient d'avoir lieu ?
 Comment nos principaux, toute une foule hostile
 Ont voué « Jésus Christ » à la mort la plus vile,
 Le prophète de Dieu.

« Nous supposions que Lui, dans sa puissance auguste,
 Briserait les liens du peuple qu'Il aimait ;
 Nous espérions aussi que ce saint, que ce juste
 Allait fouler aux pieds le méchant et l'injuste
 Et toujours régnerait.

« Il est vrai qu'aujourd'hui nous parvint la nouvelle :
 Et lequel d'entre nous l'eût seulement prévu —
 Que le sépulcre est vide et — chose solennelle —
 Des anges saints aussi, la vision réelle,
 Mais ils ne *L'ont* point vu ! »

L'étranger leur répond, et non sans assurance :
 Par les divins écrits Il veut les enseigner :
 « O gens de peu de foi, de peu d'intelligence !
 Il fallait pour le Christ un chemin de souffrance
 Avant que de régner ! »

Leur esprit s'éclaircit, par la sainte Parole
 Qui révèle le Christ à leurs yeux, à leur cœur ;
 Ils brûlent d'allégresse à cette heureuse école
 En entendant la voix qui soutient et console
 De ce divin Docteur.

Ils atteignent enfin le terme de la course ;
 Mais le noble étranger va la poursuivre encor.
 Les disciples, émus et laissés sans ressource,
 Le pressent de rester, car ils sont à la source
 Du céleste trésor.

Plein de compassion, Il cède à leur instance,
 Et s'assied sous leur toit, pour répondre à leurs vœux.
 Il a rompu le pain avec reconnaissance,
 Lorsque, comme l'éclair, Sa divine présence
 Disparaît à leurs yeux.

Mais ils l'ont reconnu .., touchés au fond de l'âme
 Par sa sainte Personne et par la vérité,
 Convaincus, ils s'en vont, ardents comme la flamme,
 Vers « les leurs » réunis ; et leur bouche proclame
 Le Christ ressuscité.

Et voici que soudain, Jésus aux siens se montre
 Pour dissiper enfin leur incrédulité ;
 C'est le même, en effet, tout en Lui le démontre...
 Ah ! leur doute a pris fin, après cette rencontre,
 Divine charité !

Et vous, jeunes croyants, voyageurs sur la terre,
 Écoutez le Sauveur, sympathique et si doux.
 Dites-lui, confiants, avec un cœur sincère :
 « Garde-nous, en tout temps, pendant notre carrière.
 Demeure auprès de nous ! »

Réponses aux questions du mois de novembre

1^o Josué XXIV, 2.

2^o L'idolâtrie. (2 Chroniques XXVIII, 2-4.) Il rechercha l'aide du roi d'Assyrie. (Vers. 16.) Il rejeta tout frein en Juda. (Vers. 19.) Il sacrifia aux dieux de Damas. (Vers. 23.) Il dépouilla la maison de l'Éternel (vers. 21), mit en pièces ses ustensiles et en ferma les portes. Il se fit des autels dans tous les coins de Jérusalem. (Vers. 24.)

3^o Ésaïe XXX, 33. — 4^o Ésaïe VII, VIII. — 5^o Benhadad (1 Rois XX) ; Hazaël (2 Rois XII, 17) ; Retsin. (2 Rois XVI, 5.) — 6^o Joas. (2 Rois XII, 18.) — 7^o David. (2 Samuel VIII 13.) Joram. (2 Rois VIII, 20.) Amatsia. (2 Rois XIV, 7.) Azaria. (2 Rois XIV, 22.) Achaz. (2 Rois XVI, 6.) — 8^o Édom ; les Philistins ; Retsin, roi de Syrie ; Pékakh, roi d'Israël ; le roi d'Assyrie.

Questions pour le mois de décembre

Un de nos abonnés nous prie d'insérer la question suivante : Citez différents cas où Dieu s'est servi soit de quadrupèdes, soit de poissons, soit d'oiseaux, soit d'insectes, soit de reptiles, pour accomplir envers les hommes des actes de :

1^o jugement ; — 2^o bonté ; — 3^o discipline ; — 4^o réprimande.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
1 ^{er} janvier 1903	3
Une soirée d'hiver	16, 21
Énoch	19
L'écroulement du Rossherg	34
Pour les tout petits	39, 59, 80
Les galériens	41, 61
Quelques mots sur l'enterrement de M ^r Ladrierre	50
Le lépreux chinois	54
Le berger et les brebis	56, 72, 90
Serait-il venu?	69
Une promenade	81
Une lettre	93
Autour des ruines d'un vieux temple	101
Jim, le petit esclave	169
Un courageux garçon	121
La grâce du Seigneur déployée merveilleusement envers une enfant	132
Le vieux chef néo-zélandais	136
Quelque chose que l'on peut toujours conserver	138
Les huguenots fugitifs. — I. Surmer	141, 192
Encore une chance	150
Par la bouche des petits enfants	161
Henri, le petit menteur	167
Un double bonheur	170
L'histoire du vieux docteur	196
« Va, et toi fais de même »	201
Barthélemy Milon	212, 228
Le voleur mourant	216, 233
L'homme et son poney	221
Questions et réponses	20, 38, 58, 79, 100, 120, 140, 160, 180, 200, 220, 238

L'Église ou l'Assemblée (<i>suite de son histoire sur la terre</i>):	
Ruine des églises des Frères de Bohême	13, 29
Quelques détails sur les descendants des Frères de Bohême et de Moravie	75, 94, 115, 153, 172, 187
Histoire du royaume de Juda :	
Règne d'Achazia	8, 26
Règne d'Athalie	45
Avènement de Joas	64
Règne de Joas	84
Règne d'Amatsia	103
Règne d'Ozias	126, 145, 162
Règne de Jotham	182
Règne d'Achaz	205, 223

Poésies

Nouvelle année	7
L'hiver	37
Aux jeunes croyants	58
Chanson du printemps	78
Un appel	99
Prière	119
Petits enfants	131
Confiance	145
L'Étivaz	179
A ma chère petite-fille	181
Louanges	219
Les disciples d'Emmaüs	236
Strophes diverses	48, 71, 135, 160, 162, 170, 171, 172, 177, 195, 199

